



Habitations lacustres du bas Patia voy. p. 338). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Patia et la côte du Pacifique. — Les habitants des *playas*. — Nègres des basses terres : types, vie et mœurs. — Le lavage des sables aurifères. — Indiens serranos; les descendants des Télembiés. — Végétation du Télembi, du Cuaïquer et de leurs affluents. — La mygale aviculaire. — Le pont de Cuaïquer. — Caravane en péril : le *derrumbo*, ou glissement de mont. — Un coucher de soleil fantastique. — Marche de nuit : le fil d'Ariane. — Ascension des hauts plateaux; le volcan de Cumbal. — Retour à Tuquerès; le péon Manuel. — Départ pour le Sud; Chillanquer, Pupialès, Ipiatès. — Le sanctuaire de la Laja.

J'avais longuement parcouru, dans la Cordillère occidentale, cette contrée sauvage, pluvieuse, d'une exubérante fertilité, nommée « région de Barbacoas ». Mon livre de notes et mon album s'étaient remplis; je n'en ai donné que de courts extraits dans *le Tour du Monde*. Je les rouvre aujourd'hui, avant de regagner les hauts plateaux et de passer de la Nouvelle-Grenade dans l'Écuador ou république de l'Équateur².

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

2. On me permettra d'adopter le mot espagnol *Ecuador* pour

de ce terrible chemin dit « des oiseaux », si pénible que peu de voyageurs osent s'y aventurer, j'ai erré le long des cerros, j'ai suivi de nombreux torrents, grimpé à travers les québradas, et longé les caños des basses terres. Je ne le décrirai point par le menu, mais il me suffira de résumer, dans un coup d'œil rapide, mes observations sur ce pays, en insistant sur les détails qui m'ont le plus frappé.

C'est que l'avenir de cette partie sud-ouest de la

parler du territoire de la république de l'Équateur, ce dernier terme, employé seul, pouvant être pris dans le sens de ligne équatoriale.

Nouvelle-Grenade est plein de promesses. L'État du Cauca, situé entre les trois Cordillères et possédant à lui seul la plus grande partie de la côte colombienne sur le Pacifique, avec son vaste débouché sur l'Atlantique par l'estuaire de l'Atrato et le golfe du Darien, est sans contredit, de tous les États-Unis de Colombie, le mieux pourvu par la nature. Voici venir le temps où ses ports vont jouer un grand rôle dans le commerce de cette partie de l'Amérique. Le canal interocéanique étant percé, le nord a son grand *emporium* tout trouvé : Panama. A cinq degrés de latitude plus au sud, Buénaventura va drainer les produits du haut et du bas Cauca par la vallée du Dagua, et partiellement ceux du Magdaléna par le Quindío.

Il reste donc le sud de l'État. Tout près de la limite de la Colombie et de l'Écuador, à l'endroit incertain où le rio Mira coule sur la frontière ou la franchit, (suivant qu'on prenne parti pour l'une ou l'autre des deux nations, qui ne sont pas d'accord sur leur bornage), s'ouvre le petit port de Tumaco, dans l'île de ce nom. Tumaco est un mauvais havre, mais avec quelques travaux il peut devenir très bon. Sa situation est excellente pour réunir les produits des hauts plateaux des Pastos et les diriger soit sur Panama, soit sur Guayaquil. Il veille sur la frontière comme une sentinelle avancée. Sa position insulaire le garantit des miasmes délétères qui rendent cette zone torride si malsaine, du Choco au cap San-Francisco, dans l'Équateur. C'est ainsi que la santé du consul de France, M. Pouchard, a résisté assez bien à ce climat pendant de longues années.

Soit donc que Tumaco reste un port marchand desservi par les vapeurs du *Pacific steam navigation Company*, et dont la puissance s'augmentera après le percement de l'isthme de Panama, soit qu'un autre point du littoral sud de la Colombie soit choisi comme entrepôt de tous les produits de ces contrées, le développement du commerce et de la civilisation dans le bassin du Patia ne peut se faire longtemps attendre.

Mais la région du bas Patia nous a échappé jusqu'ici. Voyons ses principales particularités, encore peu connues, et préparons les recherches de l'avenir en attirant l'attention des voyageurs sur cette terre si étrange et si belle.

La côte présente un aspect particulier. Fréquemment inondée sur de vastes surfaces, les alluvions qui s'y déposent en modifient les contours ; et leur action, combinée avec celle des marées, a donné naissance à une quantité de bancs de sable que les mangliers recouvrent bientôt de leurs racines adventives et de leur épais feuillage, véritable forêt sur pilotis. Des îles sont nées de ces déchirures du continent. On les nomme ici *playas* (Playa Mulato, Pl. Chitacorrall, Pl. San Juan, Pl. Tasquito, etc.). Chacune d'elles a été le lieu d'élection d'une famille d'Indiens, qui est devenue une petite république, avec l'aïeul et ses successeurs pour chefs. Dans l'une de ces agglomérations, la Playa de Boquerónès, on compte jusqu'à douze cases abritant

quatre-vingt-dix individus. Ces cases ont toutes la même architecture ; elles sont bâties sur pilotis ; la vie s'y passe sur un plancher de bambous élevé de trois ou quatre mètres au-dessus du sol biquotidiennement couvert et découvert par les marées (voy. p. 337). Sur les points élevés des monticules non atteints par le flux, on voit quelques cultures de maïs, de bananiers et de yuca, et çà et là un oranger couvert de ses fruits d'or. Des champs plus étendus, appartenant à ces mêmes familles, se trouvent aussi dans les îles Gorgona et Gorgonilla, dont quelques sommets atteignent deux cent soixante mètres d'altitude, et que les brises de mer rendent saines à habiter. Ces populations, peu nombreuses, sont d'un commerce doux et facile. Excellents navigateurs, les hommes ont de fréquents rapports avec le petit port de Carrizo, encore rudimentaire¹, et situé au nord de Tumaco, où ils conduisent également leurs produits sur de frêles canoas avec lesquelles ils défient les plus gros temps. Ce sont eux qui font aussi les transports des marchandises et des voyageurs à travers le réseau du delta du Patia, gravitant autour de l'emporium de Barbacoas.

Cette population ne s'écarte pas des côtes ; elle est attachée à ses îles et leur reste fidèle. Elle est fière de sa prétendue origine de « sang bleu » et ne se commet point avec les autres races issues des Indiens Télembiès, Barbacoas et Iscuandès. La vérité est que ce sont des quarterons, ayant toutes les qualités actives des créoles, sans que leur existence confinée ait encore effacé chez eux les mœurs patriarcales.

Tout autre est la race que j'ai vue peupler les solitudes profondes des épaisses forêts qui s'étendent depuis quelques myriamètres à l'intérieur des côtes jusqu'aux premiers contreforts de la Cordillère occidentale sous ces latitudes. C'est la race nègre, mêlée à la race indienne, qui prédomine, et qui seule a pu résister et se multiplier sous le climat torride de ces contrées malsaines. Quand on parcourt les interminables canaux et rivières paisibles de cette région, chaque coup de pagaie fait sortir des milliers de cloches d'hydrogène sulfuré. L'un de mes canotiers, que j'interrogeais un jour sur ces germes fiévreux, me répondit :

« Regardez ici, señor, on voit la fièvre ! »

Le nègre seul peut donc vivre dans de telles conditions. Ses cultures se réduisent à des plantations de maïs, faites d'une façon assez bizarre. Au lieu de placer les semences à distance convenable, comme partout, il sème à « tout touche », comme le blé, après avoir brûlé un coin de forêt, sur le bord d'un rio, près de la case qu'il habite. Le résultat d'une pareille culture est que les plantes, trop pressées, s'étiolent, et que les épis de maïs, quoique nombreux, sont petits et de mauvaise qualité. Le principal travail de ces pauvres peuplades, qui occupent toujours le bord des

1. C'est au Carrizo que la ville d'Iscuandé fut autrefois fondée. Plusieurs fois détruite par les pirates, elle fut définitivement rebâtie à trente-cinq kilomètres de la côte, où elle est actuellement située, sur la rive gauche du rio Iscuandé.

eaux et vivent sur leurs canoas tout le jour, par crainte des bêtes féroces, est le lavage de l'or.

Pendant que les hommes, véritables rois fainéants, se reposent ou sont à la chasse, à la pêche, absolument nus ou simplement couverts à la ceinture d'une pièce d'étoffe nommée *paruma* ou *quayuco*, on voit leurs

vallantes femmes saisir leurs *totumas* ou grandes calebasses, et se livrer à la recherche des sables aurifères que leurs époux iront vendre aux Indiens de la côte (voy. p. 341). Elles-mêmes restent dépouillées de tout vêtement jusqu'à l'âge de dix ans. A douze ans elles sont nubiles et couvrent leur nudité d'un morceau de



bayeta qui laisse le haut du torse découvert et qui est relevée au-dessus du genou. Pour contracter union, l'appareil matrimonial est simple. Le consentement du père suffit pour que le prétendant emmène sa fiancée dans la case qu'il lui a préparée, et qui se compose de quatre poteaux couverts d'un toit de feuilles de palmier attachées avec des lianes ou *bejucos*. Le lit nup-

tial, formé de quatre pieux supportant des lames de bambous fendus, se nomme *barbacoa*, d'où le nom des Indiens de la région de Barbacoas; il offre seulement cette particularité d'être recouvert de la *domagua*, sorte de *velum* tissé avec l'écorce d'un arbre de la famille des bombacées, l'*Ochroma tomentosum*. Pour tout capital, le jeune époux apporte sa hache et

son machété, l'épouse une marmite de terre; tous deux fabriqueront leur batterie de cuisine avec les fruits du *Crescentia Cujete*, qui fournit aussi aux enfants les « battes » destinées au lavage des sables aurifères.

Ces femmes laborieuses obtiennent les bijoux qu'elles recherchent avec une grande coquetterie, en conservant pour elles des morceaux d'or fin recueillis dans leurs lavages. Aux fêtes de la tribu, elles se parent de colliers et de bracelets, où le métal se mêle aux grains noirs et rouges des papilionacées et aux plumes de toucan. Une espèce de ces oiseaux, assez commune dans ces parages, est le *Rhomphastos ambiguus*, dont j'ai pu tuer un bel exemplaire, et qui est remarquable par son beau plumage quadricolore.

Ainsi ornées de bijoux naturels, les jeunes femmes ouvrent la danse au son de quelques instruments de musique, dont l'un est cette *marrimba* dont j'ai déjà donné la description et le dessin¹ et qui est répandue dans toutes ces contrées. Cet harmonica gigantesque est accompagné du *cuño*, tambour conique formé d'un tronc de palmier creusé, recouvert d'une peau de pécarí (*saino*) et sur lequel on frappe avec un bâton garni de caout-

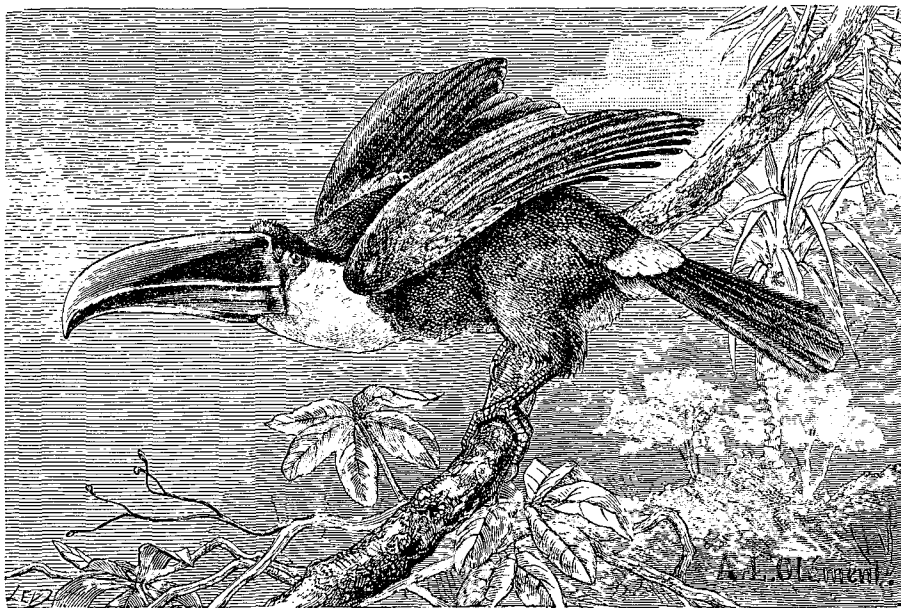
chouc. L'eau-de-vie, les bananes et le maïs fermenté sont les rafraîchissements de ces agapes périodiques, qui rappellent, au milieu des habitudes américaines, le souvenir des réjouissances de la race africaine.

Tels sont les caractères principaux des habitants nègres ou métis d'Indien et de nègre (quoique ces alliances soient rares), qui vivent dans ces terres basses du bassin du Patia qu'on a surnommées la « Hollande caucanienne ». Ils occupent les bords des rios Iscuandé, Tapajé, Tota, Sanguiana, Guascaona, Tabujo, et le voisinage de quelques grandes lagunes répandues dans cette région malsaine, sans paraître souffrir du climat, et sans remonter jamais les pentes de la Cordillère. Cet état misérable suffit à de pauvres êtres, pacifiques d'ailleurs, accueillants pour le visiteur étranger, et auxquels une ignorance absolue n'inspire point l'idée de sortir de la vie primitive. La richesse et la ci-

vilisation sont pourtant entre leurs mains. Cet or qu'ils recueillent en poudre dans le sable des rivières, il s'est détaché des roches andines situées à peu de distance. On n'en trouve que des parcelles minimes; les autres, trop lourdes, sont restées en chemin. Quelques



Cuño. — Dessin de P. Sellier, d'après M. André.



Rhomphastos ambiguus. — Dessin de A. Clément, d'après le sujet rapporté par M. André.

explorations des apophyses de la Cordillère occidentale révéleraient la source de ces trésors inaccessibles à d'autres, puisque seule cette race peut braver un climat mortifère où pas un Européen n'ose s'aventurer. Mais

1. Voy. t. XXXIX, p. 338

ici la paresse n'est pas encore combattue par l'amour du gain. Ce jour est proche cependant. C'est par les hauteurs que cette Cordillère sera un jour conquise; et quand de riches gangues s'ouvriront dans le haut Patia, les mineurs de l'avenir seront naturellement les indigènes que je viens de décrire.



Lavage de l'or sur les rives du rio Tapajé (voy. p. 339). — Dessin de Siom, d'après les croquis de M. André.

Aux deux races d'habitants que nous avons examinées, l'une sur la zone côtière, à demi civilisée, industrielle, active, maritime; l'autre sortie de la race nègre acclimatée dans les terres basses et marécageuses, vient s'ajouter une troisième, celle des Indiens montagnards (*serranos*).

Ceux-là ne descendent jamais dans les plaines. Ils vivent, isolés, du produit de leur chasse et de leur pêche, et n'ont aucune relation avec les habitants des deux zones précédentes. Ils constituent les véritables descendants de

la race autochtone de ces contrées, et la Sierra est leur véritable patrie. Patrie mystérieuse, terre encore inconnue, devinée seulement par quelques voyageurs qui l'ont aperçue des pics élevés de la Cordillère, et qui réserve bien des surprises aux futurs explorateurs. Vers les sources de ces rivières, encaissées entre des rives profondément excavées par le déluge des lacs subandins, combien de riches filons d'or et de platine appellent les mineurs entreprenants! Du haut du cerro de Sotomayor, à deux mille six cent dix mètres d'altitude absolue, ou du sommet des pics de Mallama, quand le regard plonge sur l'océan de montagnes et de précipices qui descendent tumultueusement vers l'ouest, on embrasse un panorama sans rival dans les convulsions de la nature, et qui constitue le champ le plus fécond en découvertes que le naturaliste puisse rêver. S'il ose s'aventurer sur les rives des rios Télembi, Yambi, Magüi, Piusbi, San Pablo, Cuaíquer, Güélembi et cent autres, tous torrentueux à l'excès, et s'engager dans des sentiers presque intransitables, ses peines seront vite rachetées. Des oiseaux innombrables, étranges, des insectes nouveaux, des plantes inconnues se presseront autour

de lui. La végétation, sous l'influence de l'humidité persistante, de la chaleur équatoriale et des dépôts alluviaux arrachés aux sommets, revêt une luxuriance inouïe. Les arbres, gigantesques, sont couverts de lianes du haut en bas et revêtus d'un manteau de parasites incomparables, aroïdées, broméliacées, mélastomacées, orchidées, fougères, sélaginelles, éricacées,

pipéracées, solandras, etc. Les palmiers *gualtès* (*Iriar-tea* encore innommé) et les *Chontaduros* (*Astroca-ryum*) se couvrent de fruits; les fougères en arbre inclinent gracieusement leurs arceaux de dentelle végétale, les hyménophylles et les trichomanès tapissent les parois à pic d'une frange adorable de gaze, d'émeraude et d'or.

C'est là, entre l'Alto et la Québrada d'Armada, par 1° 16' de latitude nord et 80° 26' de longitude ouest, sur l'enfourchement des bran-

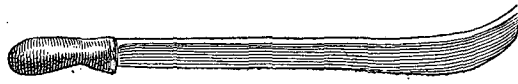
ches d'un grand *Ficus elliptica* tout couvert de lianes parasites, que j'ai découvert la plus belle plante rapportée de mes voyages, une aroïdée nouvelle à spathes du plus beau rouge écarlate, à spadice blanc et doré, l'*Anthurium Andreanum*. De nombreux échantillons, retrouvés ensuite entre Cuaíquer et el Páramo, me per-

mirent d'expédier la plante vivante en Europe, où elle a obtenu un succès qui dure encore et déterminé un mouvement de capitaux considérable.

Plus loin, sur les branches dressées des passiflores en arbre (*Passiflora glauca*), aux feuilles glauques longues d'un mètre, aux corolles blanches à odeur suave, j'ai cueilli, avec une joie que comprendront seuls les naturalistes découvrant une nouveauté à la fois étrange et belle, les rosettes rouges du *Caraguata sanguinea*, aussi écarlates que si on les eût trempées dans du sang artériel. La plante est également nouvelle; introduite vivante, elle a produit cette année, pour la première fois en France, ses curieuses inflorescences jaunes *nidulantes* au milieu de ce feuillage empourpré.

Au lieu de conserver les formes modestes de la plupart des espèces de la fa-

mille, certains genres de broméliacées revêtent ici des proportions inusitées. En remontant la profonde québrada de Tulpas, dans un sentier taillé à grand'peine au machété, j'ai rencontré un *Pitcairnia* formant une touffe véritablement gigantesque. Son diamètre était de trois à quatre mètres, ses feuilles mesuraient trois mètres de longueur, et ses hampes, de deux à trois



Machété. — Dessin de P. Sellier.



Le Pitcairnia géant. — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

mètres de hauteur, portaient des panicules de fleurs à sépales bruns et à corolles blanchâtres. La plante n'est pas introduite vivante et n'a pas encore été dénommée scientifiquement.

Revenons aux Indiens de la Sierra, que j'ai pu examiner à loisir dans la région du haut Télémbi et de ses affluents. Ces tribus ont bien diminué depuis que les peuplades féroces nommées Télémbiès, aujourd'hui réduites à quelques centaines d'individus errants, ont subi la conquête espagnole. Plusieurs se sont faits sé-

dentaires, comme les Cuaiquerès, dont j'ai déjà parlé. D'autres, en gardant leur sauvage indépendance, s'approchent parfois des habitations de la zone fréquentée, mais sans faire alliance avec la civilisation.

Les hommes ont gardé des allures défiantes, bien qu'ils soient inoffensifs. Les temps sont bien changés depuis que les Iscuandès, Barbacoas et Télémbiès, non réduits après la conquête de la côte, en 1590, tinrent si longtemps en échec les forces royales espagnoles. En 1600, Parada les soumit, à l'exception des Télémbi-



Anthurium Andreanum. — Dessin de Godard, d'après l'un des sujets vivants introduits par M. André.

biès, qui refusèrent de se rendre. On raconte qu'il fit traquer ceux-ci comme des bêtes fauves, et empaler trois cents d'entre eux, attachés à de longues poutres qui furent jetées sur les rives du Télémbi : moyen d'intimidation féroce qui finit, bien entendu, par réduire le reste de ces pauvres gens à merci.

Aujourd'hui, ce qui subsiste de ces héros est d'un aspect assez triste. J'en ai vu plusieurs s'approcher de moi, taciturnes et inquiets, examiner mes vêtements et mes bagages, et offrir, en échange de quelques menus produits de l'industrie européenne, leurs armes ou

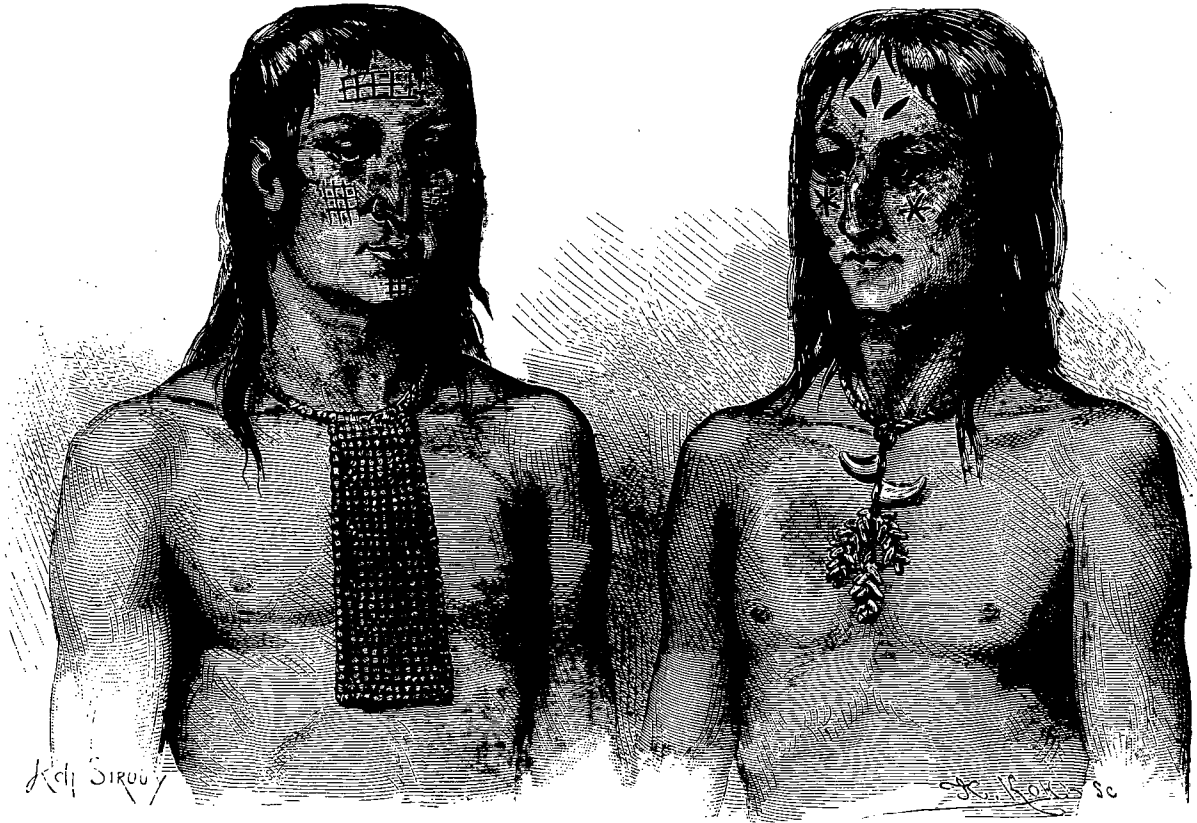
leurs tissus grossiers. Leurs traits sont assez réguliers, le nez un peu busqué, les yeux petits et légèrement bridés, le teint bistré et non d'une nuance chocolat foncé comme les descendants des Chibchas ou des Muiscas (voy. p. 344). Ils exhalent une odeur fétide de fromage. Pour tout vêtement, femmes et hommes portent jusqu'à mi-corps un morceau de drap bleu foncé, sorte de droguet fabriqué dans l'Équateur et nommé *cusma*. Leurs formes sont parfaites, leurs extrémités fines, et leurs muscles d'acier en font d'intrépides chasseurs de jaguar et de puma. On dit que la diminution

rapide du nombre de ces Indiens vient des ravages faits chez eux par la variole et la rougeole. Ces maladies acquièrent dans ces régions une intensité redoutable, que ces malheureux exacerbent encore en se plongeant dans l'eau froide pour se guérir. J'ai vu personnellement de terribles exemples de ce traitement près de San Pablo.

Tous les représentants de ces tribus, les Cuaiquerès comme les autres, ont un langage à part, dont je n'ai plus retrouvé d'analogue dans mes autres excursions. A l'exception de quelques vocables, évidemment modifiés par une fréquentation accidentelle avec les résidents d'origine espagnole, les sons et la forme des mots sont originaux. J'ai eu grand'peine à obtenir de

l'un de ces Indiens, grand gaillard de trente ans, bien pris et à l'œil intelligent, le vocabulaire suivant, que j'ai fait répéter à l'une de ses femmes pour en mieux saisir les intonations :

Dios. <i>Dios</i> (espagnol).	Argent. <i>Pial</i> .
Ciel. <i>Chillo</i> .	Enfant. <i>Paijpa</i> .
Femme. <i>Naciamba</i> .	Fille. <i>Naciamba paijpa</i> .
Homme. <i>Hamba</i> .	Mère. <i>Acua</i> .
Œil. <i>Cachu</i> .	Nez. <i>Quimpu</i> .
Bouche. <i>Pit'n</i> .	Corps. <i>Ahua</i> .
Bras. <i>Traill</i> .	Mule. <i>Caballone</i> (espagn.)
Jambe. <i>Pimbur</i> .	Puisent. <i>Chuill</i> .



Indiens Télembiès. — Dessin de A. Sirouy, d'après les croquis de M. André.

Dent. <i>Chulla</i> .	Père. <i>Vacilla</i> .
Maison. <i>Yall</i> .	Main. <i>Ch'to</i> .
Terre. <i>Pill</i> .	Pied. <i>Mito</i> .
Viande. <i>Nan</i> ou <i>agarañan</i> .	Eau. <i>Cuarri</i> .
Herbe. <i>Puett'n</i> .	Cheveu. <i>Aichi</i> .
Pain. <i>Panett'n</i> (espagnol).	Lit. <i>Cailli</i> .

De mes nombreuses tentatives pour engager une conversation, il ne résulta que les lambeaux suivants :

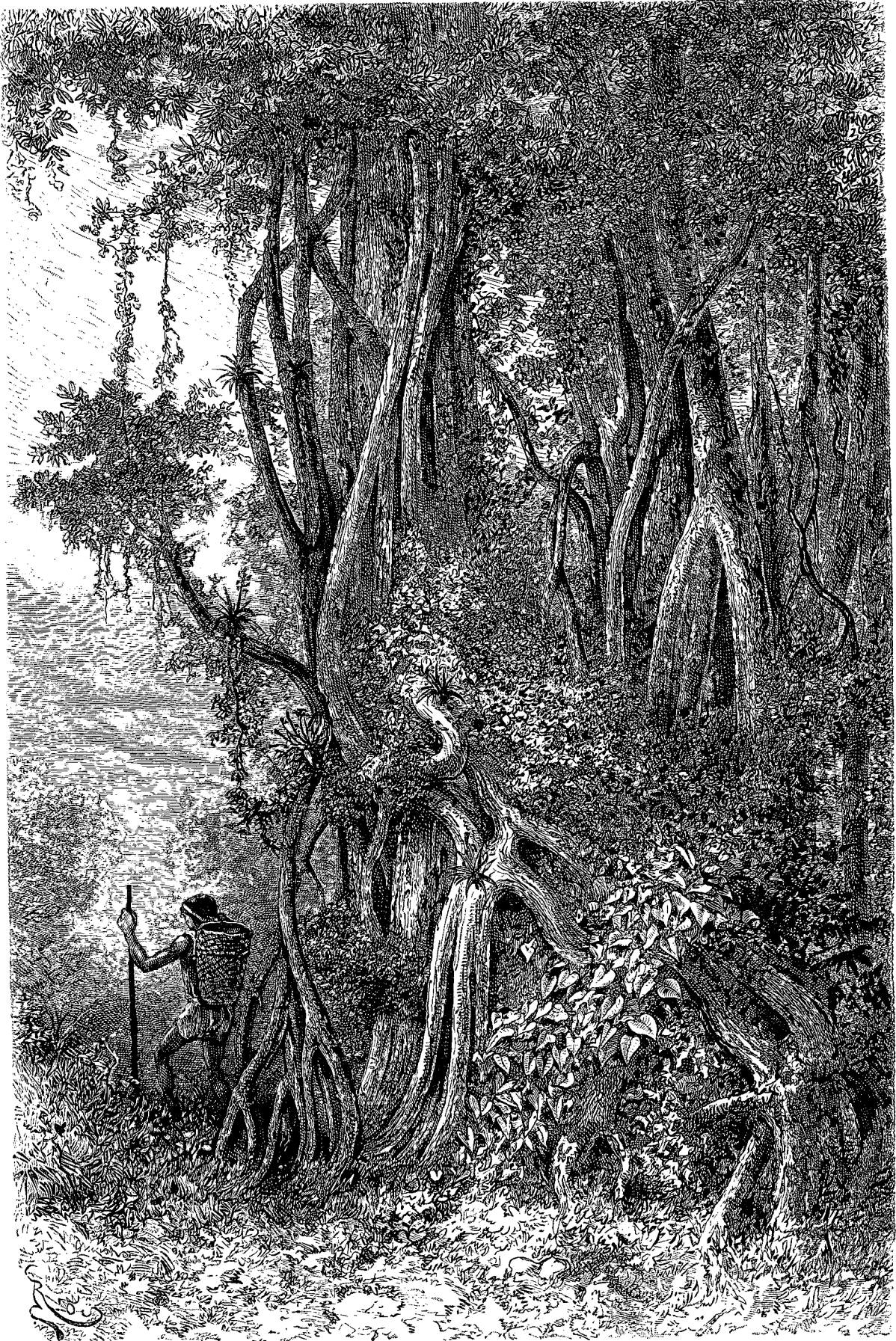
Comment vous portez-vous? — *Mijamijambù!*

Bien, merci. — *Guatin guatin amboa*.

Adieu. — *Caichlambù*.

Transportés dans leurs forêts vierges, seuls aux prises

avec cette nature redoutable, ces êtres, timides en apparence, redeviennent de merveilleux chasseurs. Leurs armes sont l'arc, les flèches et la bodoquéra, qui leur suffisent, avec le poison de grenouille (*rana verde*), pour attaquer les gros félins, les boas et les tapirs. D'ailleurs, comme les lis de l'Écriture, ils ne sèment ni ne filent; et si leur beauté ne peut être comparée à celle que Salomon ne pouvait égaler, le Dieu des humbles les nourrit de gibier et de poisson, du fruit des arbres, du miel des abeilles et de l'eau des torrents, et leur fournit à profusion les bambous et les palmiers qui formeront leurs demeures. Combien de temps dureront ces restes de la population indigène trouvée par Francisco



Végétation du rio Cuyambi (*Ficus elliptica*) (voy. p. 346). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

de Parada lorsqu'il eut à engager la lutte avec ses nombreuses tribus, avant de fonder Barbacoas? Qui le sait? Probablement leur extinction totale ne sera pas longue, suivant la loi fatale de la conquête.

Mes incursions dans le bassin du Patia touchaient à leur fin. J'étais resté bien portant. Ni la variole noire, ni les fièvres pernicieuses des régions basses ne m'avaient atteint. Mouillé chaque jour jusqu'aux os, je n'avais pas même pris un rhume. Les courses de montagne, où le machété (voy. p. 342) n'avait pas cessé un seul jour de faire son office, m'avaient affermi au lieu de m'épuiser. Cette nourriture même, si sommaire, parfois invraisemblable, se composant de quelques bananes grillées, de yuca ou de farine d'orge, mon estomac la supportait sans murmurer, et d'ailleurs quelques singes ou perroquets s'étaient parfois trouvés à propos au bout de mon fusil pour engraisser la maigre soupe du soir. Des soins hygiéniques, que je recommande aux voyageurs dans ces contrées, avaient été la principale cause de mon état persistant de santé¹.

Lorsqu'on a quitté les collines d'argile rouge qui entourent Barbacoas, on s'élève rapidement, et la série des montées et des descentes sans fin reprend, sous une chaleur intense. On fait pause à trois ou quatre *descansaderos* ou « reposoirs », où les pauvres Indiens porteurs s'arrêtent à bout d'haleine.

A Tejutès, une végétation d'une extrême richesse commence à se montrer, et non loin de là des boubiers pestilentiels exhalent la fièvre.

Dans les cases de Quillo, de las Crucès, de Quendan, on entend le monotone concert de la *marimba* et du *cuño*, et sur le plancher de bambou se trémousse une population que le *guarapo* entretient le plus souvent en état d'ivresse.

A Bellavista, la bien nommée (Bellevue), un panorama splendide, une mer de verdure se déroule aux regards du voyageur émerveillé.

Toujours des côtes presque à pic et des ravins vertigineux, à travers les sites de la Yéva, de Pilcuan et d'el Páramo. Mais quelle végétation prodigieuse, parmi laquelle je note spécialement les gesnériacées à feuilles sombres (*Centrosolenia*), les tiges et pétioles chevelus du *Philodendron verrucosum*, les palmiers gualtés (*Iriartea*) et palmichés (*Mauritia*), et de charmants géonomas malheureusement sans graines!

Dans les misérables ranchos qui se dressent de place

1. Voici le procédé qui réussit le mieux : on a un vêtement complet de rechange en flanelle, veston, pantalon et chemise, enveloppé dans un morceau de forte toile gommée. Tant que dure la marche quotidienne, sans arrêts prolongés, on se laisse mouiller, sans même faire usage du caoutchouc, trop gênant pour les mouvements et totalement impuissant à empêcher les branches chargées d'eau de vous tremper jusqu'aux os. Dès que le campement du soir est atteint, soit une cabane d'Indien, soit un ajoupa fabriqué en feuilles de palmier sur trois baguettes rassemblées en pyramide, on quitte ses vêtements, et le péon vous frotte le corps d'eau-de-vie, des pieds à la tête. On tire le vêtement sec de sa gaine protectrice, et, l'ayant revêtu, on peut écrire ou dessiner jusqu'à l'heure du souper et du coucher, en narguant les coryzas.

en place, sur ce chemin sauvage, bien des fois j'ai vu les pauvres carguéros, à demi morts de fatigue après ces terribles étapes, tomber pêle-mêle sur le sol et s'endormir à côté de leurs charges sans avoir le courage de manger!

Mon péon Manuel ne m'avait pas quitté dans tout ce voyage. Grand et robuste, issu de cette race nègre métisse des *caños* du Chagüi, nulle fatigue et nulle fièvre n'avaient de prise sur son tempérament de fer. Son défaut — hélas! qui peut se dire sans péché? — était de donner, à mon insu, de trop fréquents baisers aux *frascos* d'eau-de-vie que j'avais emportés, et dont le contenu diminuait chaque jour plus que de raison.

A la québrada de Tulpas, comme à celle de Cuyambi, la végétation des monocotylédones prenait des allures désordonnées dont rien ne surpasse la sauvage beauté (voy. p. 345). Sur ses rives pittoresques, encaissées, au-dessus des eaux bouillonnantes, que n'ai-je pas admiré, en fait de philodendrons, de dieffenbachias, de tillandsias, de sodiroas, de fougères, de palmiers (*Astrocaryum* nouveau), sans parler des beslérias aux collerettes écarlates, de ces rubiacées aux feuilles rouges en dessous, qui sont encore innommées, d'un curieux datura en arbre, à tube vert et à lobes violet bordés de blanc, de gesnériacées grimpantes à calices hérissés et pourpres, d'utriculaires à fleurs roses et d'orchidées aux capricieuses formes d'insectes!

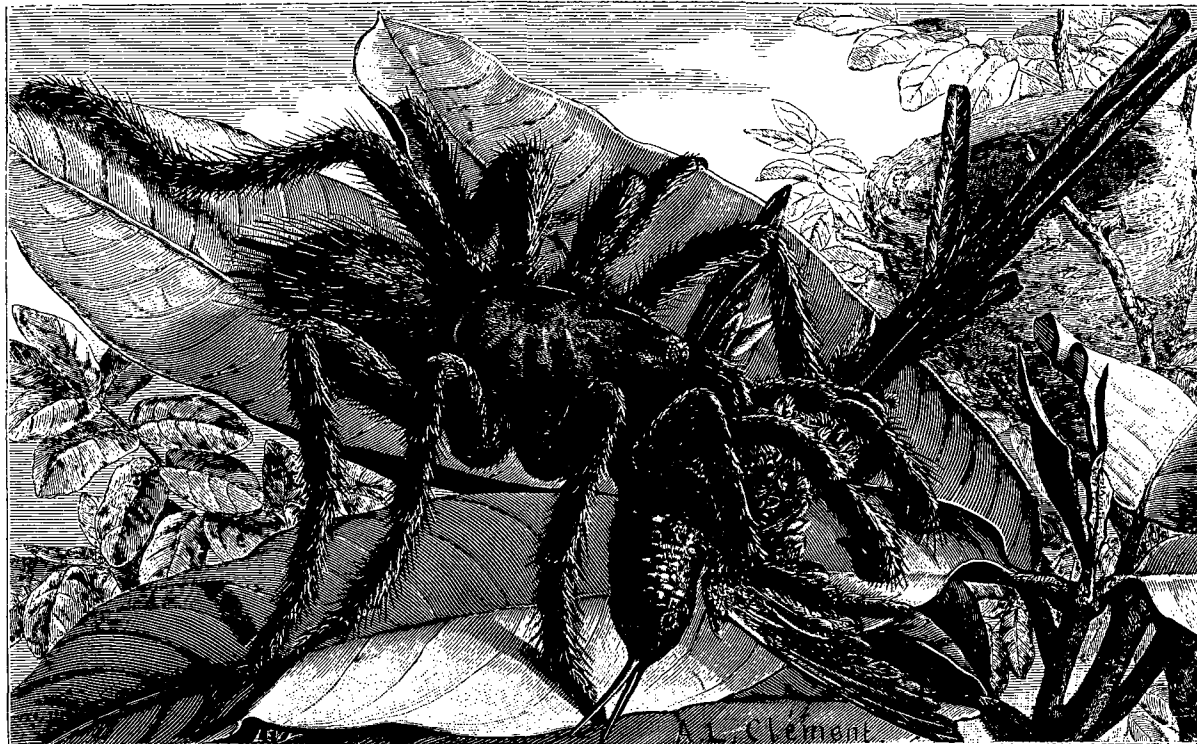
De charmants oiseaux-mouches traversent l'air en jetant leur petit cri aigu. En contournant le tronc énorme d'un *Ficus*, je vis l'un d'eux (*Lesbia Amayllis*) se poser sur une branche de *Piper*. Son nid était là. Je m'approchai en me hissant doucement sur le tronc du figuier, mais, au moment où j'avançais la main pour prendre l'oiseau, une araignée monstrueuse, la mygale aviculaire, se jeta sur lui et le saisit à la gorge. En un clin d'œil je me précipitai sur l'affreux insecte, mais il lâcha sa proie, me sauta au visage et me mordit au côté gauche du cou. Néanmoins je réussis à le capturer, à le tuer, et il fait aujourd'hui partie de ma collection. Malgré une application presque immédiate d'eau phéniquée, il résulta de cette piqûre un abcès dont je garderai la marque toute ma vie.

En franchissant le rio de Cuaïquer, à mille trente-six mètres d'altitude, par une pluie battante, je dessinai le pont de palmiers et de bambous (voy. p. 349) qui traverse cette rivière au-dessus de ses rives encaissées de plus de quinze mètres entre des schistes noirs, et dont le cours est tumultueux depuis son origine. Trois poutres de palmier gualté (*Iriartea*) en formaient le tablier (*pisó*); le garde-fou (*tenedor*), soutenu par des branches d'arbres fichées debout (*horcones*), se composait de grandes perches de bambou chargées à chaque extrémité d'un monceau de grosses pierres qui leur donnaient la rigidité d'un arc tendu. Sur le tronc d'un grand arbre qui bordait la rivière, une ravissante orchidée, une évelyna à gros épis coniques, du plus beau rouge orangé, s'épanouissait à plaisir. Sans doute la plante attend encore le collecteur qui l'introduira vi-

vante. A côté d'elle, un *Carludovica* à feuilles énormes se développant en étages imbriqués, et un *Thibaudia* à grandes fleurs écarlate orangé bordées de blanc pur, me firent regretter de laisser là toutes ces belles choses, pressé par le temps et déjà chargé de collections abondantes, qu'il importait de sauver et d'ache-miner vers l'Europe. Cependant je notai encore un joli palmier, probablement du genre *Ænocarpus*, dont les fruits, gros comme un grain de raisin, produisent un beau vernis vert. Les indigènes le connaissent et l'utilisent souvent sous le nom de *palma barniz*.

Quand j'arrivai à San Pablo, à la tombée de la nuit, par un véritable déluge, avec mes porteurs (*estriveros*) et mon péon transportant quarante-sept beaux échan-

tillons d'*Anthurium Andreanum* en fleur, je retrouvai mon vieil ami Roséro, qui, du plus loin qu'il m'aperçut, me salua d'un : *Buenos dias de Dios a usted!* Il s'était installé dans une nouvelle case. La sienne venait de s'écrouler brusquement, et avait failli ensevelir toute la famille sous ses ruines. La variole faisait rage dans le puéblo; enfants et adultes mouraient par douzaines. On me dit que le gouvernement avait institué des vaccinateurs (*vacunadores*), mais que ceux-ci, faisant passer la politique avant la médecine et l'humanité, se gardaient bien de porter secours aux populations d'opinion dissidente, comme celle de San Pablo. La fille de mon hôte, celle que j'avais vue précédemment former un groupe si pitto-



La Mygale aviculare (grandeur naturelle). — Dessin de A. Clément, d'après le sujet rapporté par M. André.

resque avec ses deux jumeaux suspendus ensemble à sa poitrine, gisait moribonde, la face couverte de pustules noires. Je m'arrachai à ce spectacle navrant, et, le lendemain matin, je repris la direction des hauts plateaux, accompagné de la petite caravane qui portait mes récoltes.

Au sortir de San Pablo, le chemin devient de plus en plus raboteux, rocheux, couvert de précipices, *fragoso* en diable, jusqu'au delà du rio de Chucunès, où je retrouve le fantastique décor de végétation parasite et adventive que j'ai déjà décrit. La pente moyenne des rios de cette région ne peut se calculer, chaque kilomètre voyant se succéder par centaines les chutes et les rapides. Le village de Chucunès, situé un peu plus bas que le pont, au confluent du rio Guavo, compte trente-

quatre maisons ou cases, toutes inconfortables et d'une saleté repoussante. Si le tracé du nouveau chemin, qui vient de m'être montré, peut passer sur l'autre rive du rio, ce qui fera l'économie d'un pont, cette localité sera perdue pour le misérable commerce de ces contrées. Cependant le sol est ici plus consistant, plus pierreux que dans les fondrières de l'autre rive, et la pente paraît aussi moins accidentée.

Voici Pususquer, San Miguel, pauvres agglomérations de huttes, où je suis surpris de voir les hommes vigoureusement musclés, les femmes presque jolies, sous leur chevelure fine, d'un noir bleu, qui dénote un mélange de sang espagnol assez caractérisé. La soirée s'avance, et déjà le soleil, qui n'a pu percer la couche de nuages répandue alternativement sur nos

têtes en pluie ou en vapeurs, indique sa rapide descente vers l'horizon par la diminution de la lumière. Nous cheminons péniblement sur le sol boueux, mouillé par les branches penchées sous leur poids humide... Tout à coup, l'un des porteurs d'avant-garde s'arrête et crie : *el derrumbo!* Tous s'arrêtent brusquement. Sous nos yeux, à quelques pas de nous, la montagne glisse et s'effondre. Une avalanche de terre, de rochers, d'arbres enchevêtrés, tordus confusément sous les lianes qui les recouvrent, se précipite dans le Guavo avec un bruit formidable, pendant que nous restons, bouche béante, à contempler la catastrophe. En un instant la transformation s'est opérée. Des milliers de mètres cubes, arrachés aux pentes détrempées par les longues pluies, ont coulé sur cette glissoire gigantesque. A la place du sol et des rochers couverts de végétaux arborescents, arbustifs ou herbacés, une surface polie comme la *schlitte* d'un forestier des Vosges se présente à nos regards et nous barre le chemin. Comment faire? Le jour baisse à vue d'œil. Resterons-nous la nuit dans la forêt, ou risquerons-nous le passage sur cette terre mouvante, encore toute palpitante de la convulsion qui vient de la lancer dans la rivière? Déjà les eauxminent la base de l'éboulis... tout va s'écrouler de nouveau; il faut prendre une décision rapide. Mes hommes hésitent. Il n'y a pas un instant à perdre. Je passe le premier, attaquant par le travers ce nouveau talus incliné de quarante-cinq degrés, enfonçant fortement mes bottes dans le sol et m'arc-boutant sur mon bâton. L'obstacle est franchi, l'exemple est donné,... en peu de minutes la petite caravane m'a emboîté le pas et a retrouvé, à deux cents mètres de là, le sol ferme du sentier. Nous l'avons échappé belle! Encore une fois la Providence veille sur nous; ~~notre étoile~~ ne s'est pas obscurcie. En avant!

Comme si le ciel voulait se mettre de la partie, il s'éclaircit et la pluie cesse. Les senteurs du soir s'accroissent. Au-dessus de nos têtes pendent les longs tubes blancs des *floripundos* qui s'épanouissent par milliers et embaument au loin l'atmosphère. Des odeurs de vanille révèlent la présence des orchidées, et, dans le crépuscule fuyant qui va tout à l'heure faire place à la nuit, de grands papillons Ménélas s'envolent lentement en battant l'air de leurs ailes de saphir.

Mais dans un instant la féerie va être complète. Pendant que nous marchons à la file, silencieux au milieu de cette nature qui semble se recueillir avant d'entrer dans le sommeil, l'apothéose commence. Au moment où nous débouchons de la côte abrupte qui domine le rio de Guavo, la vallée tout entière, ouvrant son immense angle aérien dans l'entre-croisement des hautes montagnes, s'illumine et s'embrase vers l'occident. Nous nous retournons stupéfaits, ravis, en présence de cette tournaise de cyclopes. Le soleil, avant de disparaître derrière le cerro qui barre l'horizon et de se plonger dans l'abîme du Pacifique, enveloppe tous les monts d'un feu ardent, rouge comme une coulée de lave, mais d'un ton adouci cependant par les vapeurs

de l'atmosphère. Tous les sommets ressemblent à des blocs prodigieux de fonte en fusion. Quelques minutes après, les crêtes seules profilent leurs lignes incandescentes. Déjà les quebradas tributaires du Guavo s'enfoncent dans l'ombre, et les ténèbres se font graduellement sur le thalweg de la rivière, dont quelques reflets d'acier bruni trahissent seuls le cours torrentueux. Tout s'estompe, tout s'efface, et de ce fantastique spectacle, que nulle parole humaine ne saurait rendre, il ne reste plus qu'un souvenir...

Ramené brusquement de cette poétique contemplation à une réalité prosaïque, je m'aperçus que la nuit était noire, et que nous étions loin encore de Piédra Ancha, où reposait l'espoir du souper et du gîte. Situation assez scabreuse, en présence d'un sentier périlleux, où d'autres *derrumbos* pouvaient nous surprendre, et cette fois sans que l'œil le plus perçant réussit à les deviner. Je tins conseil. Il était six heures et demie. Nulle lanterne ne se trouvait entre nos mains. Il fallut donc imaginer un moyen de cheminer sans se perdre. Un de mes Indiens, aux yeux de lynx, prit la tête, se passa à la ceinture l'extrémité d'une corde de *pita* qui fut tenue à la file par toute la bande, et s'avança avec prudence en tâtant le terrain avec son bâton. Je venais en second; Manuel, qui portait mon bagage, tenait l'autre bout de ce nouveau fil d'Ariane.

Une heure entière se passa dans cette marche aventureuse. Bien des glissades firent tendre la corde à se rompre; des genoux furent contusionnés dans des chutes multipliées. Nous vîmes apparaître enfin, à sept heures et demie, les premières cases de Piédra Ancha. Là, je retrouvai Antonio Béalcazar et m'installai dans une cabane que de pauvres gens m'abandonnèrent pour s'aller coucher chez le voisin. Mes péons se lotirent comme ils parent, en gens coutumiers de ce genre d'existence. Malheureusement, mon nègre manquait à l'appel. Avait-il perdu la file? Était-il tombé dans quelque *barranca* sans que nous pussions entendre ses cris, couverts par la voix du torrent? J'étais d'autant plus inquiet qu'il portait mes plantes sèches et mon bagage et qu'un triple malheur fût résulté de sa perte. Harassé de fatigue, il fallut bien attendre le lendemain sans être fixé sur le sort de Manuel, et, après avoir dîné d'une banane grillée et d'un grand verre d'eau du Guavo, je m'endormis profondément, allongé sur trois planches étendues à terre. Au milieu de la nuit, je me réveillai grelottant. Le péon manquant était porteur de mes hardes, et je n'avais pour couverture, par une température des plus fraîches, qu'un poncho de toile et un pantalon de coutil, tous deux mouillés. De plus, une population de cochons d'Inde, habitués de la case, se promenait familièrement sur mon corps et jusque sur mon visage. Détestable nuit, dont le souvenir me poursuit encore...

Avant l'aube, j'étais debout. Ma première enquête fut pour Manuel, qui se retrouva dans l'une des cases du *puéblo*.

« Don Eduardo, me dit-il, avec un beau calme, vous avez dû être bien inquiet. En trébuchant, hier soir, au passage de l'avant-dernière quebrada, j'ai lâché la corde. J'ai cherché en vain à la rattraper, et je n'ai pas voulu crier pour arrêter votre marche. Je suis arrivé longtemps après vous, plus mort que vif, et n'ai pu savoir dans quelle case vous étiez retiré. »

Le coquin mentait effrontément. Je ne fus pas longtemps sans apprendre qu'il avait passé tranquillement la nuit, roulé dans mes couvertures, sous le toit d'une ancienne casera de Tuquerrès, retirée à Piedra Ancha, et que tous deux avaient fait de fréquentes visites à la bouteille de cognac qui me restait encore. Mon premier mouvement fut de sévir contre ce drôle; mais je craignais une désertion, je voulais sauver mes plantes, et je sus me contenir.

A sept heures du matin, le thermomètre marquait quatorze degrés centigrades. Nous nous mîmes en marche, l'estomac lesté d'un *locro* de pommes de terre et de cochons d'Inde, au milieu d'une brume épaisse.

Piedra Ancha est situé sur un mamelon, au pied de cerros très élevés et couverts d'une végétation très dense, mais qui a déjà perdu, à cette altitude de dix-huit à dix-neuf cents mètres, le caractère de la flore tropicale. C'est à quatre cents mètres plus bas que commence cette exubérance végétale que nous avons si souvent admirée sous ces latitudes. Au pied du mamelon coule le rio Guaño, qui ne prend le nom de Cuaïquer qu'après sa jonction avec le Chucunès. Tout autour du village, on perçoit cette suave odeur de *floripundos* que j'avais observée la veille au soir, mais qui perd toute son intensité le matin. Des orchidées appartenant aux genres *Trichopilia*, *Oncidium*, *Odontoglossum*, *Maxillaria* couvrent encore les branches, mais elles ne sont pas fleuries, et je suis si chargé que je n'en puis récolter que quelques exemplaires vivants.

Nous montons. Voici l'altitude de deux mille, puis deux mille quatre cents mètres. De l'autre côté de la vallée, sur une petite esplanade verte, blanchissent les quelques maisons et la misérable église du village de Malama, dont le chemin longe l'Azufral pour déboucher

sur la région froide des pâturages. Une grande tache blanche, sur le flanc vertical du pico de Mallama, au-dessus de la méséta où repose le village, indique le glissement récent de tout un pan de la montagne.

La masse neigeuse du volcan de Cumbal se dresse enfin, à ma droite, de toute sa hauteur de quatre mille huit cent quatre-vingt-dix mètres, plus que notre Mont-Blanc. Je foule de nouveau ces prairies couvertes de graminées sèches, nommées pajonales, et je revois, près d'Alché, les jolies fleurs orangées du *Stenomesson Hartwegii*, plante bulbeuse que j'ai importée vivante. Trois lieues seulement me séparent de Tuquerrès, qu'un temps de galop me fait atteindre avant la nuit, précédant de quelques heures mon péon Manuel et les cargueros....

Une telle exploration méritait quelques jours de repos, pendant lesquels je m'occupai de l'expédition en Europe des caisses de plantes vivantes récemment récoltées. Mais une grande déception, de véritables angoisses m'étaient destinées. Mes fidèles porteurs de plantes étaient bien arrivés, tirant le pied, après notre dernière et pénible étape. Seul, Manuel faisait encore défaut. Cette fois, c'était plus grave. Toutes mes récoltes d'herbier, sous presse, qui n'avaient pu sécher faute de temps et en raison du climat pluvieux de la région de Barbacoas, lui avaient été confiées. Pendant deux jours et demi je l'attendis en vain, ne sachant que penser, désespéré de perdre le fruit de tant de peines. Le troisième jour, à midi, je vis

enfin entrer le malheureux, complètement ivre. Heureusement, il portait sur la tête le paquet de mes plantes. Sauter sur lui, le saisir à la gorge et l'envoyer d'un coup de poing rouler dans le ruisseau fut l'affaire d'un instant. Il se relève furieux, va saisir son poignard et se précipiter sur moi,... mais le froid du canon de mon revolver sur la tempe le calme subitement et il demande pardon en jurant qu'il ne recommencera plus. Cette scène l'a dégrisé; je règle le compte de cette brute et le jette dehors en maudissant les tortures qu'il m'a fait subir.

Ce retard de trois jours dans la préparation avait été préjudiciable à mes pauvres plantes d'herbier, dont



Le pont du Cuaïquer (voy. p. 346). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

la plupart étaient noires. Aucune ne fut perdue cependant, mais il était temps. Un jour ou deux plus tard, la pourriture eût été irrémédiable.

Les dernières journées de mon séjour à Tuquerres se passèrent en travaux divers d'histoire naturelle, d'observations physiques, d'emballage, de rédaction et de dessin.

Le mois de mai était terminé. Jean était revenu à la santé. Tout était prêt pour reprendre la route du sud, dans la direction de Quito. Je dis donc adieu à mes hôtes de Tuquerres le 30 mai, à trois heures et demie du soir, après de vives protestations affectueuses et mille promesses de correspondance suivie. Nos alfombras et nos cognités étaient gonflées de provisions. Les gâteaux de farine d'orge, les ocas bouillies, les *envueltas* et les épis tendres de maïs entourés de leurs enveloppes, les *empanadas* de choello ou gâteaux de pâte à bords retournés comme nos chaussons de pommes, les *lulos* ou fruits du *Solanum Quitense*, avaient été préparés d'une main amie et assureraient notre existence pour plusieurs jours.

Le voyage au sud recommençait.

La route de l'Équateur, sur les plateaux découverts de cette région des « pastos », ne manque pas de grandeur, dans sa nudité à peine relevée par les cultures, assez rares d'ailleurs dès qu'on dépasse les puébllos, et les grandes haciendas de bétail. Sans doute le chemin n'est pas bon. Souvent de fréquentes fondrières l'obstruent; il faut traverser à gué les barrancas ravinées par les eaux à la place des ponts effondrés, mais ce sont les petites misères habituelles, qui ne nous empêchent pas de goûter l'imposante majesté de ce calme paysage. Une végétation particulière caractérise cette région. Indépendamment du grand *datura*, à fleurs rouges et jaunes (*Brugmansia sanguinea*), le plus souvent couvert des tiges et des ombelles écarlates des bomaréas, la population arbustive se compose de berbérís, de fuchsias, de ronces, de redouls (*Coriaria ruscifolia*), d'une quantité de composées ligneuses, de mélastomes et de calcéolaires. Le *palo rosa* (*Vallea stipularis*) forme un arbrisseau couvert de charmants bouquets roses. L'aulne des Andes (*Alnus acuminata*) et le saule pyramidal (*Salix Humboldtiana*) sont à peu près les seuls arbres de la région; tout le reste, à cette altitude de trois mille cent à trois mille cinq cents mètres, ne pousse que des rameaux maigres et ne dépasse guère quelques mètres de hauteur. La flore herbacée est plus riche. On y voit dominer les fougères, gentianes, tagètes, polygonées, énothères, verbénacées, labiées, caryophyllées, papilionacées, lamourouxias, oxalis, alonzoas, hydrocotyles, et une nombreuse famille de cryptogames, parmi lesquelles s'étaient les rosettes énormes du *Dichonema sericeum* et les thalles dorés et déchiquetés du *Stictina laciniata*.

C'est ainsi qu'on arrive à la hacienda de Chillanquer, où nous prenons notre gîte nocturne, dans une maison abandonnée. Cette fois des couvertures nous permettent de lutter contre un froid assez vif, et le lendemain matin, à six heures, nous enfourchons nos mules.

La contrée devient plus boisée. Une culture élémentaire se développe sur des prairies naturelles qui ne sont que la prolongation du paramo de l'Azufraal et qui forment une des esplanades les plus élevées des Andes. La géologie nous y réserve des surprises. Voici, près de Guachucal, une fontaine froide, d'où s'échappe en abondance du gaz sulfhydrique. La vue s'étend simultanément sur les trois beaux volcans de l'Azufraal, de Cumbal et de Chilès. A nos pieds le rio de Sapuyès déroule paresseusement ses méandres dans les plis du terrain dont il ronge avec lenteur les bords gazonnés, jusqu'à ce qu'il devienne un torrent furieux en s'approchant du rio Guaitara.

A onze heures, après avoir passé la quebrada de San Juan, au lieu nommé « le Pont Bruyant » (*Puente Ruidoso*); nous atteignons Pupialès, altitude trois mille cent cinquante mètres, température moyenne annuelle onze degrés. Ce village et ses alentours nourrissent une nombreuse population, environ quatre mille habitants. C'est une partie du district d'Obando, dont le chef-lieu est Ipialès, ville intéressante où se termine cette première étape.

Ipialès, où nous arrivons de bonne heure, est bien situé, sur un petit plateau incliné vers le rio Carchi ou Malès. De ce point la vue est riante et pittoresque. Son

altitude supra-marine est de trois mille quatre-vingt-trois mètres, et sa température moyenne de douze degrés.

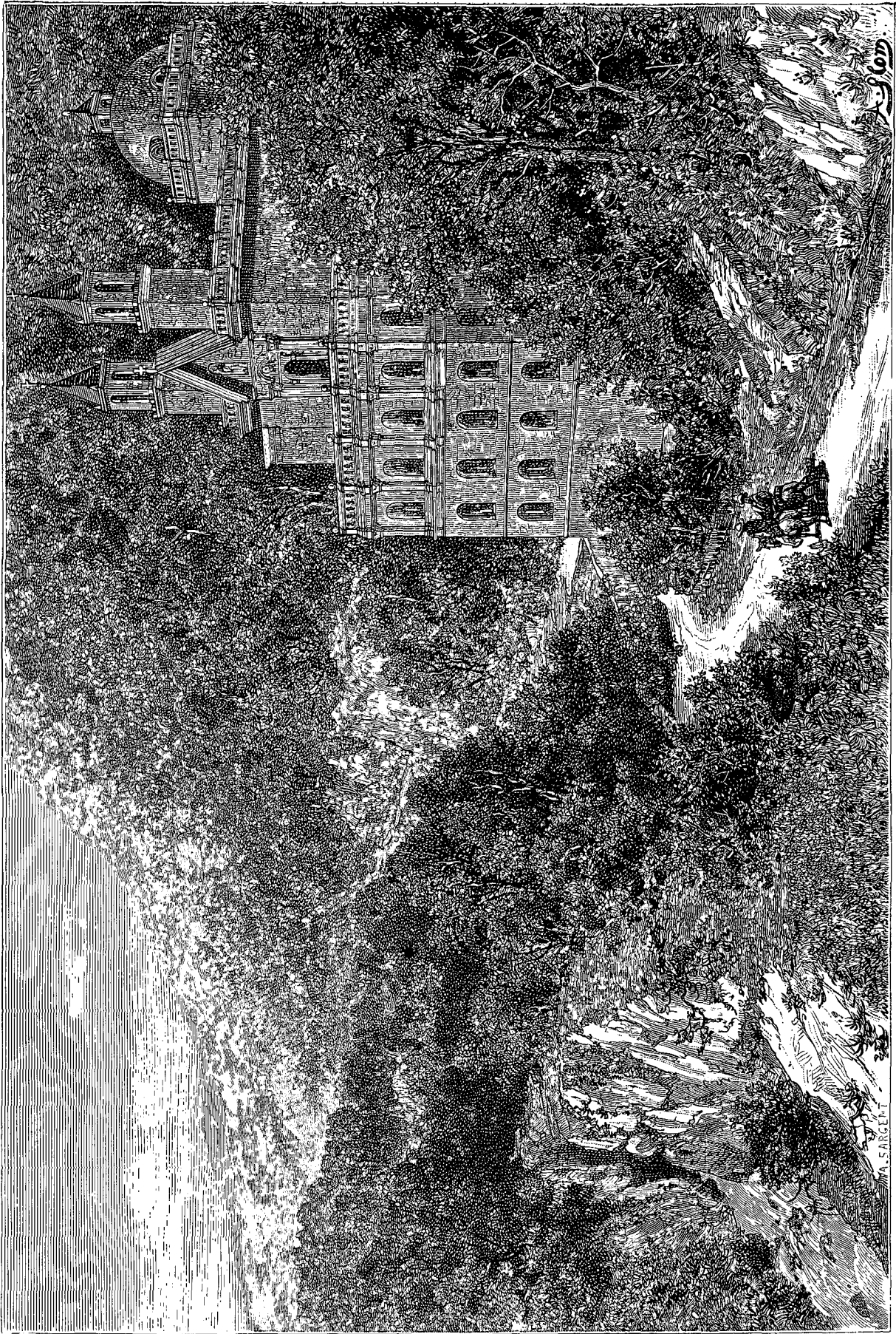
J'avais des lettres de recommandation pour le *jefe municipal* d'Ipialès, don Avelino Vela, qui se mit « à ma disposition » avec une cordialité charmante. Il organisa dès le lendemain, à mon intention, une excursion au fameux sanctuaire de la Laja (*Santuario de la Virgen de la Laja*, de la table de pierre), situé à quelques lieues de là, sur la rive gauche du rio Malès.

Nous partîmes de grand matin, montés sur de bons chevaux, par un chemin délicieux et le plus beau temps du monde. En quelques heures, nous étions au vestibule de la chapelle, qui se trouve située à soixante mètres presque à pic au-dessus du rio, dans un site d'un pittoresque achevé. La direction du torrent est nord-est. Son lit s'agrandit en un demi-cercle sur lequel s'avance le roc escarpé formant la base du monument, dont les trois étages de galeries superposées servent de magasins et d'habitations. Une esplanade supérieure, longue de seize mètres et large de quatre, se termine par une balustrade près de laquelle on jouit d'une vue superbe.

Une légende locale raconte que le curé d'Ipialès, Eusébio Méjia, découvrit par hasard, en ce lieu, une



Empanadas de choello. — Dessin de P. Sellier.



Sanctuaire de la Virgen de la Laja (voy. p. 352). — Dessin de Slom, d'après le croquis de M. André.

MA SARGENT

image de la Mère du Sauveur, admirablement peinte sur la roche trachytique polie par les années. Une population immense vint constater le fait : il fut décidé qu'une église monumentale recouvrirait la précieuse icône, et, le 21 avril 1803, le lieu fut solennellement consacré.

La foi robuste des habitants de toute la région se répandit au loin et « la Laja » est restée classée parmi les pèlerinages les plus suivis dans le sud, depuis Cali jusqu'à Quito, à l'égal de la « Virgen de Chiquinquirá » dans le nord.

L'église, dont le dessin exact, que j'ai pris sur place (voy. p. 351), me dispense de donner une description détaillée, présente une nef de dix-huit mètres de long sur six de large. Elle se termine par une coupole si étroitement appliquée sur la paroi de la montagne, que des roches font saillie çà et là dans la voûte. L'autel est taillé dans le trachyte même sur lequel se trouve l'image vénérée, non au milieu, mais à droite du grand axe de la nef. Cette peinture est vraiment remarquable. Elle procède de l'école de Miguel de Santiago, de Quito, et la figure de la Madone a l'expression des Vierges de Murillo avec un dessin très ferme et une couleur plus chaude encore. Elle est de demi-grandeur naturelle, couronnée d'or et vêtue d'une robe de velours rouge à bordure dorée et d'un manteau bleu non moins resplendissant. Deux saints, l'un en costume de dominicain, l'autre en franciscain (on les dit peints depuis la découverte), sont en adoration à ses pieds. Un cadre formé de glaces, d'un vilain effet, entoure le tableau, qui est accompagné sur les côtés de fleurs artificielles, de saints, d'anges aux ailes déployées et aux figures pouponnes. A côté de l'image, apparaît la roche, dans sa nudité native.

Les ex-votos, béquilles, cœurs consacrés, symboles variés, ne manquent pas au jour du pèlerinage (*romeria*), qui a lieu le 16 septembre. Chaque pèlerin emporte religieusement un morceau du rocher voisin. On remarque la tombe du curé José Maria Burbano, qui a beaucoup embelli la chapelle.

Notre visite était terminée. Grâce à l'air vif de ces hauteurs et à la chevauchée matinale, on fit fête aux provisions de bouche apportées d'Ipiâlès, et de joyeux propos s'échangèrent au déjeuner rustique dont les

rochers du rio Malès furent les muets témoins. Pendant que les péons sellaient nos chevaux, je remontai les bords du rio en recueillant des objets d'histoire naturelle, et je fus assez heureux pour découvrir, au milieu de superbes broméliacées, une jolie passiflore qui se trouva nouvelle pour la science¹.

Ses feuilles pubescentes avaient un aspect bizarre, bilobé, et de nombreuses fleurs, blanches et violettes, s'ouvraient sur les longs rameaux de cette petite liane, suspendus en festons élégants au-dessus du torrent. Le site était des plus accidentés. Sur les roches exposées au nord, les anfractuosités étaient tapissées de nertéras et de sélaginelles, parmi lesquelles les fougères transparentes du genre *Trichomanes* étendaient leurs chevelures brunes et dorées. Quelques papillons

Protésilas et Melpomène, égarés de la terre chaude, battaient l'air de leurs ailes blanches ou noires à taches de pourpre, et de grosténébrions se cachaient sous les pierres à mon approche. Parfois, un oiseau-mouche traversait l'air comme une flèche, poursuivi par d'autres qui jetaient leur petit cri aigu et se faisaient entendre distinctement au-dessus des cascates du rio Malès. C'étaient les *Thalurania Columbica*, *Chlorostilbon Portmanni* et *Docimaster ensiferus*, que je regrette de ne pouvoir citer avec des noms moins rébarbatifs, lorsqu'il s'agit des plus gracieux êtres de la création.

Mais l'heure s'avancait, et je revins trouver mes camarades, qui s'impatientsaient déjà

de cette absence prolongée.

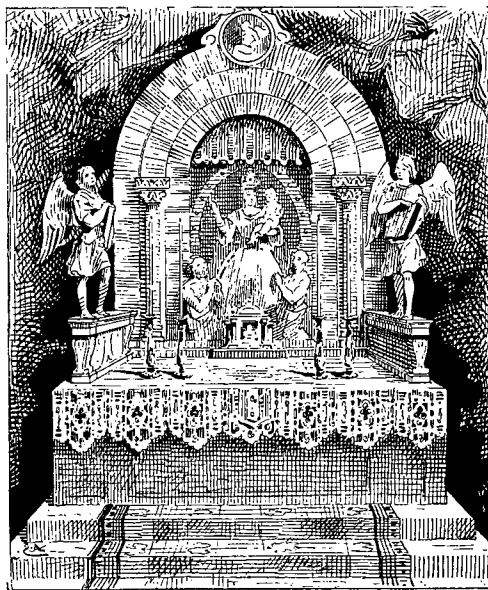
La compagnie reprit donc sa course vers Ipiâlès, où trois heures de petit galop nous conduisirent dans la soirée.

Cette excursion, dans un paysage ravissant, est une des plus intéressantes du sud de la Nouvelle-Grenade; elle m'a laissé des souvenirs ineffaçables, qui comptent parmi les meilleurs de mon voyage.

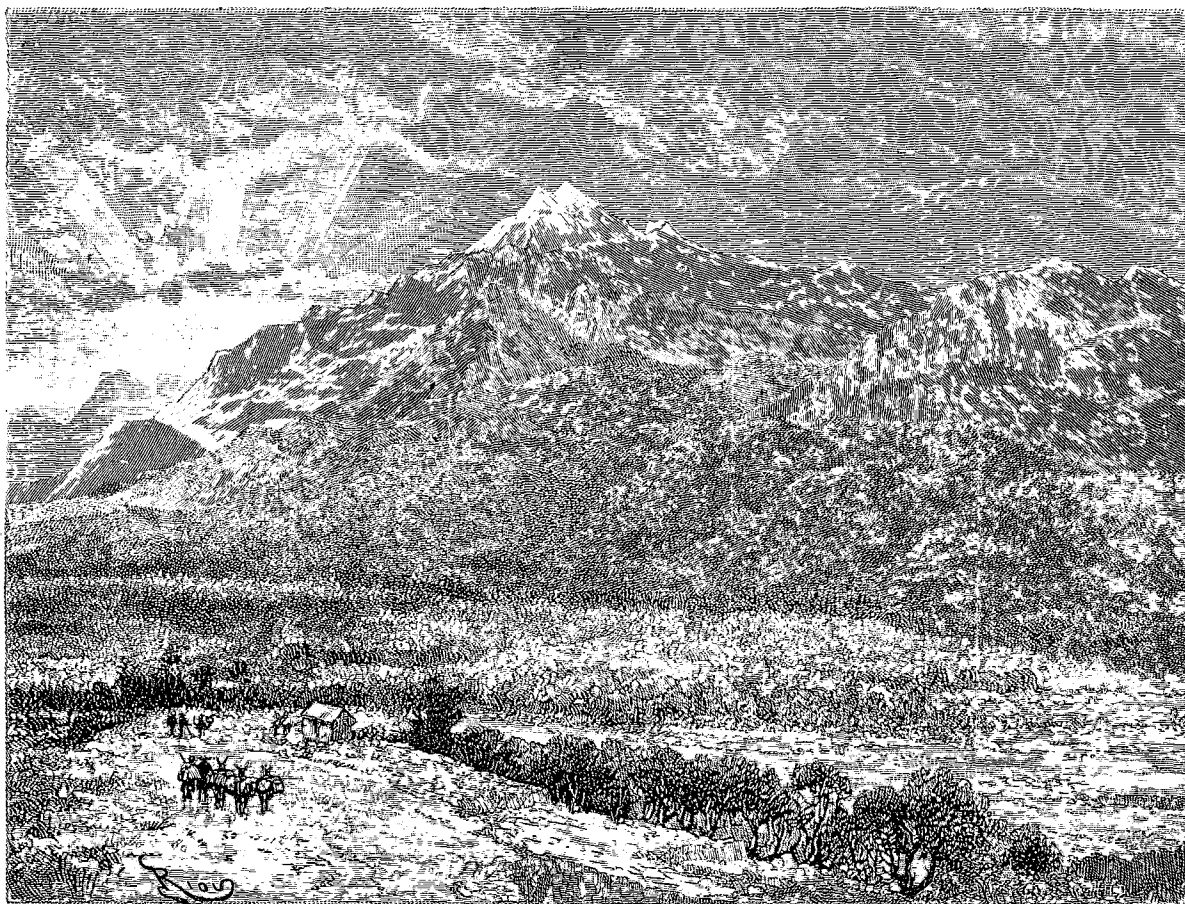
1. Le docteur Maxwell Masters a nommé cette nouvelle espèce *Passiflora Andreana* (*Journ. Lin. Soc.*, t. XX, p. 37), dans l'étude qu'il a faite des Passiflorées récoltées au cours de mon exploration.

Éd. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



La Laja : la pierre miraculeuse. — Dessin de Stom, d'après un croquis de M. André.



Volcan de Chilès (voy. p. 360). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS ¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La cascade de l'Excomulgado. — Ipialès; le municipio d'Obando; organisation politique, administrative et judiciaire; statistique. — Le pont naturel et la grotte de Rumichaca. — Un nœud des Cordillères : *divortio aquarum*. — Tulcan : mœurs et coutumes. — Le volcan de Chilès. — Végétation du Paramo de las Cuasas et de Boliché. — La fileuse d'Oréjuéla. — Huaca et son cimetière. — La montagne enchantée. — Savane de San Vicenté; vue du Cayambé-Urcu. — El Puntal. — Le pont du Chota. — Arrivée à Ibarra. — La région ardente. — Un panorama des Andes de l'Ecuador.

Une seule journée suffit pour visiter le sanctuaire de la Laja, que nous venons de décrire, et une autre grande curiosité de cette région, la cascade de l'Excomulgado (l'excommunié). En suivant le cours du rio, par le chemin qui conduit au puéblo de Malès, le regard est bientôt arrêté par une brusque rupture du haut plateau (*planicie*) d'Ipialès, qui donne passage aux eaux par plusieurs cascades se perdant au travers des taillis. La scène est plus boisée que les collines

d'alentour, à peine couvertes des plantes herbacées de ces hauteurs, de graminées nombreuses (*Deyeuxia*) et d'un mille-pertuis à feuilles fines et à jolies fleurs dorées, nommé là-bas *romerillo*, et qui donne une belle teinture jaune¹. Après avoir erré au milieu des arbustes, les eaux se rassemblent, et cette fois se précipitent d'un seul saut de quatre-vingts mètres. Sur le fond sombre de la paroi perpendiculaire des roches, on voit la cataracte détacher sa gerbe cristalline, singulièrement étroite pour une pareille hauteur. Par un

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353; t. XLV, p. 337.

1. C'est l'*Hypericum laricifolium*.

contraste saisissant, les roches voisines, tourmentées, rongées par les eaux, bouleversées par le cataclysme qui a donné naissance à cette brusque dénivellation du rio, ont revêtu des couleurs bizarres. Les diverses orientations de ces pierres pittoresquement amoncées ont motivé les tons jaunâtres, rougeâtres, gris ou vert bronzé, produits par les mousses et les lichens qui les recouvrent. Au pied de la chute, une grande conque a été creusée par les eaux dans la roche vive; la rivière, un moment incertaine, après avoir glissé en formant des remous entre les roches polies, au milieu de la brume, reprend enfin son cours tumultueux et s'élançe en écumant vers son embouchure.

On raconte que, dans les premiers temps de l'évangélisation qui suivit la conquête, un prêtre espagnol, sur lequel pesait l'anathème ecclésiastique, se précipita dans l'abîme. Naturellement on n'entendit jamais parler de son cadavre, broyé sans doute sur les roches du rio Malès et roulé en lambeaux jusqu'au Guáitara. De là est venu le nom de « Salto del Excomulgado ».

Ce n'est pas la seule cataracte imposante qui se rencontre en cette région bouleversée par les convulsions volcaniques. Si, comme tout porte à le croire, les volcans du voisinage ont été soulevés pendant la période géologique actuelle (terrains quaternaires), peut-être depuis la présence de l'homme sur la terre, il n'y a rien d'étonnant à ce que la nature présente ici, à chaque pas, des aspects de dislocations récentes. C'est ainsi que le rio Malès, que nous verrons plus tard, près de sa source, sous les noms de Rumichaca et de Carchi, grossir peu à peu et devenir enfin le puissant Guáitara, qui est l'un des principaux affluents du Patia, recueille toutes les eaux de ces hauts plateaux des Andes, et les déverse de la manière la plus variée sur les divers échelons de son parcours. On voit certains de ses tributaires couler lentement sur des sables alluviaux, entre de verdoyantes prairies, puis tout à coup ronger leurs bords, mettre à nu les rochers de trachyte et de porphyres sous-jacents, dont les vives arêtes défient l'action corrosive des eaux, et que l'action lentement dissolvante des lichens et des mousses réussit seule à entamer.

En approchant du puéblo d'Ilès, au nord-est d'Ipiâlès, si l'on se place sur une ancienne faille près de la Cruz de Ecuasan, à l'altitude de trois mille trois cent soixante mètres, on lit clairement l'histoire du lac subandin dont j'ai déjà parlé. La barrière colossale qu'il a rompue vers l'ouest, et d'où la grande masse de ses eaux s'est échappée, n'était qu'une des clefs, la principale, du cirque de montagnes qui formait son bassin primitif. Ici nous en trouvons une autre. Pour être plus étroite que celle du Castigo, la faille d'Ilès n'en est pas moins curieuse; et lorsque l'un des volcans de Cumbal ou de Chilès détermina le tremblement de terre qui rompit les digues du lac, les eaux se précipitèrent en cet endroit avec une fureur dont on voit partout les traces profondes. Le précipice béant reste aujourd'hui infranchissable, et, en se penchant au-dessus des rocs escarpés qui le bordent, on aperçoit le reflet d'acier des

eaux qu'on entend mugir à de grandes profondeurs.

Avançons encore vers l'ouest, en suivant la crête séparative des rios Malès et Sapuyès. Nous retrouverons la même rupture de la plaine arrosée par ce dernier cours d'eau. En face de la hacienda de Cuarchu, à une altitude de trois mille trois cents mètres, le rio tout entier se précipite avec une telle violence, que dans l'espace de dix kilomètres il présente treize cents mètres de dénivellation. Une seule de ces chutes glisse et se précipite de trois cents mètres de hauteur.

Telles sont les failles gigantesques par lesquelles ont passé les eaux du lac des Pastos, qui occupaient plus de six cents kilomètres carrés de superficie, et dont l'emplacement, actuellement occupé par des cultures et des pâturages, est habité par une active population de plus de cinquante mille âmes. Les causes de ces catastrophes subsistent encore, et l'habitant de cette région volcanique foule aux pieds un sol sous lequel été découvert, on voit saillir les roches volcaniques, et dans le voisinage des trachytes on rencontre des salines iodifères et des eaux thermales abondantes. C'est ainsi, d'après les observations de M. Bousinggault, que l'on trouve, entre Cumbal et Chilès, des eaux très chaudes, mêlées d'acide sulfhydrique et d'acide carbonique. Sur le bord du Guáitara, près d'Ipiâlès, sourdent encore des eaux thermales, et nous verrons bientôt le même phénomène se produire au pont de Rumichaca. A Malès on extrait de la couperose et de l'alun; sur les rives du Mira, on rencontre du schiste ardoisier et des lignites que l'on a pris pour de la houille. La preuve de l'action des forces souterraines se lit à chaque pas sur ce théâtre des récentes convulsions de la nature.

J'avais retrouvé mon ancien compagnon accidentel de voyage, M. F..., l'ingénieur nord-américain. Il vivait à Ipiâlès avec sa femme, et, associé à un de ses compatriotes, il s'occupait de construire un pont de pierre (dit de *cal y canto*) à Baños, sur le rio Carchi, en attendant la solution demandée au gouvernement de Popayan sur la question du nouveau chemin de Barbaçoas, que M. F.... devait entreprendre. Je visitai, en sa compagnie et celle de don A. Véla, la ville et ses environs, et mes notes empruntèrent une grande certitude à l'autorité de leurs renseignements.

Après avoir longtemps admiré, d'une petite éminence à l'est d'Ipiâlès, le panorama des montagnes qui l'enserrent et les pittoresques méandres du rio Carchi au milieu des cultures qui se mêlent peu à peu aux pâturages naturels, j'examinai la ville elle-même. Elle n'offre rien de très remarquable, sinon une grande place assez nue, une « casa municipal » bien construite et où les services publics sont convenablement installés. La vieille église étant devenue insuffisante pour une population qui a augmenté de moitié depuis trente ans, on a entrepris la construction d'une véritable cathédrale, interrompue depuis quelques années. C'est un édifice considérable, de soixante mètres de long sur

vingt-deux de large, avec une nef centrale de dix mètres de portée. Je comptai de chaque côté sept énormes piliers de cinq mètres de circonférence à la base. Au fond, une grande arche de dix mètres d'ouverture présentait bien la plus singulière forme qui se pût imaginer. Elle devait appartenir à un sixième ordre d'architecture, encore inédit et éminemment fantaisiste. Foin des calculs de résistance et de cohésion des matériaux ! La voûte, au lieu d'être en ogive, en plein cintre, en anse de panier, ondulait, se tenant provisoirement en équilibre, mais fort exposée à s'écrouler à la première secousse d'un tremblement de terre.

Je demandai le nom de l'architecte, pour le transmettre à la postérité : il n'y en avait pas. Ces caprices dangereux de la ligne étaient dus au curé, directeur des travaux. J'interrogeai à ce propos un habitant voisin de l'église :

Ay! señor, me dit-il, edificamos ruinas (nous bâtissons des ruines) !

Les maisons d'Ipialès sont bâties en bois et en pisé, dans d'assez bonnes conditions. Plusieurs sont même assez confortables. La plupart sont couvertes en paille, peu en tuiles. Malheureusement, à l'époque de mon passage, il n'y avait encore aucune scierie mécanique dans le pays. On en était réduit à se servir de planches débitées à la main, et qui coûtaient un réal (cinquante centimes) la pièce. On m'assura que chacune de ces planches, ainsi taillées à la hache, employait un arbre entier. J'espère qu'à l'heure qu'il est ces procédés, assez barbares pour une population comme celle-ci, ont totalement disparu.

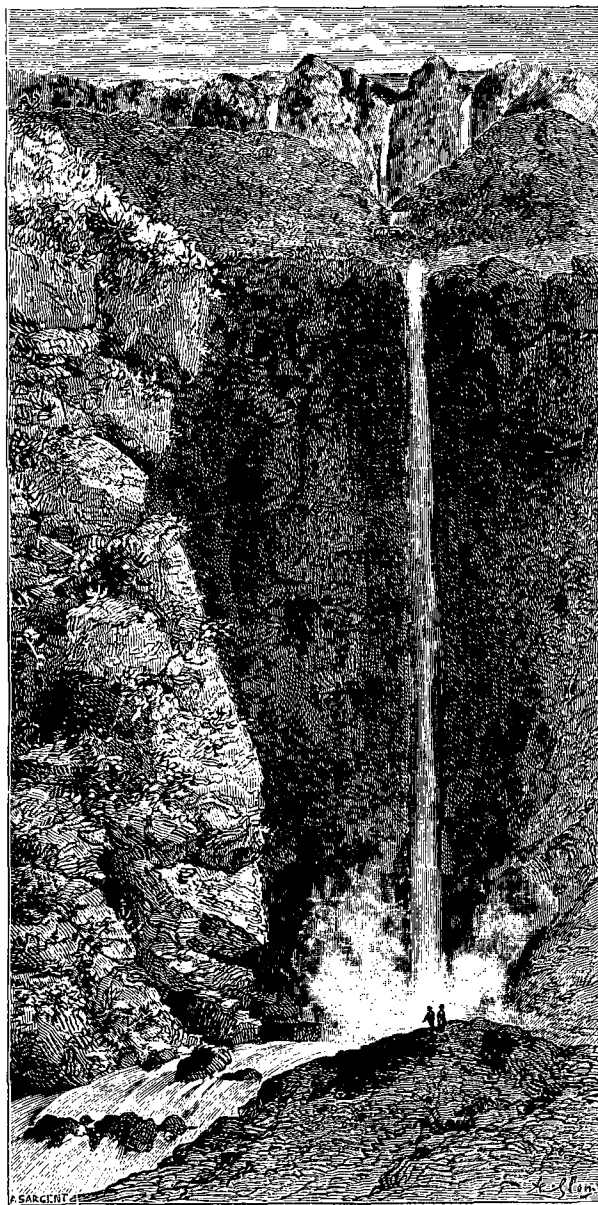
Comme si l'élément pittoresque ne pouvait perdre ses droits dans ces contrées extraordinaires, je notai, en me promenant par la ville, un trait charmant, bien que peu apprécié sans doute des amateurs de civilisation. Les murs de clôture, en terre battue, étaient couverts,

non d'un chaperon de tuiles ou de dalles, mais d'une étonnante profusion de pensées sauvages, d'achyranthès, d'échéverias aux rosettes glauques et aux clochettes orange, de graminées en fleur, d'un myosotis blanc, de nertéras et d'un olloco pourpre (*Ullucus*) à moi inconnu, qui ferait une excellente plante à feuillage d'ornement dans nos jardins d'Europe. L'aspect gra-

cieux de ce manteau continu de feuilles et de fleurs mêlées dans un aimable désordre est difficile à décrire. Autour des jardins, les haies de brugmansias étaient couvertes de leurs longs tubes rouges et jaunes, et les champs étaient entourés de murailles de terre d'un mètre cinquante de hauteur, formées de mottes de gazon superposées, sur lesquelles on avait planté un rang d'agaves aux feuilles gladiées, d'aspect rébarbatif et extrêmement défensives.

L'organisation politique, administrative et judiciaire de la région date de peu d'années. A la suite de luttes très vives avec Tuquerrès, dont Ipialès était une dépendance, cette dernière ville, que ses opinions libérales faisaient considérer comme ingouvernable, fut érigée, avec tout le district environnant, en « municipio d'Obando », par la loi du 23 octobre 1863. Un mois plus tard, don Avelino Véla prenait possession du poste de jéfé municipal (maire et préfet), et il y était resté depuis cette époque jusqu'au moment de mon passage.

La ville est administrée par une « municipalidad », et les fonctionnaires sont choisis conformément à la loi d'octobre 1873, amendée en 1875. Quatorze conseillers municipaux (*vocales*) sont élus par les citoyens, à raison d'un « vocal » par deux mille habitants. Les décisions du conseil, qui tient deux sessions par an, sont publiées et rendues exécutoires sous le nom d'*ordenanzas*. La nomination du jéfé municipal est seule dévolue au président de l'État.



Cascade de l'Excomulgado. — Dessin de A. Slom, d'après un croquis de M. André.

Les districts autres que celui d'Ipiâlès, placés dans une certaine mesure sous la dépendance de l'administration du municipio central, sont régis par un conseil ou *cabildo*. Ce conseil se compose d'autant de *cabildantes* qu'il y a de fois mille habitants ou fraction au-dessus de cinq cents. Ils sont élus dans la session de décembre de chaque année, et ont des fonctions analogues à celles des membres de la municipalité. L'alcade du district, fonctionnaire nommé par le jéfé municipal, et au besoin révoqué par lui, fait exécuter les décisions du *cabildo*.

Sous l'influence d'une pareille organisation, le développement de la fortune publique et de la civilisation d'Obando a été rapide. Au lieu d'une valeur autrefois presque nulle, et dans tous les cas difficilement appréciable, lorsque les pâturages vagues de ces montagnes n'appartenaient guère qu'aux occupants par droit de conquête, on évalue aujourd'hui l'importance de la propriété territoriale du district à plus de quatre millions de piastres fortes (vingt millions de francs), pour soixante mille hectares jadis sans valeur. Le décompte, en 1876, s'établissait ainsi :

Propriété territoriale	2,251,804	piastres.
Têtes de bétail	725,384	—
Principaux produits agricoles	191,960	—
Habitations du pays	831,050	—
Total	4,000,198	piastres.

Quelques chiffres fourniront des points de comparaison entre le nombre et la valeur des produits à Ipiâlès et dans d'autres régions du Sud-Amérique :

Une tête de bétail (bœuf ou vache) vaut en moyenne 10 piastres fortes ou 50 francs.

Pour la boucherie, chaque tête, 150 francs.

Les bêtes de selle et de charge atteignent de plus hauts prix.

Le nombre des bœufs et vaches est de	29,136	têtes.
Celui des moutons	20,323	—
— chevaux	5,700	—
— mules	1,225	—
— porcs	5,600	—

La proportion des chevaux est bien supérieure ici à celle que nous avons constatée dans d'autres régions de la Colombie.

On récolte, année moyenne :

Orge	12,000	hectol. valant	120,000	fr.
Pommes de terre	28,000	—	270,000	
Maïs	17,000	—	255,000	
Fèves	7,000	—	105,000	
Ocas	7,000	—	44,000	
Blé	5,200	—	165,000	

Chacun des trente-trois mille huit cent cinquante-quatre habitants de la contrée n'a donc pas dix kilogrammes de pain à consommer par an.

L'instruction, cependant, se développe rapidement et ses bienfaits commencent à se faire sentir.

Mes lecteurs ont pu se convaincre que l'état de civilisation de ce coin des Andes est moins rudimentaire qu'on ne pourrait le croire, si l'on en jugeait par la barbarie persistante ou la culture intellectuelle à peine ébauchée que nous avons remarquées peu auparavant en terre chaude. L'habitant des plateaux progresse plus rapidement que celui des basses terres, non qu'il soit mieux doué par la nature, mais parce qu'il peut mieux développer ses facultés mentales que dans le milieu amollissant d'une température élevée. De même les républiques méridionales du continent, le Chili et l'Argentine, sont plus avancées que celles du nord. Les conditions climatiques de l'Europe moyenne se retrouvant à peu près semblables, la civilisation progresse rapidement. Avis aux colonisateurs de l'avenir : ils pourront diriger à coup sûr l'émigration là où le succès attend les tentatives raisonnables. Le fait se serait déjà produit depuis longtemps, mais l'homme est ingénieux surtout à faire son malheur. Ces régions fertiles, tempérées, saines, où quelques efforts soutenus conduiraient sûrement l'habitant à la richesse et au bonheur, sont ensanglantées par de fréquentes révolutions. L'homme est un loup pour l'homme (*homo homini lupus*).

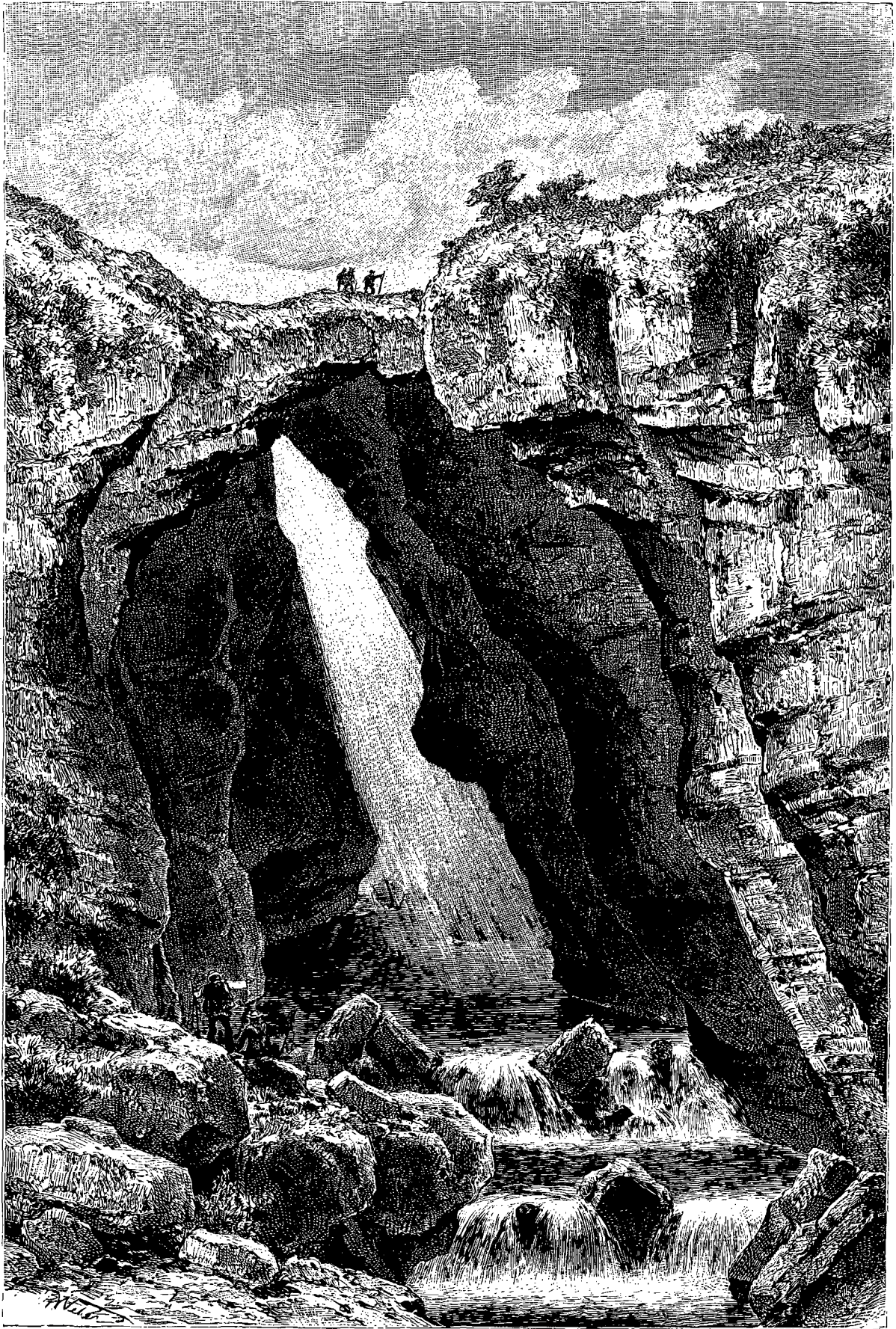
Au moment où j'étais sur le territoire d'Obando, recueillant avec tant d'intérêt les documents que je viens de publier, une sourde agitation se faisait déjà sentir dans la contrée. A peine étais-je sorti de la Colombie, qu'une révolution sanglante éclata et compromit, pour de longues années, la paix et le progrès qui commençaient à s'accroître.

Mais rien ne sert d'insister. Espérons dans le triomphe prochain de la concorde et de la raison et reprenons notre voyage.

Le matin de mon départ pour l'Équateur — la frontière était proche, — je trouvai MM. F... et A. Véla déjà en selle et prêts à me faire la conduite pour retarder un peu le moment de notre séparation. Le temps était superbe; un clair soleil réchauffait déjà la température matinale, et, les mules étant chargées, mes gens ayant pris les devants, nous gagnâmes tous les trois le chemin du sud-ouest. Les ondulations du terrain s'accusèrent bientôt avec plus de vivacité, et, tant que nous fûmes dans les environs de la ville, je pus constater la présence de nombreux bestiaux dans les prés entourés de profonds fossés séparatifs, nommés *chambas*. Lorsqu'un animal franchit cette clôture et passe dans le champ voisin, la pénalité est double contre le propriétaire responsable du délit : il paye une amende d'abord, et le dommage ensuite, moyen excellent pour exciter une surveillance active et obtenir des terrains bien clos.

Plusieurs montées, plusieurs descentes rapides, et nous voilà au pont de Rumichaca¹, sur le rio Carchi, un pied sur la Colombie, un pied sur l'Écuador. Est-ce

1. Mot composé dans lequel entre le terme quitchoua de *chaca*, qui veut dire le pont. On est dans l'ancien empire des Incas.



Pont naturel de Rumichaca (voy. p 358). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. André.

un éternel adieu que je vais jeter à cette Nouvelle-Grenade que j'ai parcourue pendant de longs mois, où j'ai tant travaillé, erré, joui, souffert?

Quien sabe?

Le pont naturel de Rumichaca est célèbre dans l'Amérique équatoriale par le pittoresque de la scène dont il est le théâtre. La situation est celle-ci : du pied du volcan de Cumbal, qui n'est guère situé qu'à quinze kilomètres à vol d'oiseau, s'échappent les sources de deux grandes rivières : le rio Sapuyès et le rio Blanco, tous deux séparés bientôt par une petite éminence et courant, par des directions différentes, au Guátara. Avant d'arriver au pueblito de Cumbal, le village le plus élevé du Cauca, soit trois mille deux cent dix-neuf mètres, le rio traverse une série de roches trachytiques bouleversées, indiquant un passage impétueux d'eaux déversées par le volcan; puis il creuse un lit étroit et profond pour aller s'unir au rio Carchi, au point où nous trouvons le pont de Rumichaca.

Ce pont, formé par une roche naturelle sur laquelle passe le chemin, était attribué par les anciens auteurs à quelque ouvrage prodigieux des Incas, mais il est facile de se convaincre que l'homme n'y a nullement pris part. De chaque côté du pont l'on peut descendre dans le lit du rio, qui coule à la profondeur de trente mètres environ. La roche trachytique est mêlée d'un calcaire sédimentaire antérieur aux soulèvements volcaniques de la contrée. Ce calcaire montre des

cailloux roulés, encastrés dans un ciment très dur, ce qui indique que le thalweg était autrefois cinq ou six mètres plus haut que son niveau actuel. Si l'on se glisse en bas par des degrés escarpés assez périlleux, on rencontre à mi-chemin, après avoir descendu de quelques mètres, un filet d'eau minérale ferrugineuse, dont j'ai trouvé la température égale à quarante degrés centigrades. Au-dessus, on voit une baignoire naturelle, jolie conque taillée dans le roc. Tout au bas, vers l'est, au niveau de la rivière, la vue, très belle, passe sous le tunnel qui soutient le pont du chemin et dont on aperçoit l'issue lointaine comme un point blanc sous l'obscurité profonde de la voûte rongée par les eaux.

Du côté de l'occident, la scène est plus pittoresque et plus curieuse encore. Des éboulements répétés ont jeté, sur la faille étroite, des rochers qui se sont clavés et l'ont à peine recouverte. Il en est résulté une sorte de voûte morcelée, présentant des contrastes singuliers de lumière et d'ombre. Les concrétions calcaires ont formé des stalactites. Le plus curieux morceau de ces enchevêtrements désordonnés est une roche énorme, de forme ovoïde, prise entre les parois et suspendue

avec une hardiesse extraordinaire. Un rayon de soleil, filtrant à travers la paroi supérieure, l'éclaire parfois d'un jour mystérieux, dont aucun dessin ne saurait rendre les oppositions heureuses et les reflets transparents (voy. p. 357).

L'altitude absolue du pont, d'après mes observations barométriques, serait de deux mille sept cent cinquante-sept mètres, tandis que Codazzi n'en indique que deux mille six cent trente. La concordance de mes évaluations avec celles de Boussingault, jusqu'ici du moins, m'invite à croire à l'exactitude des chiffres que j'ai obtenus à Rumichaca.

Peu de temps avant ma visite, on avait fait, un peu au-dessus du pont, une découverte singulière. C'était une maison entière, enfouie sous le sol, et bâtie exclusivement de blocs de pierre calcaire taillés. Il est à croire que cette habitation, dont on ne connaît ni l'histoire ni l'usage, date des premiers temps de la conquête. On en tire aujourd'hui des matériaux pour les constructions.

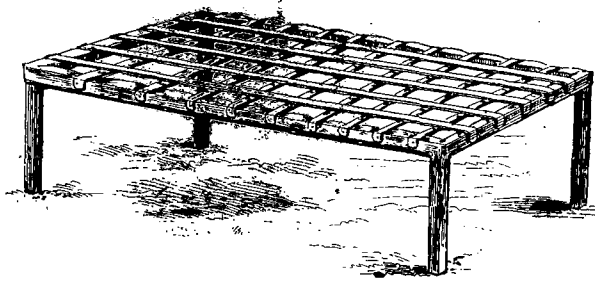
Parmi les roches intéressantes de ce lieu, il en est une qui est bien faite pour attirer l'attention. C'est une

Pierre calcaire blanche et friable, formée de carbonate de chaux et nommée *licamancha*. Elle constitue un article pharmaceutique fort apprécié. On l'emploie avec succès dans la fièvre du bétail connue sous le nom d'*achaque*, et aussi contre les fractures des os. Ses bons effets sont incontestables. Aussi on a voulu

en faire une panacée universelle. Pulvérisée et mêlée à de l'eau tiède, la *licamancha* passe pour donner la fécondité aux femmes stériles. J'ai vu vendre fréquemment cette drogue célèbre sur les marchés de Pasto et même de Bogotá.

A trois heures de l'après-midi, mes notes étaient prises, les observations faites, les dessins terminés. Mes amis devaient rentrer à Ipiales avant le soir. Il fallut se séparer. Une chaude poignée de main, d'affectueuses assurances de sympathie, et nous voilà en selle. Adieu, peut-être pour toujours? Scène qui se reproduit souvent dans ces régions lointaines, où les rapports sont facilement empreints d'une cordialité bien différente de nos banales politesses! Ces sentiments sont fugitifs, sans doute, l'absence les a bien vite effacés, mais sur l'heure leur expression est sincère et ils me rappellent encore aujourd'hui de très doux souvenirs.

De Rumichaca à Tulcan, le paysage reste le même. Le terrain ondule en longues croupes arrondies, couvertes de pajonalès, brisées çà et là par les faibles profondeurs des quebradas et des rios Carchi, Bobo, Chapuès et Tèjès, tous fortement encaissés.



Cuadro ou lit à Tulcan (voy. p. 360). — Dessin de P. Sellier, d'après M. Andre.

En me retournant, je lis avec une netteté parfaite la topographie de cette ligne de partage, si caractérisée, des Andes de la Colombie et des Andes de l'Équateur. Humboldt l'avait indiquée par erreur au nord du nœud de Pasto, tandis qu'elle est réellement située plus près de Tulcan, par 0° 55' de latitude boréale. Du point où je suis, les deux grands rameaux des Andes forment un arc ouvert sur le nord, et dont les deux branches seront, l'une la Cordillère orientale, l'autre la Cordillère occidentale. Ce n'est que plus loin, au nord de Popayan, qu'un troisième rameau s'accentuera pour constituer la Cordillère centrale, séparant les deux grandes vallées du Cauca et du Magdalena. De puissants contreforts soutiennent à l'ouest et à l'est cette gigantesque muraille de trachyte, que dominent les volcans de Cumbal et de Chilès, vers l'occident, avec leur diadème de neiges éternelles.

Absorbé dans la contemplation de ces masses impo-

santes, j'oubliais que le soir s'approchait, que je cheminais seul et qu'il fallait arriver avant la nuit à Tulcan, où les péons et les charges devaient m'attendre.

Tout invitait d'ailleurs à la rêverie. La température était douce : dix-huit degrés centigrades ; l'atmosphère, d'une extrême limpidité, avait cette sonorité particulière des grandes altitudes, qui augmente à cette heure tardive.

Un chant s'éleva, d'un charme singulier dans ce silence du jour déclinant. J'écoutai. C'était une jeune bergère, assise au pied d'un tertre, filant sur le *sicsé* (fuseau de Tulcan) un peu de coton sauvage. Elle chantait, d'une voix douce et pénétrante, un air local sur les paroles suivantes, sorte d'épigramme à deux personnages imaginaires, dont l'un exhalait sa peine et l'autre consolait :

Montes pajonales seran mis testigos ;
Mi vida, la paso en estos retiros.



Église de Tulcan (voy. p. 362). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

Estrillo.

Rondin, rondoi,
Solita estoi,
Venga, no mas.

Por los montes ando loco y aturcido.
Las aves me dicen : Que te ha sucedido ?

Estrillo.

Yo les respondo, confuso y llorando :
Al bien de mis ojos es que ando buscando.

*Estrillo*¹.

1. *Traduction* : Les prairies des montagnes seront les témoins de la vie que je passe dans ces solitudes.

Refrain.

Rondin, rondoi,
Je suis seulette,
Viens, viens vite !

Tulcan est sous mes yeux, blanchissant au loin dans la plaine. Je m'arrache à cette pastorale naïve et j'arrive, une heure plus tard, à la posada, où déjà m'attendait don Vicenté, le maire, nommé ici *jefe politico*. Ce terme remplace, dans l'Équateur, celui de *jefe municipal* usité dans la Nouvelle-Grenade.

Ce « magistrat », qui cumule les fonctions municipales avec celles de douanier en chef et d'autres, plus substantielles, d'agriculteur, venait de s'arracher à la surveillance de son champ pour faire honneur à la recommandation qui lui avait été faite de ma personne.

Je vais par les monts, fou, stupide. Les oiseaux me demandent : Que t'est-il donc arrivé ?

Refrain.

Et je leur réponds, confus et pleurant : C'est le bien de mes yeux que je cherche partout.

Refrain.

Il passa par-dessus les formalités de la douane et ne me fit pas l'injure de visiter mes bagages.

« *Una mision científica!* Il n'y a rien, dit-il, que le gouvernement libéral de la République, et nommément les autorités de Tulcan, ne fassent en sa faveur. »

La douane, d'ailleurs, n'est guère que nominale à Tulcan. Le transit des marchandises venant de la Colombie est presque nul; il est, au contraire, un peu plus actif de l'Équateur en Colombie.

Je fus logé chez une brave femme nommée Estefania, qui tenait une petite boutique auprès de laquelle j'installai mes bagages, dans une chambre parquée de

terre, lambrissée de toiles d'araignées, et d'où je pouvais apercevoir, étant couché, les constellations étoilées du ciel équatorial à travers les fentes du toit de paille. Les lits (*cuadro*, voy. p. 358) usités à Tulcan, et dont le mien était un spécimen authentique, méritent une courte description. Quatre piquets hauts de cinquante centimètres et reposant sur le sol, parfois enfoncés en terre, supportent les quatre côtés horizontaux d'un cadre où sont taillés des crans à la partie supérieure. Dans ces crans s'ajustent de fortes lanières de cuir entrecroisées en carré. Sur ce sommier fort simple, médiocrement élastique, on étend une natte, et le lit est fait.

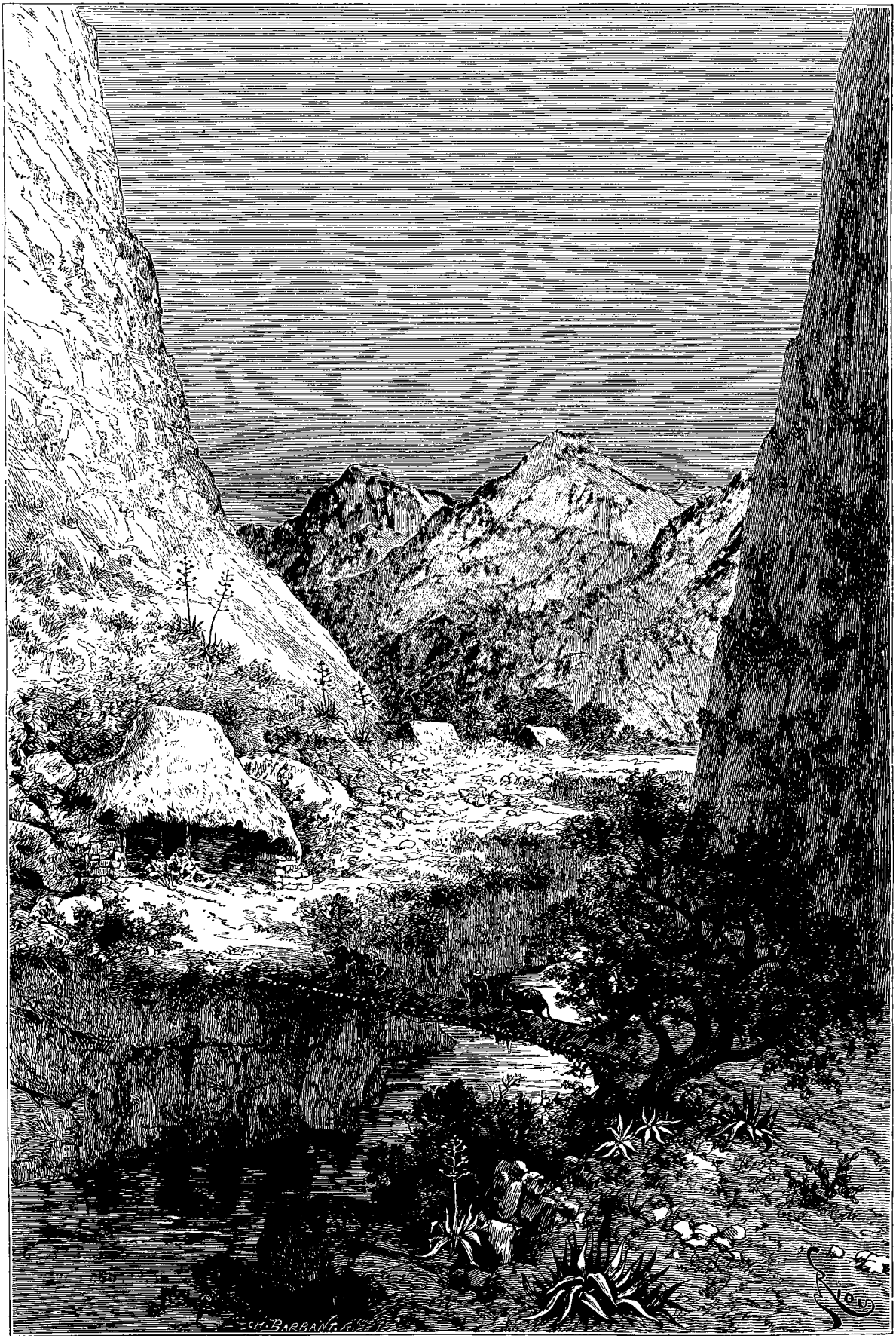


La hiladora (voy. p. 364). — Dessin de A. Sirouy, d'après un croquis de M. André.

La nourriture des bêtes, composée de luzerne verte (*alfalfa*), ne laissait rien à désirer. Il n'en était pas de même de celle des hommes, et la cuisine de dona Estefania était aussi sommaire que malpropre. Heureusement, les provisions de bouche, préparées à Tuquerrès par la bonne Mme Jules Thomas, firent leur office, et chacun alla se coucher après avoir à peu près diné de gâteaux de maïs, d'ocas et de viande séchée.

Le lendemain matin, au point du jour, le paysage a changé d'aspect. Les volcans de Cumbal et de Chilès se « lèvent » couverts de neige (*amanecen nevados*). Tous les sommets environnants disparaissent également sous un manteau blanc. A la suite d'une pluie

nocturne, le refroidissement de l'atmosphère a fait baisser énormément la limite des neiges, qui est d'ordinaire de quatre mille cinq cents mètres dans le voisinage de la ligne équatoriale. Le cône du Chilès, que je viens de dessiner (voy. p. 353), se dresse à quatre mille huit cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer. Une partie de sa masse puissante est située dans la Nouvelle-Grenade, l'autre appartient à l'Écuador. Le cône du Chilès, de forme tronquée, se présente assez régulier; autour de lui, les pentes, entrecoupées par de nombreuses barrancas, sont d'abord allongées, mais elles se raccourcissent au nord pour s'anastomoser avec celles du Cumbal. Sur les flancs



Pont du Chota (voy. p. 367). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

que j'observe, les dépressions principales sont celles où coulent les premières quebradas du rio Carchi. Ce volcan est toujours en activité. Bien au-dessous de la zone des neiges; on a compté jusqu'à quinze ouvertures donnant passage à des vapeurs sulfureuses. Cependant les éruptions n'ont pas été jusqu'à présent fatales aux habitations, situées assez loin du rayon dangereux.

Tulcan, dont l'altitude est de deux mille neuf cent soixante-dix-sept mètres¹, est sous un climat froid, et la température moyenne n'y dépasse pas 12°.9. La ville est chef-lieu de canton (*cabecera*); elle est de médiocre importance et je n'en connais pas la population. Le canton se compose des six paroisses de Tulcan, Asuncion, Huaca, Tusa, Puntal et Angel.

Au moment où je dessinais l'église de Tulcan, dona Estéfania, qui suivait mes travaux avec une vive curiosité, s'approcha de moi. Un doigt sur sa bouche, elle me montra un cortège qui s'avancait. C'était le convoi funèbre d'une jeune fille, dont on portait le corps à l'église. Sur le brancard recouvert d'un drap, le cercueil était placé, disparaissant sous un nuage de tulle, de fanfreluches découpées, de clinquant, de fleurs artificielles et de rubans multicolores. Au milieu reposait le cadavre, les mains et le visage découverts. Des mains pieuses, suivant l'usage, avaient entouré la figure de la jeune fille, devenue couleur de cire, d'un vêtement de falbalas aux couleurs criardes, couronné par un véritable diadème de fleurs en papier. Décidément, c'est une coutume générale, dans les contrées que je traverse, de voiler l'aspect repoussant de la mort, de fêter le départ d'une âme pour le ciel par des manifestations éclatantes, soit par le bruit, soit par les couleurs, au lieu d'accuser la douleur au dehors par l'appareil funèbre usité en Europe.

Dona Estéfania, qui n'avait pas oublié ma déception de la veille en voyant la table si misérablement servie, tenait à effacer cette fâcheuse impression. En rentrant à la tienda, je subodorai un *locrito* parfumé qui bouillottait sur le foyer traditionnel composé de trois pierres, et qui nous fut servi avec apparat après trois heures d'une coction savante. Ce plat de résistance, cousin très germain du *sancocho* du bas Cauca et du *locro* de Tuquerrès, n'en diffère que par une moindre quantité de bananes découpées en rondelles, et par les pommes de terre qui restent entières et sont mélangées avec de petits morceaux de viande

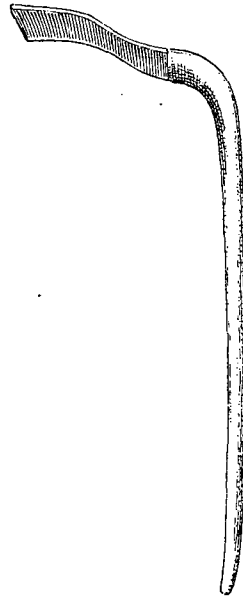
fraîche ou séchée. Mais ce qui le distingue des autres que je viens de citer, c'est qu'on le sert toujours après un ou deux autres mets, soit des œufs, soit du riz doré par les racines du safran d'Amérique¹. On pourrait se figurer l'impression produite par ce genre de service, si l'on voyait arriver, sur nos tables européennes, une plantureuse soupe aux choux après les entrées et le rôti.

L'estomac lesté de ce plat confortable, je vis arriver ensuite des confitures (*dulcès*), sous forme de pâtes fermes, faites de sucre de canne brut (*panela*), de mûres sauvages ou de goyaves, d'un goût agréable. Enfin le chocolat mousseux, toujours excellent, et un beau grand verre d'eau claire, furent la clôture de ce repas homérique, après lequel je ne pus refuser à mon hôtesse un mot de satisfaction. J'y ajoutai quelques menues pièces d'argent, *cuartillos* neufs, ou pièces de douze centimes et demi nommées *calé*, avec lesquels la fille de dona Estéfania courut acheter quelques rubans de plus pour ajouter à la parure mortuaire de sa jeune amie.

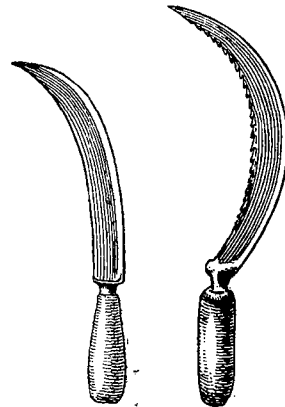
La glace était rompue, les visages étaient déridés. La famille, les voisins m'entouraient avec sympathie, m'accablaient de questions, et s'étonnaient beaucoup de me voir dessiner des herbes et regarder des cailloux à la loupe. Un blanc de ma race devait être universel, aux yeux de ces bonnes gens. L'un désirait un *remedio*

contre le mal caduc; une jeune fille accourut, tout essoufflée, me prier de raccommo-der une boîte à musique détraquée depuis dix ans, et le fils de la maison, grand dadais de vingt ans, me demanda dans le tuyau de l'oreille « s'il était vrai qu'en Europe l'eau eût la même couleur qu'ici? » Seule, dona Estéfania manquait à la collection de ces points d'interrogation bizarres. Mais je ne perdis rien pour attendre. Elle arriva bientôt, ayant changé de toilette. Malgré ses cinquante printemps, qui auraient pu passer pour des hivers, elle accusait encore quelques prétentions. Ses cheveux, lavés avec soin, étaient partagés en deux longues tresses, un chapeau de fine paille de *nacuma* couvrait sa tête, un mouchoir de cotonnade rouge et jaune, enfant de Mulhouse, abritait ses épaules, et ses pieds ordinairement nus étaient chaussés d'*alpargatas* toutes neuves. Elle fit sortir tout le monde, et, s'approchant de moi avec un sourire séducteur :

Señor, me dit-elle, *U. debe tener, en estos cajones, unas dentaduras para las viejas?* (Vous devez avoir, dans ces caisses, des dentiers pour les vieilles?)



Le cuté, houe de Tulcan.
Dessin de P. Sellier.



Faucilles de Tulcan et d'Oréjuéla
(voy. p. 364).
Dessin de P. Sellier.

1. Cette altitude serait de trois mille dix-neuf mètres, selon Villavicencio.

1. *Escobedia scabrifolia*.

Malgré moi, j'éclatai de rire. Une pareille supposition ne me serait jamais venue à l'esprit. Je dis à la pauvre femme qu'elle se trompait, mais elle insista :

Yo le pagaré bien. (Je vous payerai généreusement.)

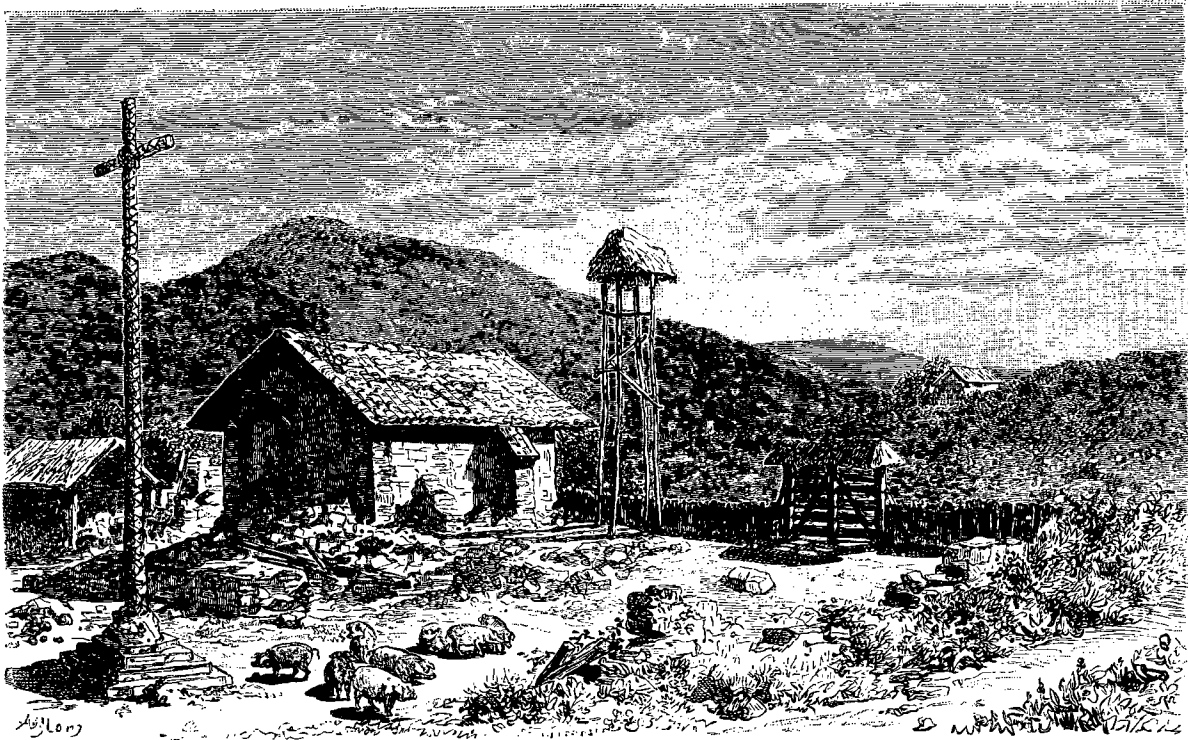
Enfin elle dut renoncer à son idée. Mais sans nul doute, si j'avais possédé quelque dentier osanore dans mon bagage, il eût été vendu au poids de l'or.

Je quittai Tulcan le lendemain matin de bonne heure. Dans les champs d'alentour, la moisson de l'orge commençait. Je remarquai la forme des faucilles, à lame courte et large, sorte de serpette à mauvaise courbe, longue de vingt-cinq centimètres, large de sept, qui devrait bien être échangée par ces braves gens contre un instrument plus commode. Les poi-

gnés de blé étaient rassemblées en moyettes, liées ensuite et transportées à dos de mulet.

Le long du chemin, entre les arbustes courts, une graminée nouvelle pour moi — que j'ai su plus tard être le *Gynerium jubatum* — dresse des feuilles longues, fines, recourbées, rugueuses, et des panicules de fleurs rosées, atteignant deux mètres de hauteur. Les hampes sèches de cette plante sont d'un usage général dans le pays pour former l'âme du fuseau à filer, nommé « sicsé ».

Dans les champs d'ocas (*Oxalis tuberosa*) le binage commence. Il s'opère avec une petite houe nommée « cuté ». Les collines allongées, hautes et dénudées, sont couvertes de blé, de pommes de terre, de fèves et sur-



Ruines de l'église et du cimetière de Huaca (voy. p. 364). — Dessin de Slom, d'après les croquis de M. André.

tout de luzerne. Ce fourrage vert est très estimé et constitue, dans la partie élevée de l'Écuador et du Pérou, la principale nourriture des chevaux et des mulets. En terre froide, on coupe l'alfalfa tous les trois mois, et Tulcan est dans ce cas; mais dès que la température moyenne atteint seize degrés centigrades, vers deux mille ou deux mille deux cents mètres d'altitude, les coupes sont mensuelles; le produit annuel est alors considérable et un débit certain enrichit rapidement le cultivateur.

Bientôt les sommets des deux hauts volcans s'effacent dans l'éloignement et dans le brouillard. Le chemin, assez bon d'abord sur le parcours des pâturages, devient mauvais, puis tout à fait détestable. Un de mes péons m'avait averti, mais je n'y pouvais croire. Les

pluies des nuits précédentes ont détrempé la boue des « barrialès », et je retrouve, à de longues étapes de distance, ces échelles de fondrières, ces sillons et ces billons que leur forme particulière a fait nommer *camel-lonès* (dos de chameau). Leur profondeur augmente tant que nous restons dans la partie boisée et jusqu'à ce que nous ayons passé les paramos de las Cuasas et de Boliché. Un trait caractéristique de cette région brumeuse et froide, où les lichens pendent aux arbres en longues franges de dentelle grise, est la présence d'une jolie orchidée : la variété d'*Oncidium cucullatum*, nommée *macrochilum*. Je signale la localité aux collecteurs, j'allais dire aux ravageurs de ces jolies épiphytes, car elle est là si abondante qu'ils ne pourront l'épuiser. On la reconnaîtra facilement au nom

qu'elle porte dans le pays : *guaminche varon* (mâle), en opposition avec l'autre forme à pseudobulbes petits, et nommée pour cette raison femelle (*guaminche hembra*). J'en ai trouvé, mais plus rarement, une variété blanche.

Sur la crête de ce páramo, qui domine de cinq cents mètres la méséta de Tulcan, j'ai revu pour la dernière fois les sommets lointains de la Nouvelle-Grenade; désormais les hauteurs que je viens de traverser les masqueront complètement.

La vie végétale abonde dans cette brume froide, grâce à un sol fertile. De véritables arbres reparaissent. D'énormes araliacées, du genre *Oreopanax*, des mélastomacées à classer parmi les géants de la famille, ont leurs rameaux couverts par de charmantes broméliacées (*Caraguata*) aux hampes penchées, à bractées écarlates et à fleurs orangées, et les jolis bouquets d'une

orchidée (*Epidendrum*) dont la couleur varie du brun cannelle au jaune décidé.

En descendant à Oréjuéla (deux mille neuf cent vingt-neuf mètres), où j'attends quelque peu, dans une pauvre case, mes mules engagées dans les boursiers du páramo, la température commence à s'élever, et une espèce de myrtacée (*Myrcia*), nommée ici « arrayan », forme de beaux arbres de vingt mètres de hauteur, dont le tronc atteint jusqu'à un mètre de diamètre. Le bois en est très dur, excellent, très estimé pour la charpenterie. Il peut faire des meubles et prend un beau poli. Dans le taillis qui l'entoure, une gracieuse commelinée à fleurs roses velues grimpe à travers les rameaux d'un escallonia aux fleurs vertes, qui a reçu ici le nom de *Cuasa*.

Déjà je constate des différences de mœurs et de coutumes avec la Colombie.



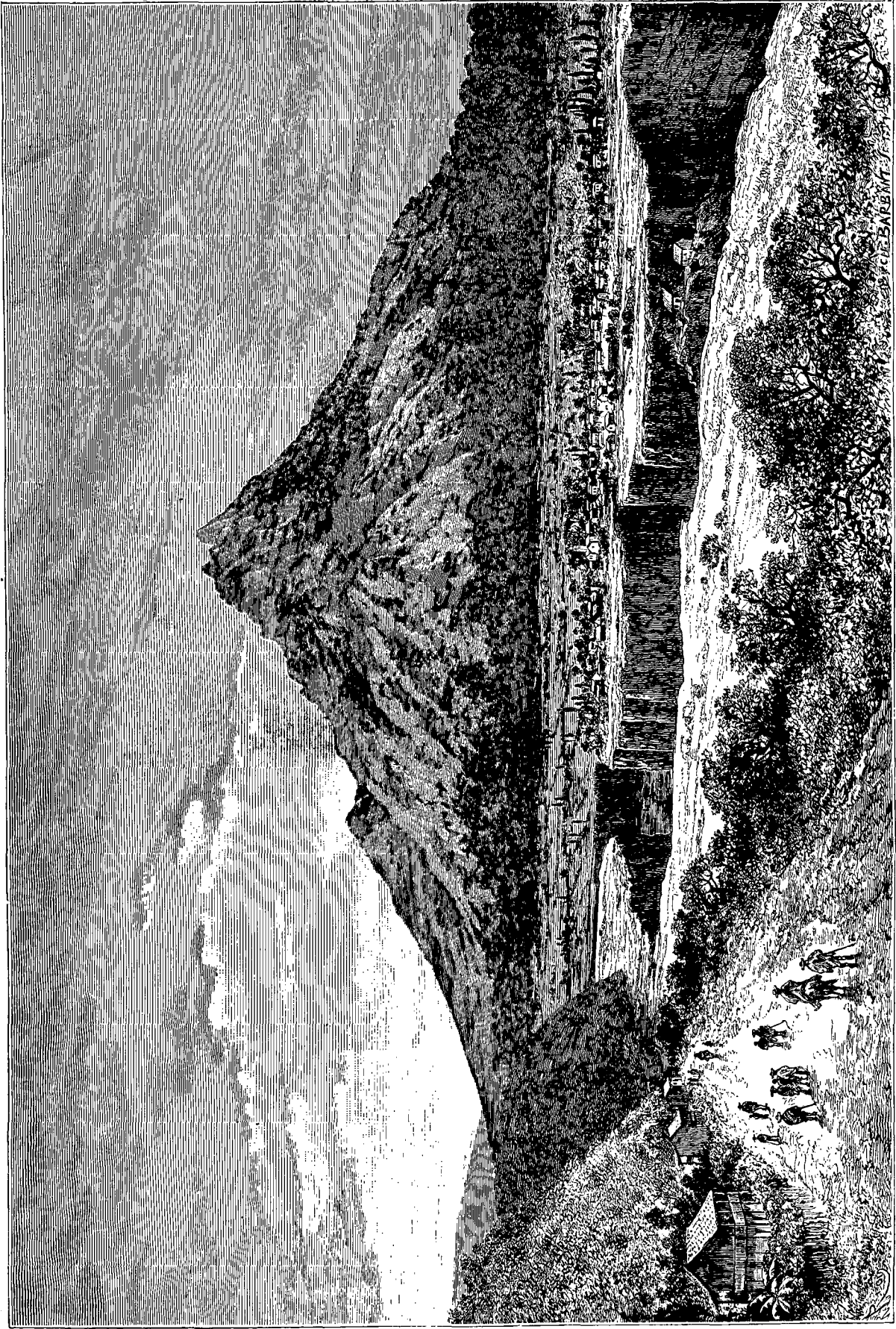
Le cerro encantado (voy. p. 366). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

Dans la case où je suis entré, une jeune fille, assise à terre, remplit l'office de fileuse de coton (*hiladora*). La scène dont je prends le dessin (voy. p. 360) se compose d'un support (*tulur*) de bois d'arrayan, à quatre pieds formés par les racines, d'un bloc de coton, et du fuseau, long de cinquante centimètres, formé de la broche (*sicsé*) en gynérium, et du disque (*piruru*) fait d'une pomme de terre. Au près de la fileuse, qui déclare se nommer Nicolasa Méjia, est un panier à coton, cylindrique, et une chaise en bois et de cuir cousu, qui sert de siège dans la maison et de selle aux femmes en voyage.

Voici Huaca, petit village des plus misérables, situé au pied du cerro ou *nudo* de ce nom, et qui possède, près du paramo del Angel, les riches mines d'argent dites de Chiltason. Un indigène, Judalicio Biscaino, me donne des renseignements agricoles, et le curé, don Manuel Patricio Yépès, me montre le cimetière

(voy. p. 363), et me conte ses doléances sur le misérable état de son église, détruite par le tremblement de terre de 1868. La *tulpa*, ou foyer de cuisine, que nous avons vue jusqu'à présent composée de trois pierres arrondies, est formée ici de trois grosses briques régulières, et la « olla » de terre grossière a fait place à des marmites de cuivre brillant. Dans les cultures, ce n'est plus la faucille de Tulcan, mais une autre nommée *hozé* (de l'espagnol *hoz*) et qui se rapproche beaucoup plus des nôtres (voy. p. 362). Les ustensiles divers, marmites, pelles, etc., sont en bronze, métal qui s'achète à Quito, tout ouvré, à une piastre la livre. Une bonne hache coûte trois piastres.

Dans la même journée le voyageur peut gagner le pueblo de Tuza. Avant d'y arriver, je fus témoin d'un spectacle extraordinaire. Il était trois heures de l'après-midi. Du sommet des collines où je cheminais, la vue portait en plein sur les contreforts ouest de la Cordil-



Vue panoramique d'Ibarrá et du volcan Imbabura voy. p. 367). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

lère orientale, au delà des vallées qui conduisent au rio Chota. Soudain, un arc-en-ciel brisé, ou plutôt une bande d'arc-en-ciel découpée en zigzag, se développa horizontalement en léchant les flancs des montagnes. La plus grande hauteur de cette bande interrompue paraissait atteindre cent mètres environ. La succession des couleurs, de haut en bas, était du vert au bleu, au violet et au rouge. Sur la gauche, un des tronçons brisés était seulement violet. A droite, le jaune et l'orangé se trouvaient séparés de la partie centrale et projetés en arc vers le fond de la vallée. Ces couleurs semblaient se traîner sur les croupes des monts ; aucune ne se détachait sur le ciel. Puis tout s'évanouit au bout d'une demi-heure. Vingt minutes après, le même phénomène se reproduisait, mais cette fois beaucoup plus vague et avec deux couleurs seulement : le vert et le violet.

Ce spectacle, paraît-il, se représente souvent sur cette

montagne, surnommée dans le pays *cerro encantado* (le coteau enchanté).

C'est un dimanche. Les habitants de Tuza, couverts de ponchos multicolores, de nuances claires, sont réunis sur la *plaza mayor*, gaie et bruyante, animée par les combats de coqs. Des nattes étendues sur le sol sont couvertes d'écorces de quinquina, que les Indiens Yumbos ont apportées pour les mettre en vente. Un très serviable négociant du pays, M. Apolinar Buchéli, m'aide dans mes recherches avec un empressement tout désintéressé. Il me trouve le muletier supplémentaire dont j'ai besoin pour « flétar » une nouvelle mule de charge (les miennes, hélas ! n'avaient plus que la peau sur les os), dans les affreux chemins qui me restent à parcourir, chose difficile en ce jour de fête.

Au sortir de Tuza, sur le trachyte des chemins encaissés, se pressent de jolis arbustes. Je reconnais un tournefortia à grandes grappes scorpioïdes blanches,



Un poulailler rustique à Capuli. — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

toujours le *datura sanguin*, qui va bientôt disparaître, de nombreux bomaréas, un superbe *tacsonia* (*T. mixta*) à fleurs rose tendre et à fruits cylindriques, comestibles, nommé ici *tauso*, des mélastomes (*Miconia*), pépéromias, un céraïste à grandes corolles blanches, le petit myosotis blanc, rampant partout, un charmant *solanum* grim pant à fruit de couleur cerise, la ronce comestible des páramos (*Rubus nubigenus*) et bien d'autres espèces de la région froide.

Parfois, un détail pittoresque m'arrête un instant et sollicite un croquis, pendant que la petite caravane s'embourbe sans cesse : témoin la cabane de Capuli, son abri aux pores, son poulailler rustique, et une eune mère tournant son sicsé pendant que ses enfants, nus comme la main, jouent fraternellement avec les cochons, dans la fange, au seuil du logis.

D'une savane de sable à longues ondulations, rayée

par des québradas, sur une formation arénacée où les agaves et les gynériums dominent, nous passons devant la hacienda de Cuésaca, appartenant à M. Davila, et nous arrivons au pueblo de Puntal (deux mille six cent soixante-douze mètres).

El Puntal est situé sur une table inclinée dans ces mêmes terrains secs à couches minces. On a rebâti l'église à côté des ruines de l'ancienne, écroulée en 1868. Les jardins sont bien cultivés et contrastent avec l'aspect dénudé de la région.

De Puntal, à travers la longue savane de San Vicenté (deux mille cinq cent quarante-six mètres), d'où l'on voit la masse du Cayambé dresser fièrement sa couronne à cinq mille sept cents mètres de hauteur, on descend dans la profonde vallée du rio Chota, principal affluent du rio Mira. Les prodigieux escarpements, pris du haut de la Posta, jusqu'aux huttes d'el

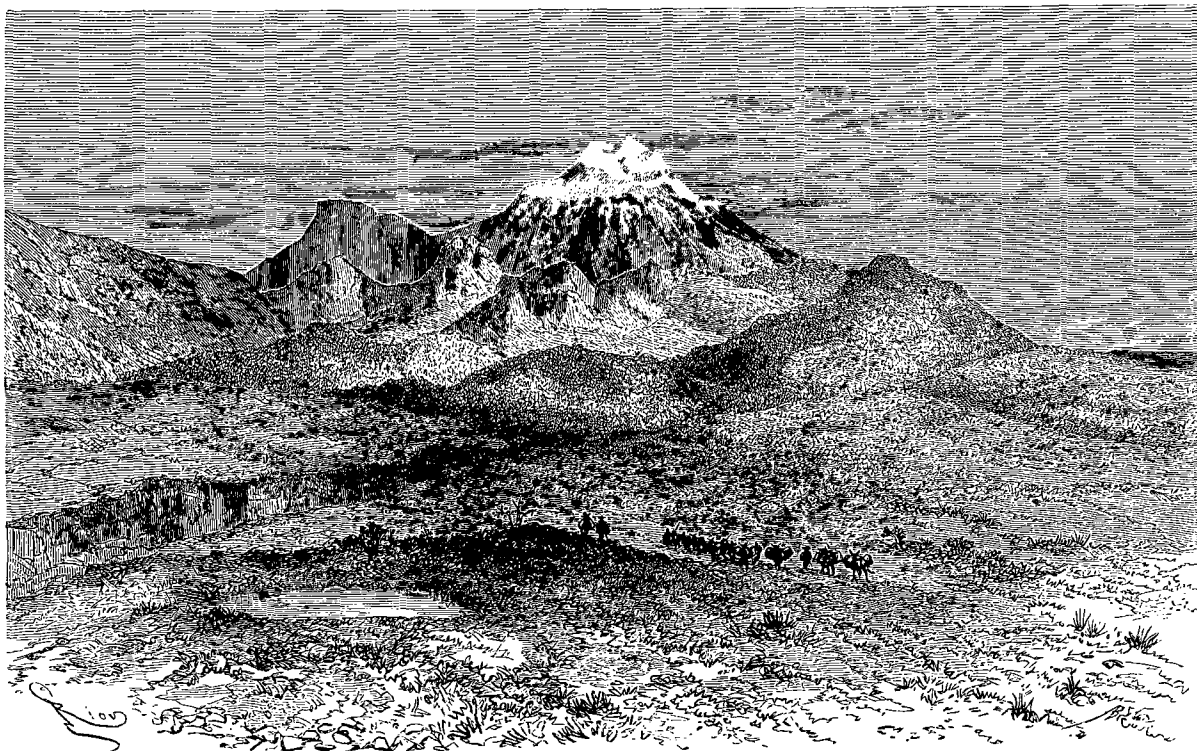
Pélado, sont verticaux, polis par les eaux, laissant voir sur leur profil les divers étages des terrains érodés. La végétation est rare et se compose de graminées, d'onosérus, d'une petite rubiacée blanche à feuilles de thym, de tagètes, d'éryngiums à feuilles gladiées, de baccharis (*Chilca*), du pissenlit blanc des Andes (*Achyrophorus*), de plantains, de durantas, etc.

Le rio Chota est franchi sur un pont entouré de grands *Schinus Molle*, à l'altitude de seize cent soixante-quatorze mètres (voy. p. 361). Nous voici en terre chaude pour quelques heures. Puis on remonte un nouvel alto, et le panorama de la ville d'Ibarra, dominé par le magnifique volcan de l'Imbabura, se développe à nos regards dans toute sa splendeur (voy. p. 365).

Avant de décrire la ville d'Ibarra et ses alentours, si

curieux et si tristement attachants par le spectacle des ruines que causa l'épouvantable tremblement de terre de 1868, jetons un coup d'œil d'ensemble sur la région du Chota, que nous venons de traverser en partie. On en trouverait difficilement de plus étranges et de mieux caractérisées.

Sur toute la longueur de l'immense chaîne des Andes, cette « épine dorsale de l'Amérique du Sud », qui parcourt le continent, longeant la côte du Pacifique sur cinq mille huit cents kilomètres environ, on ne compte que trois points où la Cordillère soit franchement traversée par un véritable fleuve, comme le sont les Karpathes par le Danube, aux « Portes de Fer ». Nous mettons en dehors les Andes chiliennes, où il y a peut-être aussi des défilés d'outré en outre.



Vue du-Cayambé-Urcu. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Le premier de ces fleuves est le Patia, au sud de la Nouvelle-Grenade.

Le second est le rio Chota, dont nous allons parler.

Le troisième est le Guailabamba, que nous verrons bientôt.

Entre ses rives encaissées, le Patia est couvert partout d'une épaisse végétation, et encadré par des montagnes boisées et verdoyantes.

Très différentes sont les vallées du Chota et du Guailabamba. Depuis les points où elles se détachent des pics de la Cordillère orientale pour traverser le haut plateau des Andes équatoriales, jusqu'au moment où elles ont franchi la Cordillère occidentale et se sont approchées des terres chaudes, elles présentent une désolante nudité. C'est une nature armée, féroce, in-

hospitalière au premier chef, et qui rappelle certaines régions de la basse Californie et du Mexique, patrie rocailleuse et desséchée des cactées et des agaves. Ici, les pâturages des lomas supérieures se sont changés en sable et en roches blanchâtres, à peine couvertes, çà et là, par les taches vertes de quelques plantes épineuses et rustiques.

Ce sont les plus profondes vallées du globe. Elles se creusent en dépressions de quinze à dix-huit cents mètres, d'une seule venue, au-dessous des crêtes de la chaîne orientale. Leur sommet est dans une brume glacée; à leur base on cultive la canne à sucre. C'est un paysage unique, grandiose, imposant, presque terrible.

Pour y arriver, en venant du nord, le paysage se pré-

sente ainsi : avant de traverser la savane qui s'étend entre le rio Mira et le rio Puntal, on monte par une série de tables inclinées au nord-est, et composées d'un tuf arénacé, rugueux, comme concrétionné, partiellement couvert d'herbe; de profondes crevasses les déchirent de toutes parts, formant des vallées étroites, encaissées brusquement entre des bords découpés à pic et entremêlés d'éboulis. Ces escarpements ont des hauteurs énormes et forment souvent des falaises ou murailles absolument lisses. Dans les coudes des quebradas, d'abord arrondis en presqu'îles, parfois un isthme a été érodé et coupé par les eaux, et un îlot est resté, formant une tour isolée. Ces tours finissent aussi par s'effondrer dans le ravin et laissent de vastes cuvettes creusées dans le thalweg du torrent. Des couches de sables mêlés de cailloux alternent avec des rochers de trachyte, roulés des volcans voisins, indiquant des périodes successives d'inondations terribles et d'alluvions calmes.

Du haut des savanes, on découvre un panorama superbe dans la simplicité grandiose de ses lignes. A gauche, une grande vallée se creuse brusquement à une immense profondeur, et un ruban argenté en parcourt le fond en se dirigeant vers l'ouest. C'est le rio Chota. Sur ses bords, des carrés d'un vert jaune indiquent des champs de cannes à sucre. Quelques pueblos y sont semés, notamment celui d'el Tambo, appuyé sur la base d'un des plus puissants contreforts de la Cordillère orientale. On voit cette chaîne se diriger vers le nord-ouest avant de faire une pointe au sud, en laissant un énorme cap après lequel se dressent deux formidables cônes : à gauche l'Imbabura, à droite le Cotacachi.

L'observatoire d'où je contemple l'immense déchirure qui sépare ces deux montagnes présente une des plus admirables vues qui se puissent imaginer. Le désert de San Vicenté, que j'ai suivi pendant dix grandes heures, est derrière moi. A droite, des croupes de montagnes s'entre-croisent jusqu'aux vallées du Mira et de ses affluents. Mais à gauche, quel contraste ! Du fond de la vallée du Chota les *estribos* de la Cordillère orientale, faisant une pointe au sud-ouest, sont étagés de la manière la plus pittoresque et la plus majestueuse. Ces contreforts, qui sortent à angle droit de l'axe de la

chaîne et soutiennent, comme de robustes épaules, les hauts sommets couverts de forêts sombres, s'accusent avec une pureté remarquable. Vers le soir, leurs flancs sont estompés par la brume comme par un voile de gaze bleu violacé au travers duquel on peut lire leurs détails. L'ensemble revêt une poésie et un charme que je n'ai vu égaler par aucun paysage dans les montagnes européennes.

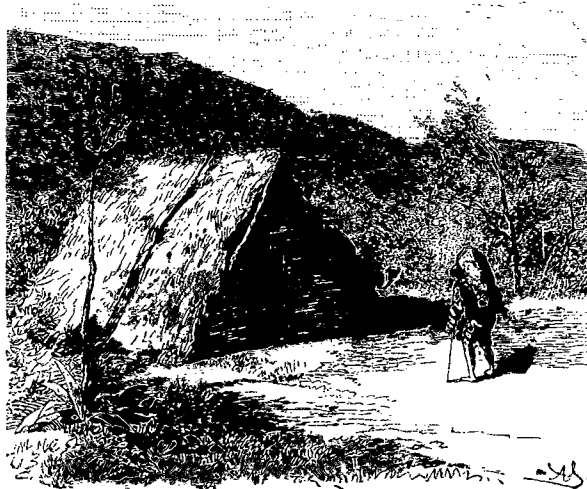
Si l'on se tourne vers l'ouest, le sommet neigeux du Cotacachi se détache, avec quelques autres pics, de la ligne des crêtes. Les Andes occidentales sont à nos pieds, disparaissant à demi sous une nappe de nuages blancs immobiles, au-dessus desquels brille une grande éclaircie de ciel pur. Par la vaste fenêtre ouverte sur l'immensité, entre deux cônes plus élevés, je vois se développer les transitions successives d'un merveilleux coucher de soleil. Quelques dentelures noires des montagnes émergent seules au-dessus des nuages immaculés qui servent de sol à ce tableau grandiose, au delà de la prairie inclinée qui forme le premier plan. A droite, à gauche, au zénith, quelques cirrus noirs et tranquilles complètent le cadre.

Il reste donc un rectangle central d'une lumière limpide, rayée par les bandes horizontales des nuages dont la coloration change à chaque instant depuis six heures du soir. A ce moment, l'astre du jour a disparu depuis longtemps dans les flots du Pacifique pour les habitants de la côte et des terres basses. L'angle optique, beaucoup plus considérable à la hauteur où je suis placé, me permet de voir encore assez clair à sept heures et demie pour écrire mon journal. Puis, s'enfonçant sous l'horizon, le soleil rougit d'un ton pourpré, vineux le dessous des nuages moutonnés qui forment le haut du tableau. Un peu avant l'obscurité complète, la lumière sidérale prend une teinte nacréée d'une transparence, d'une fluidité incroyable, et la Croix du Sud s'élève, radieuse et triomphante comme un phare divin, au milieu de

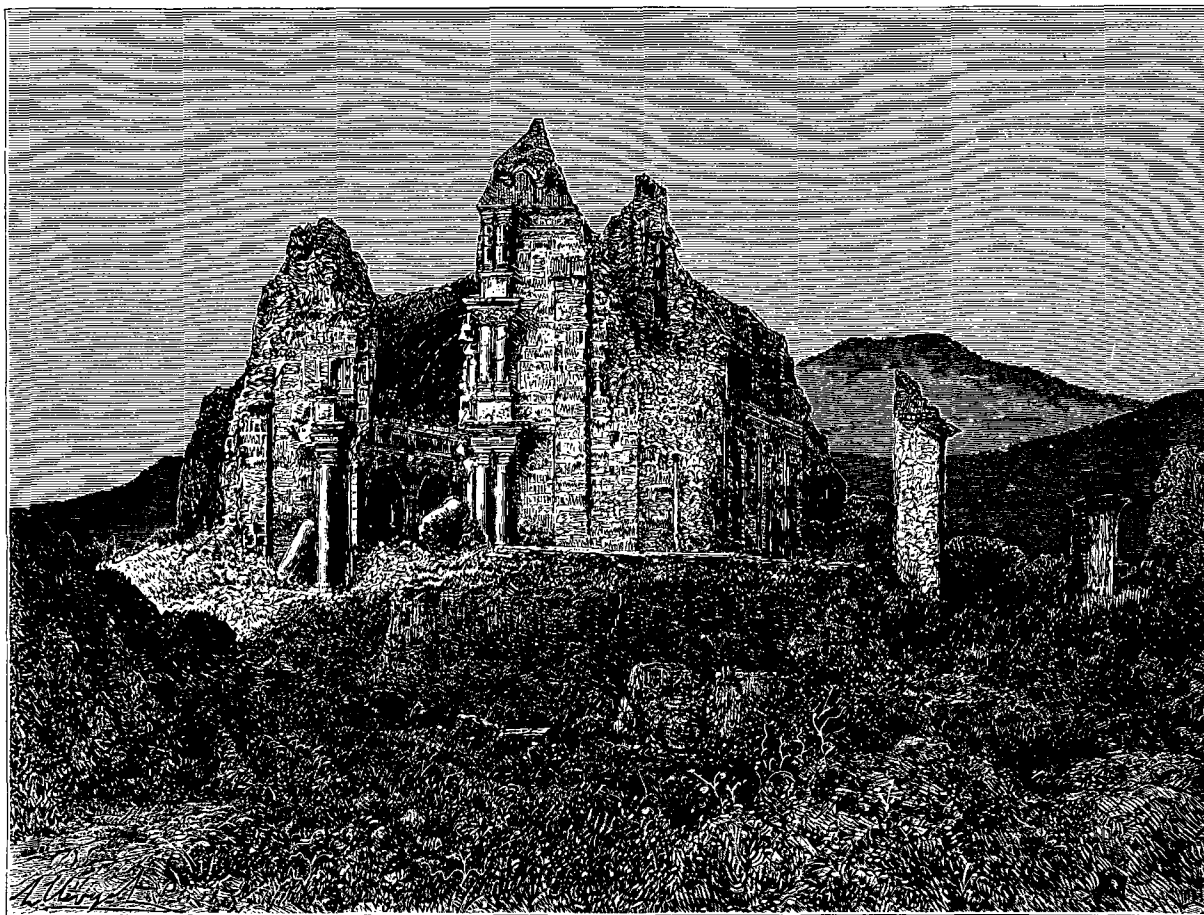
« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles. »

Éd. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Huittes d'el Pétado (voy. p. 367). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.



Ruines de l'église de la Compañía, à Ibarra (voy. p. 373). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ED. ANDRE, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les plus profondes vallées de la terre. — La plante porc-épic. — La *bosina* des vaquéros. — Yaguar-Cocha, le lac de sang. — Ibarra et la province d'Imbabura; histoire, géographie, description. — Une ville en ruine. — Pitanqui; agriculture et viticulture. — Salinas et ses mines de sel. — Hatuntaqui, Pimampiro. — Le chemin du Pailon. — Le volcan Imbabura. — Otavalo. — Le lac de San Pablo. — Indiens de San Roqué. — Volcan du Yana-Urcu. — Chasse aux chevèches à Tupigaché. — Le rio Pisqué; un passage périlleux. — Le Cayambé. — Guallabamba. — Quito; cathédrale et plaza mayor. — Le palais du Gouvernement. — Un homme de fer. — Assassinat du président Garcia Moreno.

J'ai dit que l'on peut considérer la vallée du rio Chota, au point où je l'ai traversée, comme l'une des plus profondes qui existent sur le globe. Cette opinion est confirmée par un haut témoignage. « Plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées, a dit Humboldt, les vallées des Cordillères offrent les sites les plus sauvages et les plus propres à remplir l'âme d'admiration et d'effroi. Ce sont des crevasses

dont souvent la profondeur est si grande, que le Vésuve et le Puy de Dôme pourraient y être placés sans que leur cime dépassât le niveau des montagnes les plus voisines. La vallée d'Ordésa, qui descend du mont Perdu, a une profondeur moyenne de neuf cents mètres. En voyageant sur le dos des Andes, de Pasto à Villa de Ibarra, nous avons traversé, M. de Bonpland et moi, la fameuse crevasse de Chota, qui a plus de quinze cents mètres de profondeur perpendiculaire. Pour donner une idée plus complète de la grandeur de ces phénomènes géologiques, il est utile de faire observer que

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353; t. XLV, p. 337 et 353.

le fond de ces crevasses n'est que d'un quart moins élevé que les passages du Saint-Gothard et du mont Cenis¹. »

C'est dans les profondeurs de ces gorges colossales que nous sommes descendus, en passant devant les dix misérables huttes du hamceau de Yascon, et dégringolant rapidement jusqu'au point nommé « el Pedado », un peu au-dessus de Pusir. La sécheresse du sol arénacé est combattue ici par quelques irrigations horizontales bien faites, et, grâce à une chaleur de vingt-six degrés centigrades, les champs de cannes à sucre, entourés de haies d'agaves, offrent une bonne apparence de santé. Plus bas, coule le rio Mira. Dans les ranchos, on retrouve le guarapo, dont nous avons perdu le souvenir depuis longtemps. Sur les pentes rocailleuses, au lieu des prairies de gramens que nous avions foulés le matin à la Posta, voici les agaves, les fourcroyas, les acacias, les crotons à feuilles blanches et poudreuses, une malvacée argentée, des labiées abondantes et variées, la petite amarantoïde rose, à rameaux dichotomes, et les raquettes des *tunas* (*Opuntia*) entièrement couvertes de cochenilles. Pour la première fois je vois une hutte couverte en feuilles de fourcroya, dont il ne reste plus que les fibres blanches, le tissu cellulaire ayant été détruit par le soleil.

Sur les rochers du pont jeté sur le Chota, et composé de deux longues perches recouvertes de fascines et de terre, croissent encore d'autres plantes caractéristiques de cette région aride. Un des plus beaux arbres du Sud-Amérique, le « mollé » ou faux-poivrier (*Schinus Molle*), bien connu sur le littoral méditerranéen où il a été introduit depuis longtemps, est ici dans son lieu natal. Il forme des arbres à écorce rugueuse et fissurée, à tronc et branches tordus, couverts de feuilles pennées, aromatiques, et de grappes de fleurs blanches auxquelles succèdent des baies roses grosses comme les grains du poivre, dont elles ont un peu la saveur. L'acacia de Farnèse, d'aspect rébarbatif, dresse ses rameaux épineux sur lesquels les touffes grisâtres d'une petite broméliacée (*Tillandsia uniflora*) vivent en épiphytes. Entre les roches calcaires disposées en strates blanches horizontales ou peu inclinées, antérieures au soulèvement des volcans voisins, serpentent les tiges longues et charnues d'un grand *Cereus* rampant, et des pourpiers étalent sur le sol torride leur verdure grasse et pâle, qui défie les ardeurs du soleil équatorial.

Le Chota franchi sur ce pont tremblant, la rive gauche du rio reproduit la même végétation, avec des ricins en plus, un grand baccharis arborescent aux ombelles blanches et quelques *cañas bravas* (*Gynerium saccharoides*). Pas d'habitants dans cette solitude aride, où je n'ai trouvé pour éléments d'études zoologiques qu'un crapaud jaunâtre, des lézards gris et quelques

tourterelles brunes au roucoulement mélancolique.

J'ai appelé ce coin du globe « une nature armée ». Qu'on en juge : en remontant les pentes de la rive gauche du Chota, dans un sable brûlant mêlé de toutes sortes de débris volcaniques, entre les hauts sommets dénudés où la roche se montre zébrée de filons roux ferrugineux, ma mule, d'ordinaire si paisible, — je l'avais appelée « la doucette » (*mansita*), — fit soudain un bond de côté qui faillit me désarçonner. Elle se cabra, s'emporta au galop avec des mouvements désordonnés, en gémissant de douleur. Quand elle fut enfin maîtrisée, je descendis, l'examinai, et vis que le bas de ses jambes était lardé de pelotes vertes à longues aiguilles blanches qui lui traversaient les chairs. Cette affreuse plante était l'*Opuntia tunicata*, cactée à tiges cylindriques hérissées de grandes épines transparentes, creuses et résonnantes, terminées par un dard recourbé en hameçon qui se brise dans la plaie sans qu'on puisse l'en extraire. Il fallut plus de huit jours à ma pauvre monture pour être débarrassée des centaines de petites plaies causées par cet abominable porc-épic végétal.

Nous montions péniblement une pente desséchée, où quelques bosquets d'une césalpiniée jaune relevaient seuls la nudité du paysage. L'ennui nous prenait. Je me mis à fusiller des perdrix d'un gris roux, qui se levaient sous nos pieds, gibier assez coriace destiné à être mangé à la halte du premier *tambo*. Je venais de lâcher mon coup de fusil, lorsqu'une



Bosina de vaquero. — Dessin de P. Sellier.

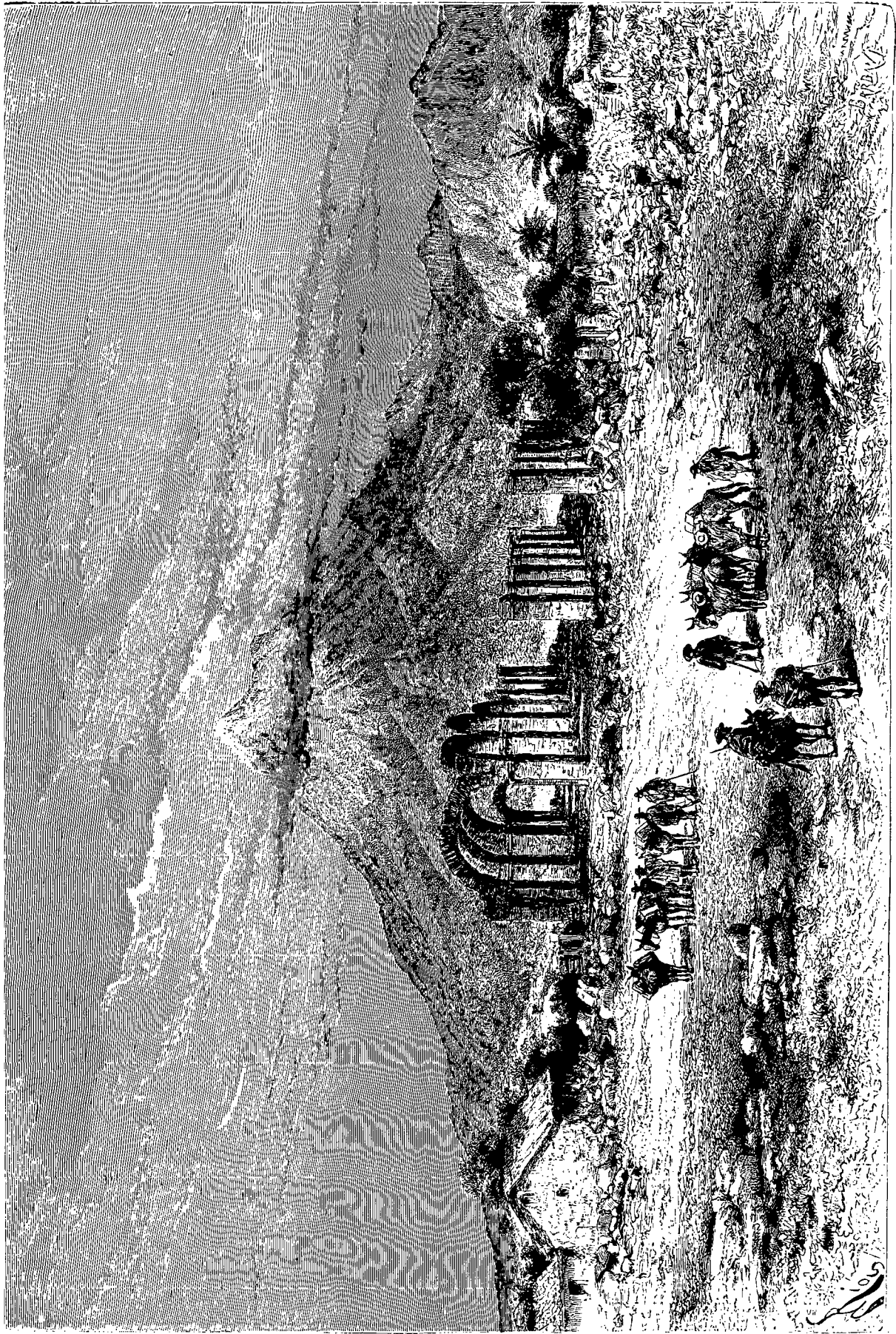
balle siffla à mon oreille. En même temps j'entendis mon péon pousser une sorte de rugissement et articuler un formidable *caramba* !

Je me précipitai vers lui, craignant quelque ricochet fatal. Il n'en était rien. Mon homme avait eu plus de peur que de mal. Il tenait sa joue d'une main et me montrait de l'autre une boule de terre cuite qu'il venait de recevoir en pleine figure, et qui lui avait arraché cette exclamation de douleur. Au même instant apparaissait, débouchant sur notre sentier, un indigène assis sur l'arrière-train d'un âne et accompagnant un troupeau de bœufs. Il tenait à la main une sorte de tube long d'un mètre soixante, formé d'une canne de *caña brava* et d'un bout plus petit qui servait d'embouchure à cette bodoquera primitive. Suivant l'usage de ces contrées, le vaquero se servait de cet instrument, nommé *bosina*, en guise de fouet, pour ramener dans le rang, par une boulette lancée à propos, le bœuf qui tentait de s'en écarter.

C'était une de ces balles égarées que mon arriéro avait reçue sur la joue. Prompt comme l'éclair, il sauta sur le maladroit bouvier, le jeta en bas de son âne, et lui brisa la bodoquera sur la tête, à mon grand regret toutefois, car je dus rassembler les morceaux épars de cette sarbacane pour en prendre le croquis que je donne aujourd'hui.

Nous en avons fini avec cette nature revêche. Un

1. *Sites des Cordillères*, éd. Guérin, p. 49.



Ruines de la cathédrale d'Ibarra (voy. p. 373). — Dessin de Fitou, d'après les croquis de M. André.

alto (faîte) fut encore franchi, puis une série de lomas (collines) plantées de petits bosquets de crotons, de sauges, de solanées, et nous voici côtoyant la rive plate d'un joli lac aux eaux claires, nommé, on ne sait pourquoi, par les anciens Indiens « lac de sang » (Yaguar-Cocha). Son altitude est de deux mille deux cent cinquante-trois mètres. De grandes totoras (*Scirpus*) abritaient des légions de canards sauvages dont notre approche n'interrompait pas le concert peu harmonieux, et qui vinrent, au nombre sacré de trois beaux exemplaires, remplir mon carnier pour le souper du soir.

Enfin, à mi-chemin de la dernière descente, à la Quinta, je m'assis pour prendre la vue de la ville d'Ibarra, et par un joli chemin bordé de jardins où prospéraient les bananiers, les guamos, les orangers, les grenadiers, les chérimoyas, et un beau noyer indigène qui me paraît voisin du *Juglans Granatensis*, dont les fruits se mangent en dulcès (confitures), j'arrivai au rio de Taguando, et le franchis à gué la nuit, au-dessus du pont, malgré un « paso » assez rapide. J'étais dans la ville d'Ibarra.

Ibarra, capitale du canton de ce nom et de la province d'Imbabura, est située, entre les rios de Taguando et d'Avavi, à une altitude de deux mille deux cent vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa longitude est de 80° 37' ouest du méridien de Paris, et sa latitude de 0° 24' nord. La ville est bâtie dans une belle plaine reposant sur un sol de trachyte, assez sec, mais fertilisé par les eaux captées sur la montagne voisine. Je trouvai la température moyenne annuelle, mesurée par la méthode de Boussingault, égale à seize degrés centigrades.

L'ancien « corregimiento » d'Ibarra, province la plus septentrionale du royaume de Quito sous le gouvernement colonial des Espagnols, avait pour limites au nord le district néo-grenadin des Pastos, au sud celui d'Otavalo, à l'ouest celui d'Atacamès, et à l'est Mocoa et Sucumbios. Ce territoire avait d'abord été divisé en sept provinces : Tusa, Huaca, Dehuaca, Chota, Tumbabiro, Pimampiro et Caranqui. Sous ce dernier nom fut fondée, par les premiers conquérants, une petite ville, remplacée en 1597, un peu plus bas, par la ville actuelle, qui reçut le nom de Villa de San Miguel de Ibarra. Caranqui était avant la conquête une cité indienne importante ; les Incas y avaient établi un splendide temple du Soleil et un monastère de vierges, destinées, comme les vestales romaines, à entretenir le feu sacré. Dans le magnifique palais de leurs rois naquit Atahuallpa, dont le noble caractère et la fin tragique ont apitoyé tous les lecteurs, au récit des barbaries de la conquête espagnole.

Ibarra, dès les premières années du dix-septième siècle, se développa rapidement. Dans cette ville bien bâtie, agréablement située, une population riche et industrielle dépassa bientôt vingt-deux mille âmes. Ce fut la résidence du corrégidor, président du chapitre politique, et dont les alcades étaient les assesseurs. L'évêque de Lima y avait un vicaire, et les juges dépen-

daient du gouvernement de cette capitale. De véritables monuments s'élevèrent sur les places de la cité. L'église paroissiale, — on pourrait dire la cathédrale, eu égard à ses dimensions, — occupa le centre d'une vaste esplanade ; elle était entièrement bâtie en pierre. L'immense couvent des jésuites, auquel s'adossait leur église, également en pierres de taille, se composait de deux parties distinctes, dont l'une s'était élevée sur d'anciennes constructions. Deux tours monumentales ornaient la façade ; l'habitation des supérieurs de la compagnie se trouvait dans un bâtiment voisin. D'autres monastères existaient encore à Ibarra, un de Franciscains et un d'Augustins, tous deux de faible importance. Celui des Dominicains, grandiose et riche, bientôt détruit presque complètement, ne fut reconstruit qu'en partie. Les religieuses de la Conception habitaient un couvent considérable, également accompagné d'une église. Enfin l'hôpital était pourvu d'une petite chapelle.

Ces monuments avaient traversé plusieurs siècles, soumis à des vicissitudes diverses, mais ils se dressaient encore intacts, dans ce beau paysage, ayant à leur pied une cité florissante.

Le 16 août 1868, tout n'était plus qu'un monceau de ruines !

En moins d'une minute, un épouvantable tremblement de terre avait bouleversé le sol, détruit la ville de fond en comble, ouvert une gigantesque crevasse dans le lit du Taguando, écrasé trois mille personnes dans l'enceinte d'Ibarra, six mille à Otavalo, et plus de trente mille dans la province d'Imbabura.

Le reste de la population, sans abri, sans vivres, sans secours, remplissait l'air de ses lamentations. La terreur produite par le *temblor* était telle, que personne n'osait plus remuer, ni manger, ni dormir. Tous croyaient leur dernière heure venue. Les morts restaient ensevelis sous les décombres.

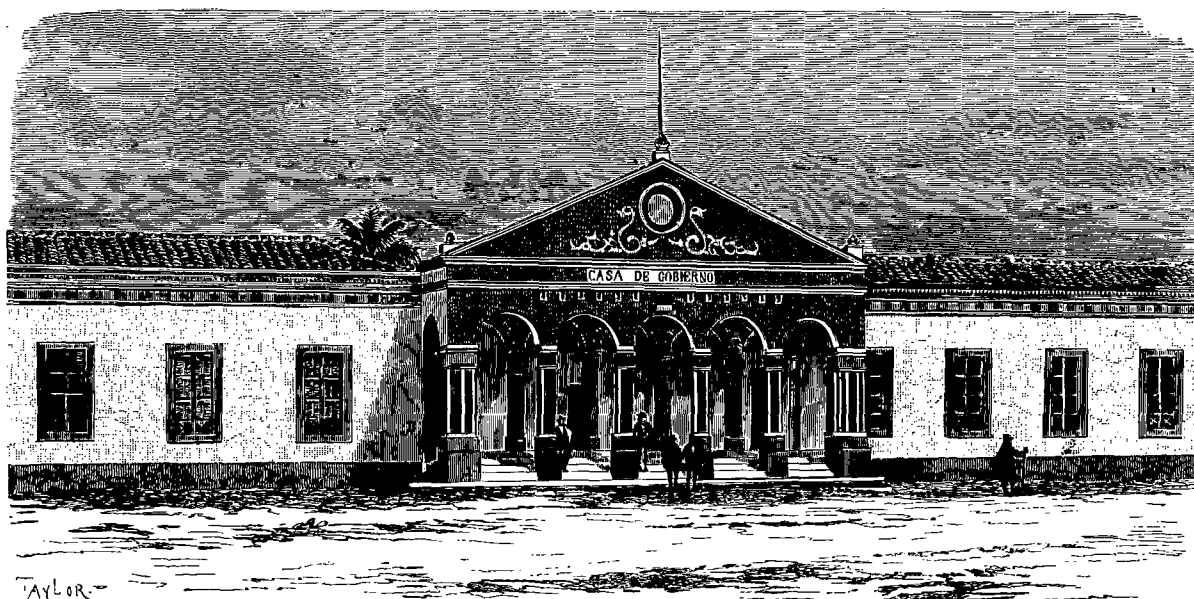
Garcia Moreno était alors président de la république de l'Équateur. On dit, que dès qu'il apprit à Quito cette panique sans égale, il monta à cheval et arriva d'une traite à Ibarra. Il était temps. La population, terrorisée, allait périr par les émanations pestilentielles qui commençaient à s'exhaler des cadavres. Moreno fit battre le rappel, rassembla les habitants sur une place et donna à haute voix l'ordre de déblayer les ruines, de retirer et d'ensevelir les morts. Personne ne bougea. La situation devenait grave, mais cet homme était de fer. Avec l'aide de quelques compagnons déterminés qu'il avait amenés de Quito, il fit construire trois potences. Quand les sinistres nœuds coulants se balancèrent menaçants, il saisit son revolver, poussa droit à un groupe d'oisifs, et les contraignit à se mettre à l'ouvrage, sous peine d'être pendus haut et court. Lui-même se mit à la tête des travailleurs, soulevant les pierres, transportant les cadavres, ouvrant les fosses pour les inhumer. Il ne prit de repos qu'après avoir conjuré un danger plus grand que le premier, et sauva ainsi, malgré eux, les survivants de cette terrible catastrophe.

Ibarra ne s'est pas relevée de ce coup funeste. Quand

je la vis huit ans après le désastre, les ruines étaient encore à la même place, et leur aspect ne s'était modifié que par la végétation qui s'était glissée entre les pierres. Cet aspect était lamentable et pittoresque au possible. De la belle cathédrale d'autrefois il ne restait plus que des colonnes brisées et des vestiges d'arceaux, reproduits par mon dessin (voy. p. 371), et au travers desquels la cime neigeuse du Cotacachi, volcan auquel on attribue la cause du *terremoto*, apparaissait à vingt-cinq kilomètres, dépassant tous les sommets voisins. L'église de la Compañia n'était pas moins éloquente dans ce tableau de dévastation (voy. p. 369). On voyait de grands pans de ses murs; des colonnes brisées se dressaient vers le ciel comme des bras décharnés, au milieu d'arbuscules rachitiques, de ronces, d'agaves et de nopals entremêlés de graminées. Les autres monu-

ments anciens présentaient le même aspect, et nombre de maisons n'étaient pas encore relevées.

Cependant la municipalité a fait de grands efforts pour redonner à la ville, à défaut d'une prospérité qui paraît à jamais éteinte, un regain d'énergie et de vitalité. Les rues, restées larges et bien alignées, sont pavées de cailloux roulés provenant du Taguando et formant des compartiments, avec un rang de dalles au milieu. Elles se sont de nouveau garnies d'habitations à un ou deux étages, couvertes en tuiles. Les écoles publiques, installées autrefois dans quelques-uns des anciens édifices ecclésiastiques, ont retrouvé d'autres locaux. Sur la grande place, la principale façade est occupée par l'hôtel de ville (*casa de gobierno*). C'est une maison fort ordinaire, agrémentée d'une frise à cercles bleus alternant avec des carrés jaunes. La partie centrale offre un



Hôtel de ville ou « Casa de gobierno », à Ibarra. — Dessin de Taylor, d'après les documents de M. André.

péristyle à cinq arcades supportant un fronton triangulaire percé d'un rond entouré d'arabesques et dominé par un mât de pavillon. Le tout est peint d'un abominable jaune criard. Ce crime de lèse-harmonie a été en partie racheté par la création d'un jardin public qui meuble assez bien le milieu de la place, et dont j'ai relevé le plan comme spécimen de l'art des jardins dans cette petite ville des hautes Andes équatoriales. Quatre grands carrés, refendus par des diagonales, en forment le tracé élémentaire. Un hexagone situé à l'étoile centrale est occupé par une fontaine de deux mètres de hauteur, dont l'eau s'écoulait jadis par quatre tubes de zinc dans un bassin de pierre. Ce jardin, dont la superficie couvre presque un hectare, était misérablement planté quand je l'ai vu, et nul n'avait eu encore le courage de le ramener à la bonne culture des premiers temps. J'y ai noté des fleurs provenant de graines achetées en Europe : amarantes, soucis, balisiers, arums d'Éthiopie, giroflées, œillets, géraniums, tagètes, alysse

maritime; pas d'autres arbustes que de chétifs sureaux. Une double rangée du saule pyramidal des Andes (*Salix Humboldtiana*) représentait la flore indigène, si riche et si belle pourtant, et qui eût meublé à elle seule, à peu de frais, un magnifique jardin!

J'étais logé dans une ancienne propriété, la hacienda de Pilanqui, appartenant à une riche et influente famille de l'Écuador, les de la Torrè. En l'absence des propriétaires, force me fut de m'adresser au jardinier. C'était un robuste garçon, originaire de Belfort; je l'interrogeai avec intérêt. Il m'apprit qu'il était venu de France avec son frère, tous deux engagés pour planter des vignobles dans l'Écuador. Déjà des plantations importantes commençaient à donner de bons produits à Pinaqui, à Baridéro, à Matéleno, à Tapiabamba près de Quito. Il est permis, disait-il, d'espérer bientôt des vins abondants, comme ceux de Moquégua, au Pérou.

La nuit était venue, mais si calme et si belle, la lumière argentée de la lune caressait si doucement les

monts, que je ne pus me décider à me coucher, malgré la fatigue de la journée. Je fis une longue promenade nocturne, au milieu de l'imposant silence de cette splendide nature. Les trois grands volcans de la région se voyaient d'un seul coup d'œil. A l'occident, le Cotacachi dressait son sommet, dont le tiers au moins était couvert de neige; au nord-est, le Cayambé élevait beaucoup plus haut ses deux névados géants; derrière la hacienda de Pilanqui, l'Imbabura, plus près de moi, se marbrait de quelques taches blanches sur les déchirures de son cône vertical de trachyte. Nuit charmante, embaumée par l'air balsamique des montagnes, dans le bain salubre d'une atmosphère pure et d'une température douce, propice au repos du corps, à la paix et à l'élévation de l'âme vers les régions éthérées dont il semble que ces grands sommets vous rapprochent!

Le lendemain, je complétais, avant le départ, mes notes sur Ibarra et ses environs. Peu de chose à noter sur le costume des habitants de la ville, et sur les coutumes et les mœurs, qui diffèrent peu de celles que je décrirai plus tard en parlant de la vie habituelle dans le nord de la république de l'Équateur. Cependant les indigènes me présentèrent quelques particularités bonnes à signaler. En parcourant la campagne, je trouvai les Indiens sédentaires, tous cultivateurs, vêtus d'un poncho de laine bleue, dont l'aspect sombre ne change que les fêtes et les dimanches, jours où la joie se traduit par des couleurs vives. Les femmes sont coiffées d'un chapeau de paille à bords plats et couvertes d'un *sayon* également de laine bleue, attaché à la taille par une ceinture brodée. La chemise, qui laisse nus des bras aux biceps énormes, est ouverte et bordée de festons et de « jours » découpés sur le haut de la poitrine.

Pour la première fois, en examinant les procédés de culture, je constatai que la luzerne, — cette *alfalfa* si précieuse pour le bétail, — n'est pas semée, mais plantée à la main. Pour emblaver un champ, on le laboure d'abord en sillons profonds, et le sol étant bien ameubli, — ce qui est facile dans ces terres sableuses, — on enfonce, à cinquante ou soixante centimètres de distance les uns des autres, des fragments de racines de luzerne. La même année, la récolte est certaine, tandis qu'on aurait attendu deux ans en employant le semis. Nous sommes au mois de juin, époque à laquelle se fait ici cette plantation. La population rurale procède aussi actuellement à la récolte et au séchage des pois, des fèves et du blé.

Dans les environs on aperçoit une chapelle assez élégante, dite de *los Molinos*, lieu de pèlerinage annuel très fréquenté.

A quelques kilomètres au nord-ouest se rencontre le puéblo de Salinas, où l'on recueille en abondance le sel sous forme de petits cylindres un peu terreux, ce qui n'en diminue pas la qualité. Mais là ne se bornent pas les produits minéraux de cette riche province d'Imbabura. A Chorlavi se trouvent des mines de fer; on exploite à Chachimbiro du soufre, des carbonates et sulfates de chaux cristallisés, de la soude, de l'alun,

du cristal de roche, des carrières de plâtre, et l'on voit des eaux thermales qu'on pourrait utiliser. Le salpêtre est commun à Ibarra même, si bien que j'ai remarqué, sur la pierre des maisons en contact avec le sol, l'humidité causée par le nitrate de potasse qui affleure presque cristallisé.

Non loin de là se trouve Hatuntaqui, dernier boulevard de la résistance des anciens Schyris. Dans les environs, on aperçoit des cônes de terre nommés *tolas*. Ce sont les sépulcres des Indiens tués dans la bataille sanglante par laquelle Huayna-Capac assit définitivement l'empire des Incas sur les ruines de ses ennemis.

Pimanpiro, en remontant le rio Blanco vers la chaîne orientale, nous offrirait encore des traces d'une agriculture qui fut jadis florissante, et qui comprenait même, dit-on, de grands vignobles; mais, la culture de la canne et la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie ayant remplacé la culture de la vigne et la vinification, on raconte que onze mille Indiens, en 1679, quittèrent le pays, qui ne leur offrait plus un travail de leur goût, passèrent la Cordillère et reprirent la vie sauvage dans les immenses forêts vierges de Mocoa et de Sucumbios.

On a souvent parlé d'Ibarra comme de l'extrême point septentrional d'où il conviendrait de détacher un chemin se dirigeant vers la côte du Pacifique, voie plus courte que celle de Quito à Guayaquil, et pouvant desservir à la fois le nord de l'Écuador et le sud de la Nouvelle-Grenade. Ce chemin existe: on l'a nommé le chemin du Pailon ou de Carondelet, parce qu'il conduit à la baie du Pailon, dans le golfe d'Ancon de Sardinias. D'Ibarra, le sentier se dirige vers le rio Chota et le rio Mira, que l'on peut suivre, à dos de mulet, jusqu'au puéblo de San Pedro, en traversant Salinas, Cujara et Carolina; mais dès qu'il pénètre dans les forêts vierges de Malbucho, il devient presque inviable, surtout au passage périlleux du rio Lita, et il se poursuit dans une région fangeuse où des crues subites peuvent retenir longtemps le voyageur et l'empêcher d'avancer ou de reculer. Si l'on atteint Cachavi, sur le rio de ce nom, on suit le rio Santiago jusqu'au port de San Pedro, sur l'une des bouches du Pailon. Cette voie, peu suivie, a été envahie dans sa partie basse par une végétation qui l'a obstruée en grande partie. Cependant elle serait encore praticable, et deux Français se sont chargés de le prouver. En 1861, M. Daste et M. Gouin louèrent une nombreuse troupe d'Indiens, les chargèrent d'une cargaison de drap, les armèrent de machetés et prirent avec eux le chemin de la côte. Ils y arrivèrent avec de grandes difficultés, mais ils réussirent cependant à fréter une embarcation qui les conduisit à Tumaco, où ils vendirent leurs marchandises pour Barbacoas et Tuquerrès. M. Daste recommença ce voyage l'année suivante, fournissant une nouvelle preuve de la possibilité de faire de cette voie un emploi régulier pour le commerce de ces contrées, avec un tiers ou moitié moins de temps et de dépense que par Guayaquil.

Nous verrons plus tard que le chemin du Pailon n'est pas le seul qu'on puisse choisir pour atteindre assez rapidement la côte en venant de Quito, pour peu que le gouvernement de l'Écuador ou des entreprises particulières fassent les frais de premier établissement.

J'avais terminé mes études à Ibarra et dans ses environs et je repris bientôt ma direction initiale vers le sud, comptant bien, cette fois, ne plus m'arrêter qu'à Quito.

Au sortir de la ville, en vue de l'Imbabura, le village de San Antonio d'Ibarra, que l'on traverse d'abord, ne présente guère d'intérêt que par sa plaza mayor ornée d'une fontaine sculptée. Je trouvai les habitants en train de sécher leurs récoltes. Dans les jardinets qui avoisinent les maisons, on cultive cette espèce de *Cosmos* à fleurs rouges, roses ou blanches que j'ai déjà observé dans la Nouvelle-Grenade, et dont l'introduction en Europe serait des plus désirables. On la nomme ici *tacunga*.

Le sort nous favorise au début; tout va bien. Les mules sont fraîches et amplement restaurées, les péons dispos, les charges modérées. Sécurité trompeuse! A peine avons-nous fait quelques kilomètres au delà de San Antonio, qu'un Indien s'arrête sur le chemin et nous crie :

« *El camino está bravo* (le chemin est méchant). Ne passez pas par ici, vous n'en sortiriez pas. »

Et il nous accabla d'horribles détails sur les ponts rompus, les bourbiers, les *derumbos*, les camellons qui nous attendaient si nous voulions gagner San Pablo par la lagune de ce nom.

Il fallut donc rebrousser vers Otavalo; mais ce ne fut pas sans explorer les pentes (*faldas*) de l'Imbabura. Ce volcan s'élève à quinze kilomètres d'Ibarra, et sa masse puissante est appuyée fortement sur deux rameaux des Andes. Sa forme est irrégulière et j'ai déjà indiqué que la neige ne tient qu'accidentellement sur son sommet, dont l'altitude est de quatre mille six cent soixante mètres. L'étymologie du nom vient des anciens vocables indigènes *imba*, nom d'un petit poisson noir, et *bura*, pépinière. Il paraît en effet que dans les éruptions de ce volcan, qui ont été assez fréquentes, mais généralement inoffensives pour la ville d'Ibarra, on a vu la montagne lancer dehors une énorme quantité de ces petits poissons, dont quelque lac souterrain doit être le réservoir¹.

Ma caravane s'avancait donc vers Otavalo, lorsqu'elle rencontra un village d'assez médiocre apparence, nommé Iloman. J'appris que ses habitants, qui me parurent d'une rare indolence et d'une saleté repoussante, étaient d'anciens descendants des Incas. Leur

1. Ce petit poisson est le *Pimelodes Cyclopus* des ichtyologues. Je l'ai entendu appeler *preñadilla* par les habitants des environs d'Imbabura.

costume ne se distingue guère que par des ruanas de couleurs voyantes, mais l'arrangement de leur chevelure ne permet de les confondre, dit-on, avec aucune autre population de ces contrées. Leurs cheveux, qui sont longs, fins, noirs et lisses, sont séparés en trois parties. Deux parts de ces cheveux tombent librement sur les épaules; la troisième est tressée serrée, comme la natte d'un Chinois. Cette tribu d'anciens autochtones a pour toute industrie la fabrication des chapeaux de feutre, à laquelle tous, hommes et femmes, sont occupés quand leur amour de la flânerie ne prend pas le dessus.

Nous arrivons à Otavalo après avoir traversé de longues lomas dénudées, et franchi le rio Mojanda sur un pont de pierre bien construit. Cette petite ville, placée sur un plateau légèrement incliné entre les deux ruisseaux de San Sébastian et de Batan, compte environ huit mille habitants; elle est percée de rues droites, pavées de grosses dalles en lignes, et des Indiens sont employés à ce travail, que j'ai examiné avec intérêt, comme le résultat d'une civilisation assez avancée. De plusieurs églises bien construites, San Francisco, San Luis, la Matriz, il ne reste plus aujourd'hui, après le tremblement de terre de 1868, qu'une chapelle, ou plutôt une cabane, en attendant la reconstruction qui est commencée; deux ogives sont déjà dressées. Les deux tiers environ des maisons ont été rebâties. Les jardins m'ont frappé par leur bonne tenue, et l'un d'eux, qui dénotait la présence d'un propriétaire intelligent, contenait même un curieux exemple de greffe par approche, sous la forme de deux saules de Humboldt soudés en ogive au-dessus d'une allée. La forme fastigiée de ce saule prend ici le nom de *sauce macho* (saule mâle), par opposition avec la



Coiffure des Indiennes d'Iloman.

variété à branches pendantes (*sauce hembra*). Des canaux d'irrigation bien entretenus permettent de cultiver avec grand succès de superbes choux, laitues, oignons (que l'on mange en vert), le *Solanum betaceum*, dont les fruits sont consommés comme tomates, des orangers, citronniers, etc. Mais deux petits arbres m'ont surtout frappé dans ce joli jardin. Ce sont deux variétés de papayers que je n'ai jamais vues ailleurs. L'un, à fruit oblong, très beau, cylindrique, mucroné, se nommait *chamburo*; l'autre, plus petit, à fruit côtelé, d'un aspect tout nouveau, s'appelait *chiloacan*. De ces deux fruits on fait d'excellentes confitures.

Otavalo possède un cimetière assez pittoresque. Il se développe sur une colline irrégulière et est entouré de murs en pisé. Je retrouvai là des cérémonies funèbres semblables à celles que j'ai décrites dans le nord de la province.

Pour éviter le « chemin méchant », j'avais dû mettre le cap sur Otavalo, et je n'avais pas regretté d'avoir examiné cette ville et sa population active, industrielle, qui relève rapidement ses ruines. Il fallait retrouver le

chemin de la lagune et du village de San Pablo, car le sentier qui contourne le Yana-Urcu et passe à Malchingui était également impraticable. Je me dirigeai donc droit vers l'est, à travers des champs bien cultivés. Les haies étaient plantées d'un grand arbuste ou arbrisseau de la famille des Euphorbiacées, ressemblant beaucoup à un *Ficus elastica*, et que j'ai su depuis être l'*Euphorbia laurifolia* de Jussieu.

Les habitants de cette contrée sont à la fois agriculteurs et industriels. Sur le seuil des cases, on voyait partout ces méteils d'Indien et d'Espagnol brochant, tissant, filant, teignant les étoffes, fabricant des objets de

cuivre, éperons et étriers, et aussi des chapeaux de feutre. L'intelligence, la bonne humeur, brillaient sur leur visage, et c'était plaisir de voir cette population laborieuse, cette ruche pleine d'activité, au sortir des peuplades ignares, sales et paresseuses.

Dès que le chemin commença à s'élever et que la vue de la lagune de San Pablo se déroula tout entière, je pris une vue de ce lac et de l'Imbabura qui le domine au nord-est, avec ses crêtes multiples.

Tout près de là vivent les Indiens de San Roqué, singulière tribu ayant gardé ses mœurs à demi barbares au milieu de la civilisation qui l'entoure. Pour

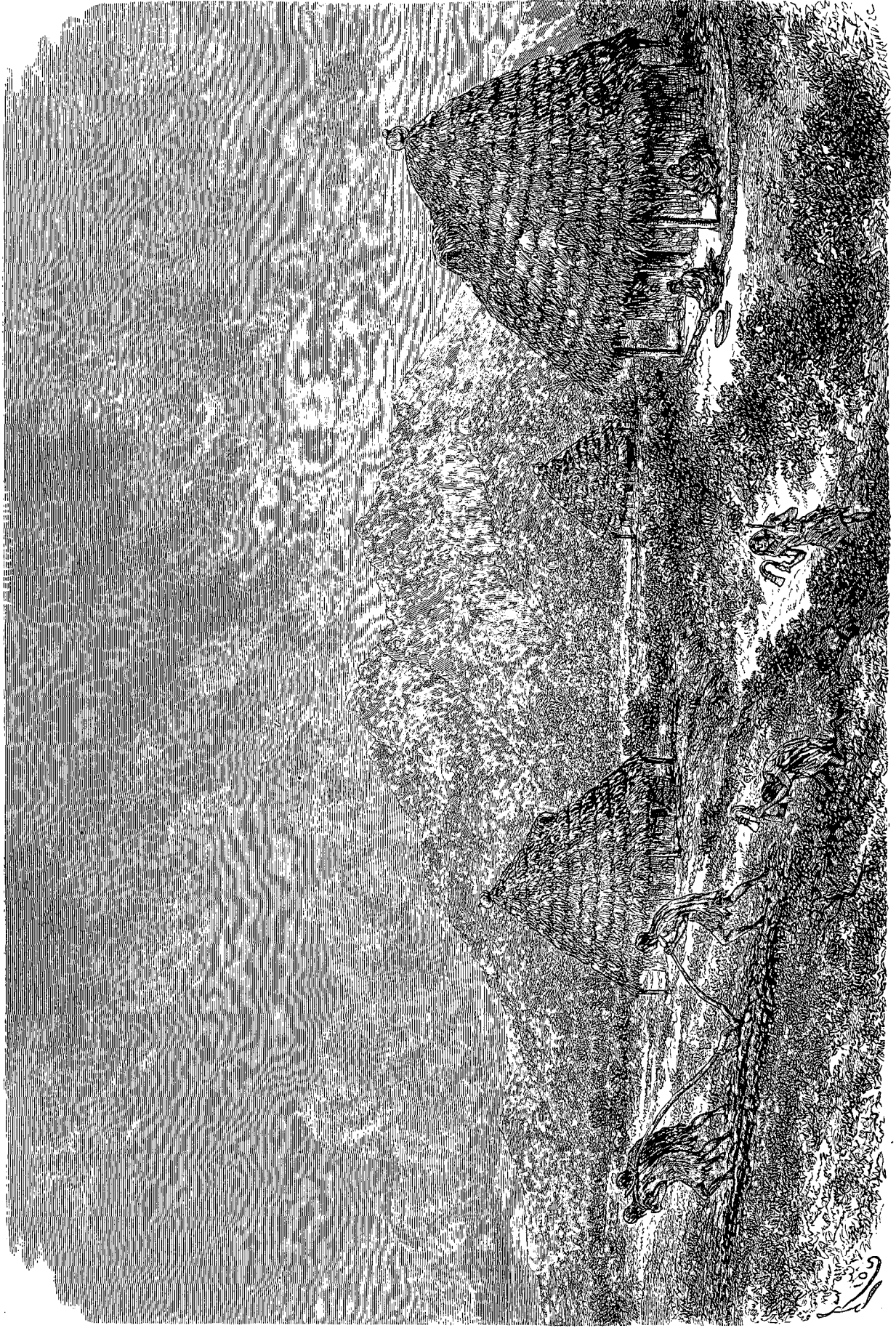


L'Imbabura et le lac de San Pablo. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. André.

les visiter, je quittai le chemin et m'engageai dans l'un des sentiers qui conduisaient au lac, que je trouvai couvert sur les bords de grandes totoras (*Scirpus*) et de milliers d'oiseaux d'eau sauvages. Son altitude est de deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept mètres. Sa longueur est de huit kilomètres et demi, et sa largeur moyenne de onze cents mètres. Dans ses eaux claires vivent de petits poissons noirs comme ceux de l'Imbabura, et les rives abondent en loutres que les Indiens chassent et dont ils vendent les peaux sous le nom de *chilcapan*.

Entourées de haies épaisses, les demeures ou plutôt les huttes des Indiens de San Roqué (dits aussi de San

Pablo) ont une forme bizarre, pittoresque, que mon dessin reproduit aussi fidèlement que possible. Je pénétrai dans l'une d'elles, malgré des chiens menaçants. A ma vue, les habitants rentrèrent subitement dans leurs cases. Il fallut parlementer. Je fis comprendre que je venais en ami, et quelques miroirs, couteaux et verroteries furent le « Sésame, ouvre-toi » de ces retraites mystérieuses, moins brillantes cependant que le palais d'Aladin. Ces pauvres gens, hommes, femmes, enfants, vêtus chacun d'un pagne de bayéta sombre, étaient accroupis sur le sol, faisant des tasses de terre cuite (*tirras*). Les femmes modelaient ces petits vases avec les doigts, et les enfants les portaient sécher au



Les Indiens de San Roqué. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

soleil. D'autres tressaient de grosses cordes de jonc (*vogas*) obtenues avec les *Carex* de la lagune. Tous répondirent à mes questions par des monosyllabes à moi inconnus et quelques rares mots d'espagnol prononcés avec une grande timidité.

Dans le champ voisin, on procédait au labourage pour l'ensemencement du maïs, et au binage des ocas. La charrue, composée d'un bâton auquel un coutre de bois rond était attaché avec une liane, était traînée par deux hommes et dirigée par un troisième : procédé de culture primitif, qui suffit cependant pour ameublir ces sables légers. Les bineurs employaient une houe (*azueta*) ayant la forme de l'ancienne hache des Schyris, avec un lien et un coin, et un manche très court et recourbé. Une pelle de bois leur suffit pour bêcher ces terres légères. Pour obtenir d'un de ces sauvages qu'il restât immobile, il me fallut user d'une grande patience. Mais, ayant eu la malencontreuse idée de lui montrer son portrait ébauché sur mon album, il décampa comme si le feu eût été à ses trousses. Un de mes péons, que j'interrogeai là-dessus, me répondit :

« *Señor*, quand on prend le portrait d'un Indien catéchisé, il croit que le Diable, à qui l'on peut donner son signalement, viendra bientôt le chercher, et il se sauve. »

On laisse San Pablo sur la gauche, vers le nord, avec ses jardins alignés, défendus par leurs *chambas*, bien irrigués par d'abondants ruisseaux. Plus loin s'étendent des pâturages couverts de bétail. Un cirque de montagnes entoure ce riant paysage.

La montée du Páramo commence et bientôt le sol se peuple de plantes caractéristiques : *weinmannias*, *ostéomèles*, etc., aux rameaux desquels pendent les longues barbes des mousses et des lichens. Un vent violent s'élève. Le chemin, de plus en plus difficile, nous tenait en réserve, comme le disent mes muletiers, de vilains morceaux (*pedazos feos*). En vue du village de Cayambé, plaqué sur les pentes opposées au sud-est, après une large vallée, les prairies se peuplent de bestiaux, et la hacienda de la Compañia présente une apparence de richesse agréable à constater après toutes les misères que nous venons de voir.

À droite, le Yana-Urcu profile sur l'horizon les rudes dentelures de ses crêtes bizarres, formant une ligne allongée sur la Cordillère occidentale. Son nom, qui veut dire « Montagne Noire », se justifie par l'aspect sombre de ses trachytes soulevés, à parois perpendiculaires.

La neige elle-même ne peut tenir sur ces falaises volcaniques, et l'on voit la montagne dresser ses pics

dentelés, sombres et menaçants, à la hauteur de quatre mille sept cent quatre-vingts mètres.

Le soir, vers cinq heures, nous arrivions à l'ancienne hacienda de Tupigaché, dont une troupe d'arriéros de passage avait pris possession. Force fut de dresser notre tente sur la loma et de faire la cuisine en plein air.

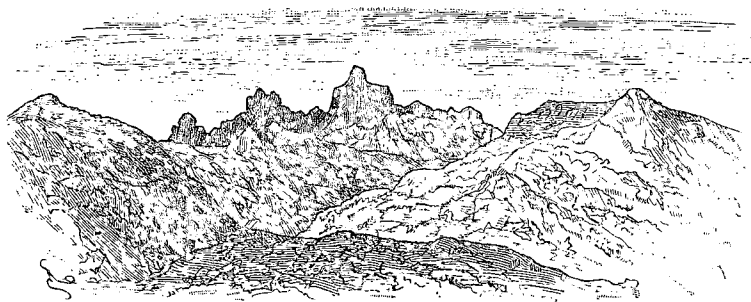
Le coup d'œil présenté par les arriéros devisant autour du feu après avoir placé leurs ballots sous l'abri du tambo était fort curieux, et l'animation des beaux parleurs de la bande, qui racontaient verbeusement leurs aventures, où chauves-souris, vampires et serpents jouaient toujours le premier rôle, ne manquait pas de pittoresque.

Cette nuit fut occupée à une chasse assez singulière. Comme je suivais, en attendant le souper, les bords encaissés du petit rio de Tupigaché, en quête de plantes nouvelles, d'insectes et de minéraux, j'aperçus, le long de la paroi d'un rocher vertical, des traînées blanches produites évidemment par les déjections d'un oiseau de nuit. En m'aidant des pieds et des mains, je me hissai jusqu'à l'endroit précis, où je trouvai un trou creusé dans la roche et servant de

retraite à l'animal, dont les traces étaient encore fraîches. Mon parti fut bientôt pris. Quand la nuit fut tombée, et que la lune me permit de grimper à travers les fissures du rocher, je m'armai d'un filet à insectes, emmanché d'un long bâ-

ton, et, aidé d'un péon, je me postai près du trou après l'avoir bouché d'un tampon de mousse. Peu d'instants s'étaient écoulés lorsqu'un oiseau assez gros arriva, tenant une souris dans son bec. Il trouva sa porte fermée, eut un moment d'hésitation, mais le filet s'abattit rapidement sur lui et le fit prisonnier. C'était une chouette à terrier (*Strix urucurea*), espèce qui se retrouve dans la zone équatoriale et intertropicale, jusqu'au Brésil et à la Plata.

Le lendemain, de bonne heure, nous levions le camp après avoir ingurgité une calebasse de chocolat, que l'on fait mousser ici au moyen d'un moulinet (*molinillo*) de forme particulière, et nous prenions bientôt la voie des lomas pour nous diriger sur Tabacundo. C'est le premier puéblo de la province de Pichincha ; celle d'Imbabura reste pour toujours derrière nous. Tabacundo est un village assez pauvre, mal tenu, d'où la vue s'élève sur le Yana-Urcu, mais il attire l'attention par les clôtures de ses champs ou murs de gazon plantés d'agaves, et par la singulière parure végétale qui couvre ses murailles et ses toits de chaume. J'y retrouvai les mêmes plantes qu'à Tuquerrès, avec quelques espèces de plus : *écheverias*, *pourpiers*, *ollocos*,



Vue du Yana-Urcu. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

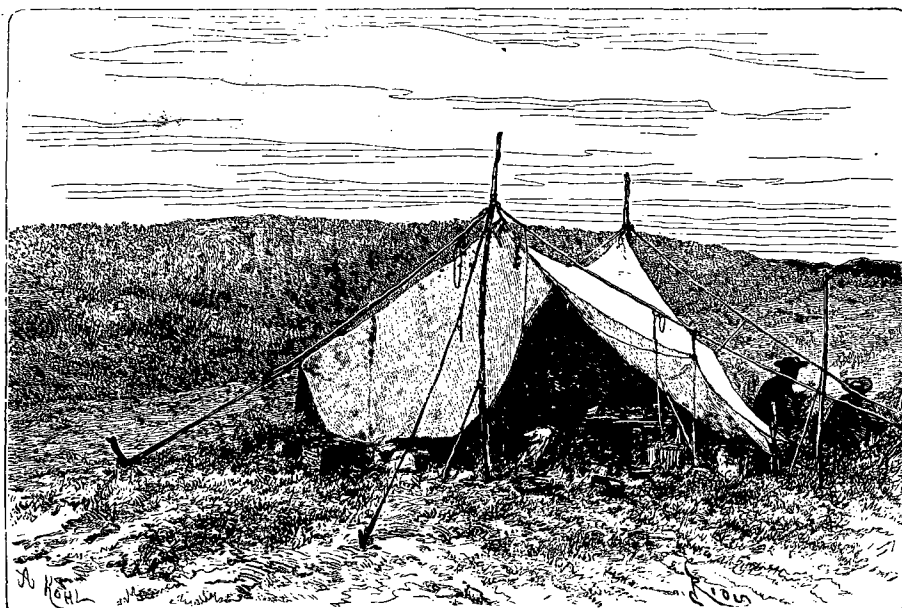
bromes, labiées arbustives à fleurs orangées, pépéromias, opuntias, cierge, érodiums, fougères et mousses argentées.

Dans les étapes qui suivirent, il fallut recourir au campement en plein air, développer la tente et ses accessoires, les longues savanes à parcourir n'offrant guère de stations hospitalières.

Par une suite de plans inclinés, le chemin, à peine frayé sur la loma, se dirige vers la vallée du Pisqué, sans perdre de vue le magnifique volcan de Cayambé, dont la majestueuse silhouette s'élance dans les airs à la formidable altitude de cinq mille neuf cents mètres. Cette hauteur n'est dépassée dans l'Écuador que par celle du Chimborazo. Une enveloppe de neige de quinze cents mètres de hauteur en coiffe le cône tronqué, et son éclatante blancheur scintille éternellement aux rayons du soleil de l'Équateur, sous la ligne même,

« comme si la nature, a dit un illustre voyageur, avait voulu tracer cette grande division du globe sur un de ses monuments les plus grandioses. » Le véritable nom du volcan est Cayambé-Urcu (mont Cayambé), et non *Cayambur*, comme les académiciens français Bouguet, Godin et La Condamine l'avaient indiqué par erreur au siècle dernier.

Notre course se poursuit par Cachihuango, puéblito voisin du Yana-Urcu, dont nous nous sommes beaucoup rapprochés, et bientôt commence la descente dans la profonde vallée du rio Pisqué, affluent du Guailabamba. Nous arrivons à cette troisième rupture de la Cordillère occidentale, au milieu de scènes semblables à celles du rio Chota. Des montagnes de sable, que le vent balaye et nous jette au visage; parfois des huttes sauvages comme à la traversée du puéblito d'el Cascajal, au milieu de roches blanches, brûlées du soleil; quel-



Campement dans la savane de Tupigaché. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

ques habitants misérables errant dans ces solitudes; enfin une cascabelle d'eau en poussière et assez jolie, nommée la Quebrada Chorrera, tels sont les traits saillants notés dans cette course. Nous voici au rio Guailabamba, au fond d'une vallée de huit cents mètres, au-dessous de Cachihuango. J'ai trouvé l'altitude du pont du rio Pisqué égale à deux mille quatre-vingt-six mètres. Cette vallée peut donc être également classée parmi les plus profondes du globe, avec celle du Guailabamba, qui se creuse près de là, à trois cents mètres plus bas encore.

En cet endroit, avant la descente, je traversai pour la première fois la ligne équatoriale, à trois heures de l'après-midi.

1. Les observateurs ont varié dans la hauteur qu'ils ont attribuée au Cayambé. Les académiciens français ont indiqué 5902 mètres, Humboldt 5901, Villavicencio 5953 mètres et Reiss 5840.

Le pont du rio Pisqué, de cinquante mètres de longueur, s'était rompu quelques jours avant notre arrivée. De ses trois arches de pierres, celle de la rive droite gisait au fond de la rivière. La traversée, pour les hommes et les bêtes, devenait un problème périlleux. En s'affaissant, l'arche avait disjoint tout le reste du pont, que les eaux mugissantes minaient rapidement, et qui allait avant peu disparaître en entier. J'organise le passage. On abat à coups de pioche l'angle du parapet qui menace ruine, et deux hommes, l'un devant, l'autre derrière, tirent les mules par une corde en les soutenant de la main aux endroits où la corniche est brisée. Malgré ces efforts, une de mes pauvres bêtes, portant les provisions de bouche, est précipitée dans le torrent, et j'ai la douleur de la voir disparaître avec sa charge et rouler de cascade en cascade jusqu'aux profondeurs extrêmes du rio (voy. p. 381).

Le reste du passage s'opère sans autre dommage que

des déchirures et des glissades, et nous remontons, assez tristes, les pentes opposées.

Après le pont, la nature a repris l'aspect sauvage du rio Chota. De gros *Schinus Molle* tordent entre les pierres leurs troncs difformes, mais une verdure légère et lustrée rend leur feuillage élégant, et leurs racines s'incrument entre les cassures des roches calcaires, blanches comme du kaolin, alternant avec les couches de sable. Des débris de trachyte, de porphyre, de pierre ponce, d'autres roches cuites de couleur rouge brique, des cendres, des fragments carbonisés, ont été lancés pêle-mêle dans cette faille gigantesque par les éruptions des volcans voisins. Les plus gros blocs ont roulé jusqu'au fond; d'autres se sont pittoresquement arrêtés sur les pentes.

Le village de Guallabamba, que l'on traverse à quelques kilomètres de là, après avoir grimpé entre des roches blanches friables et traversé des sables infertiles, forme un agréable contraste par sa fraîche verdure et ses jardins bien cultivés. Son altitude est de deux mille cent six mètres et sa température moyenne annuelle de dix-huit degrés. Les maisons sont bâties en cannes de Provence (*Arundo Donax*), plante introduite d'Europe, nommée ici *carrizo* et qui s'est naturalisée dans la région.

C'est notre dernière étape avant Quito. Nous partons à trois heures du matin pour atteindre de bonne heure la capitale. Le rio de Guallabamba est traversé au saut d'Alchipilchi, à l'altitude de dix-sept cent dix-neuf mètres, sur un pont de pierre d'une seule arche, au-dessus d'une profonde crevasse où les eaux roulent en fureur, noirâtres avec des reflets de bronze, dans le cadre d'une scène admirable par sa sauvage horreur.

A six heures, le soleil émerge derrière la Cordillère orientale après un crépuscule de cinq minutes, et nous avançons sur un chemin facile, dans une douce température. Sur une immense esplanade ouverte à l'est, blanchit, dans le lointain, la pyramide de Caraburo, élevée par les académiciens français sur l'emplacement de l'un des principaux signaux qu'ils établirent pour

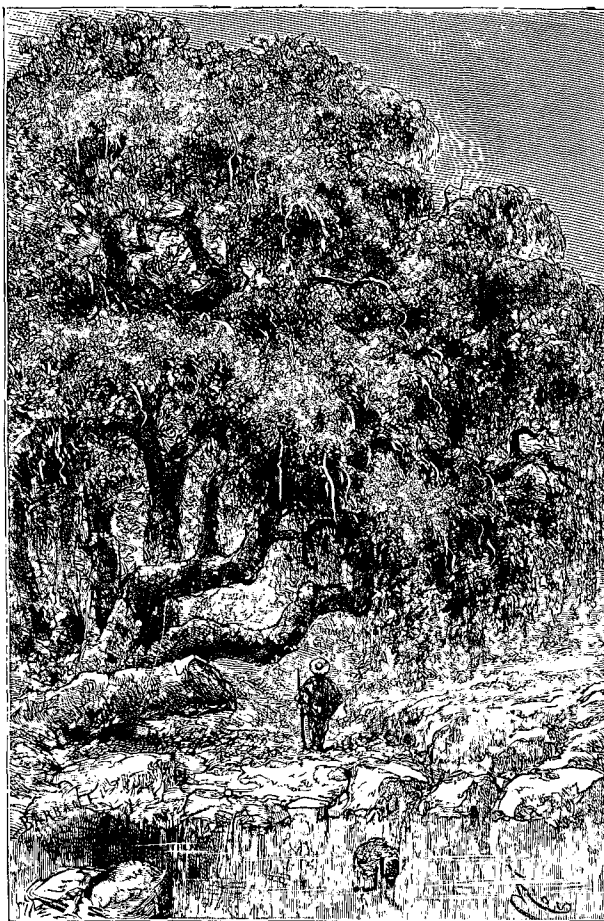
la célèbre triangulation d'où est sortie la mesure exacte du méridien terrestre.

Laissant mes gens et mes charges me suivre de leur pas ordinaire, je m'arrête seulement une dernière fois pour prendre le croquis d'une Indienne qui chemine portant un enfant à la mamelle attaché dans un mouchoir pendu à son cou, le dos chargé d'une montagne de bois qu'elle va vendre à la ville.

Quito est devant moi, caché encore par une colline de sable. Derrière cet obstacle sont des amis, des nouvelles d'Europe qui m'attendent depuis de longs mois. Je n'y tiens plus. Je pique des deux, et un galop de quelques heures m'amène en

vue de Quito, où je mets enfin pied à terre et où m'attend une réception cordiale.

Dès l'entrée dans l'un des faubourgs de Quito, soit par le nord, en venant d'Ibarra, soit par le sud, en venant de Guayaquil, l'aspect est saisissant. C'est bien là une ville ancienne. Tout y parle des Espagnols, qui ont superposé la civilisation européenne à la civilisation inca. Les habitations du peuple, faites en pisé à pans de bois, ou celles des artisans et des riches, à deux étages, mieux bâties, couvertes en tuiles, sont toutes contemporaines d'un autre âge. Parmi les monuments nombreux de la Renaissance espagnole, dispersés dans toutes les rues, ce qui a survécu aux tremblements de terre est fruste, lézardé, d'un gris terne ou doré par la patine des siècles et couvert d'une végétation herba-



Le faux-poivrier (*Schinus Molle*). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

cée, barbe vénérable de ces visages de pierre.

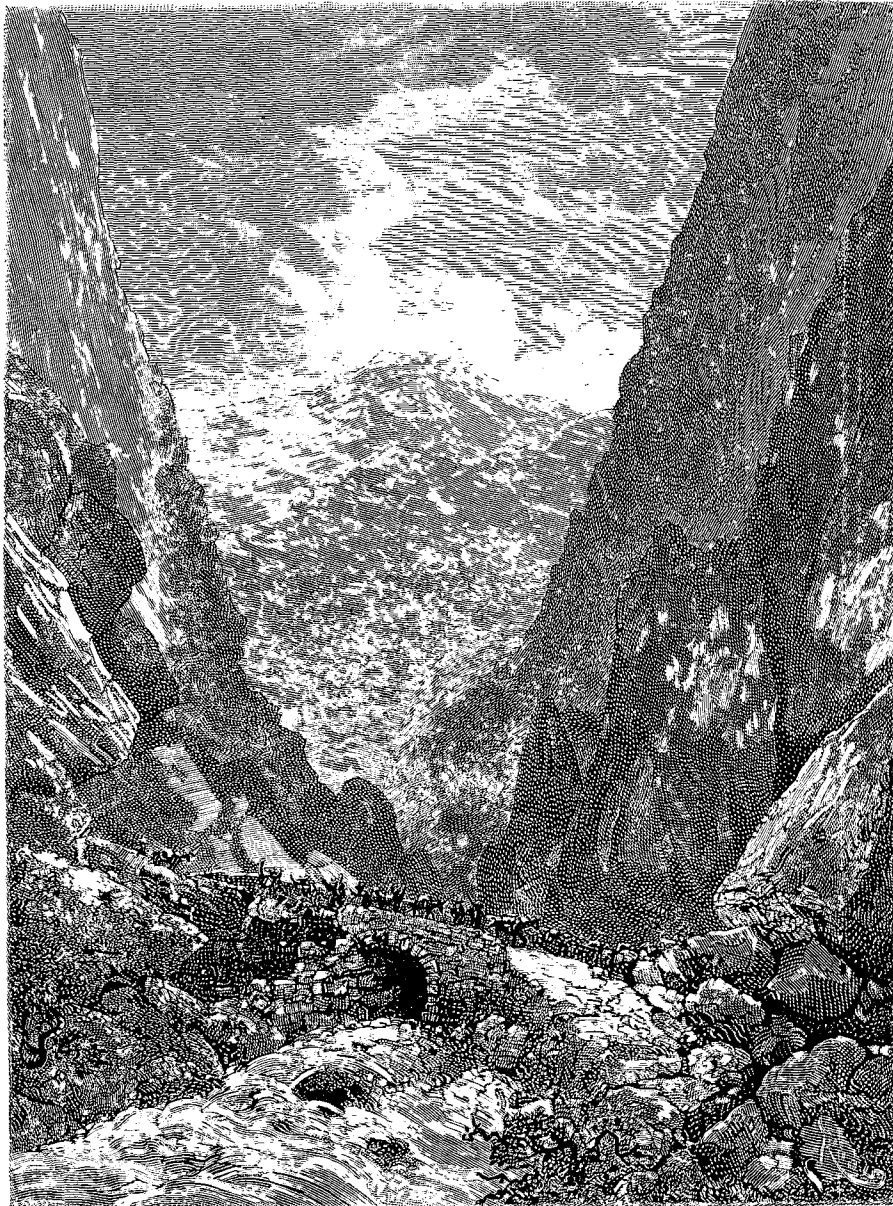
A peine quelques *Eucalyptus* récemment plantés jettent-ils une note moderne dans ce concert d'antiquités, en rappelant, par un souvenir australien, l'existence d'autres continents.

Sur le large chemin (l'ancienne « route des rois »), de longues files d'Indiens, venus des pays d'alentour, montent à la ville, apportant les denrées de consommation. Vêtus de leurs *tambas* ou *bayétas* de laine grise rayée, attachées à mi-corps par une large ceinture jaune brodée, ils portent leur charge sur le dos, dans un panier (*canasto*) cylindrico-évasé, fixé à la fois sur les

épaules et sur le front par la courroie de cuir nommée *cargadera*. Un très long bâton à chaque main, ils parcourent ainsi de longues distances, grim pant avec des poids énormes, des vallées de Lloa, de Nané gal, de Mindo, de tous les points de la Cordillère qui produisent les fruits de la terre chaude : bananes, ignames, chérimoyas, oranges, ananas, etc. Du sommet des mon-

tagnes boisées, ils apportent le bois de chauffage, toutes les forêts ayant disparu autour de Quito. On souffre de voir ces pauvres créatures, surtout les femmes, réduites ainsi à l'état de bêtes de somme.

Les rues de la ville, dont le sol accidenté se draine facilement vers les quebradas qui la parcourent et l'enserrent¹, sont généralement droites et rectangulaires.



Passage périlleux du rio Pisqué (voy. p. 379). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

On les a assez bien pavées, au moyen de cailloux roulés maintenus au milieu par des lignes de petites dalles et d'autres rangées de gros pavés qui encadrent les premiers et facilitent la marche des habitants.

Quito, au pied du volcan de Pichincha, qui le menace sans cesse de ses éruptions, Quito renferme dans son enceinte une haute colline, nommée « el Panecillo », d'où l'on jouit d'une vue superbe et très étendue. De là

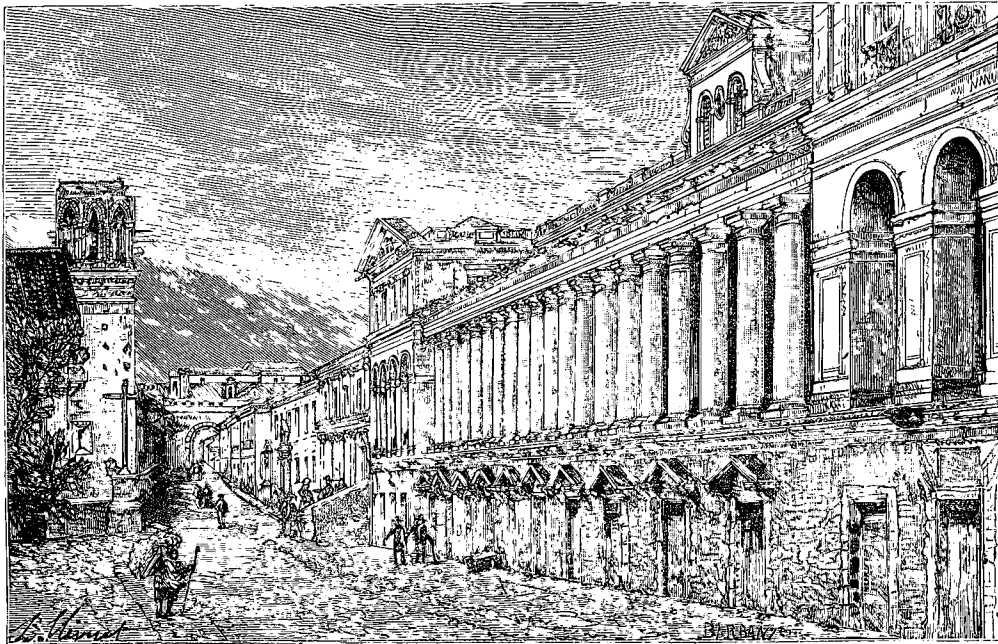
toute la ville se développe avec une clarté parfaite, et comme l'aspect de ses monuments n'a pas changé depuis de longues années, je renvoie le lecteur aux excellentes descriptions que M. Ernest Charton en a données dans *le Tour du Monde* en 1867. Je me contenterai d'ajouter quelques détails complémentaires.

1. Les quebradas de Jérusalem, de Manosalbas, de Itsimbia, et le rio Machangara.

La cathédrale s'élève sur la grande place (*plaza mayor*), dans le centre d'activité de la cité, en face du jardin public et près du palais du Gouvernement. L'examen de notre dessin nous dispensera d'en donner la description. Mais un trait caractéristique de ce monument est le grand promenoir en terrasse (*altozano*) qui le précède, et auquel on accède par un escalier monumental. Rien n'est plus curieux que l'animation de la place, vue de cette terrasse, un jour de marché, lorsque les marchandes la peuplent de leurs petites tentes semblables à des parapluies carrés. Les Indiens des villages de la Magdalena, de Sembiza, de Chillo, de Tumbaco, courbés sous leurs charges ou se reposant, vêtus de leurs costumes variés : canasteros (porteurs), marchands d'alfalfa et de cannes à sucre, porteurs d'eau si singuliers avec leur énorme jarre retenue sur le dos par des cordes, vendeuses de sel avec leurs balances, colpor-

teurs de boîtes, de chaises, de guitares, marchandes de petits pains de maïs drapées dans leurs châles rouges, montreurs de marionnettes (*muñecas*), tout ce peuple bariolé s'agite et se presse dans un désordre pittoresque que le touriste, ami de la couleur, ne peut se lasser d'observer.

Le type le plus connu des Indiennes qui apportent les denrées à Quito est caractérisé par des femmes de taille moyenne, trapues, aux extrémités fines et nerveuses, aux muscles puissants. Leur taille est courte, les épaules larges et carrées, les seins larges et déprimés. Le teint est d'un brun roux ou bistré. La tête, ronde et élargie, offre des traits durs et grossiers, un nez épaté aux narines fines, une bouche grande à lèvres épaisses, des yeux un peu relevés aux commissures extérieures, un front bas, étroit, et des cheveux noirs, plats, drus, en désordre. Le costume se compose géné-



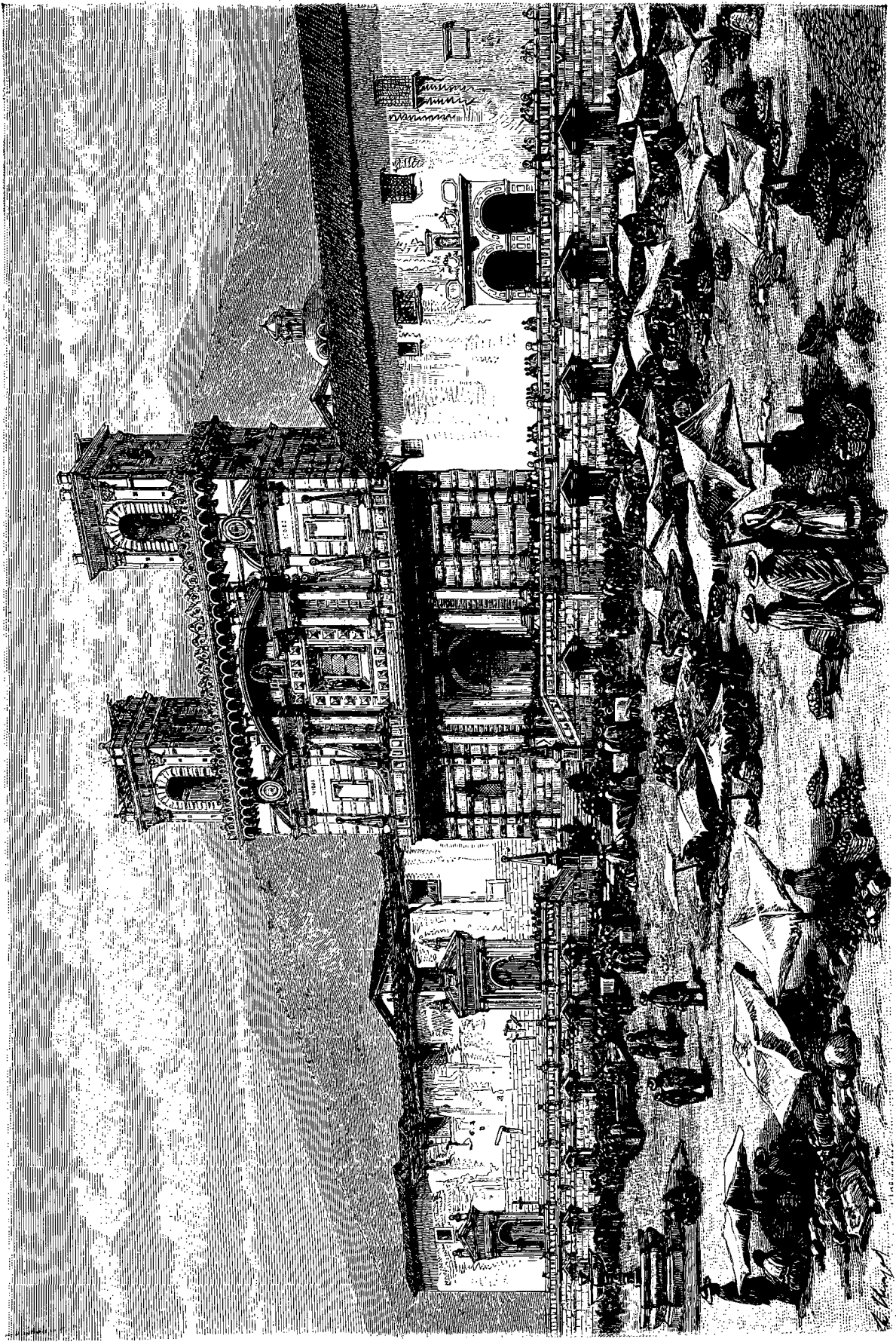
Palais du Gouvernement, à Quito. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

ralement d'une ample tunique de gros drap (*bayeta*) gris à raies noires, appelée *anaco*, et d'une ceinture jaune avec broderies rouges sur fond gris. La ceinture de tête, que nous avons vue sous le nom de *cargadera* dans le sud de la Nouvelle-Grenade, se nomme ici *achanga*. La chemise brodée rouge sur blanc est simplement la *camisa*; la ceinture, si elle est étroite, se nomme *faja*, ou si elle est plus large, *mama chumbi*. Enfin, le bâton obligatoire pour marcher dans les chemins raboteux des Andes est la *tauna*. J'ai acheté et rapporté un de ces costumes entier, *tout neuf*; on me permettra d'insister sur ce qualificatif, la saleté de ces Indiennes étant proverbiale. Elles coupent leurs cheveux à la hauteur des oreilles; les hommes, au contraire, les gardent longs.

La plaza mayor de Quito, autrefois libre et nue, a été plantée en jardin public par les soins de Garcia

Moreno. Le tracé de ce square est peu compliqué : une étoile avec huit allées, dont une fontaine occupe le centre. L'ornementation du jardin est intéressante en ce qu'elle présente quelques végétaux indigènes, fait rare dans ces contrées. Ce sont des daturas aux fleurs blanches odorantes, des barnadésias couverts de leurs pompons roses, des haies formées de durantas épineux aux grappes bleues et aux baies jaunes, des saules de Humboldt qu'on a étêtés, au grand dam de leur port élégant et pyramidal. Quelques fleurs d'Europe complètent cette décoration végétale, dont l'aspect est assez misérable.

Un côté de la place est occupé par le palais du Gouvernement. C'est un édifice d'assez belle apparence, à deux étages, avec un péristyle élevé, soutenu par une colonnade de bon style. De ce péristyle, le président Garcia Moréno est tombé sur la place, le 6 août 1875, abattu par le revolver de l'assassin Rayo. Ce misérable



Cathédrale de Quito. — Dessin de MM. Clerget et Ferdinandus, d'après une photographie.

était un Colombien, originaire de Cali, qui avait été nommé gouverneur du Napo, puis destitué pour ses concussions. Il se vengea avec une férocité sans égale. Le président étant tombé, blessé seulement, Razo descendit l'achever. Il s'acharna sur lui à coups de machette, lui fit dix-huit profondes blessures, dont huit au crâne, toutes mortelles. Les mains étaient hachées, un bras était coupé entièrement. On trouva sur la poitrine du président le message qu'il venait de lire au Congrès, et qui était littéralement « scellé de son sang ». L'assassin fut arraché, par les soldats, du corps de sa victime, sur lequel il s'était accroché comme un vampire. On le fusilla sur-le-champ. Deux de ses complices furent exécutés : l'un, Andrad Campusano, le 11 août; l'autre, Manuel Cornejo, plus tard. L'horreur causée par ce crime fut universelle. On fit au président de solennelles obsèques : il fut enterré dans l'église de la Compañía. La ville fut déclarée en état de siège. Le vice-président remplaça le chef de l'État pendant quelques semaines, et, un mouvement populaire ayant renversé le ministère, des élections générales eurent lieu, qui amenèrent à la présidence de la république don Antonio Borrero.

Garcia Moreno, dont j'ai déjà cité plusieurs actes d'intelligence et de vigueur, était un homme d'une trempe extraordinaire. Caractère franc, loyal, généreux, mais autoritaire, violent, il croyait que le peuple équatorien ne pouvait jouir d'une liberté illimitée. Cette théorie, il la mettait rigoureusement en pratique. Aucune classe de la société ne trouvait grâce devant lui. D'une vie pure et austère, brave à l'excès, travailleur infatigable, il vivait en ascète et était dur pour les autres. Si un Indien méritait un châtiement, le président était plus clément pour lui que pour un haut fonctionnaire. Si un employé arrivait en retard, une amende de trois piastres lui était infligée; si c'était le portier, une piastre; un chef de division payait quarante piastres, etc. Quand le cadran d'un couvent ne marquait pas l'heure juste, à l'amende les moines!

Il avait fait frapper de la monnaie de billon, qui manque dans l'Écuador, où la dernière monnaie divisionnaire était le calé, pièce de douze centimes et demi. Le Congrès trouva la mesure peu aristocratique et voulut proscrire l'emploi de cette monnaie. Les opposants eurent beau jeu : Moreno fit payer la totalité de leurs appointements en billon. Une révolution ayant éclaté à Guayaquil, il partit sans dire gare, fit les quatre-vingt-dix lieues en crevant trois chevaux, tomba à Guayaquil comme une bombe, quand on le croyait à Quito, arrêta de sa main les meneurs et les fit fusiller sans autre forme de procès.

Ce qu'il commença et acheva de travaux publics est incroyable, étant données les finances restreintes de l'État. La grande route de Quito à Guaranda fut tracée magistralement, nivelée et pavée en partie par des ingénieurs français¹; une école de médecine fut fondée et dotée; une école polytechnique fut établie, bien administrée, largement pourvue; un observatoire s'éleva sur l'emplacement de l'ancien *egido*, des études de chemins de fer furent entreprises et celui du Pacifique conduit assez loin vers les montagnes, etc., etc.

On reproche à cet homme étonnant d'avoir souvent agi en autocrate, d'avoir méconnu les principes libéraux de la constitution, et, fervent catholique, d'avoir été intolérant pour les autres cultes. Je ne puis prendre parti dans ce débat, mais la plu-

part des Équatoriens que j'ai interrogés m'ont assuré que les révolutions qui ont désolé leur pays depuis la mort du président auraient été conjurées et que la prospérité publique aurait doublé si Garcia Moreno avait vécu dix années encore.

1. Aux portes mêmes de Quito, l'ancien chemin, jusqu'à la hacienda de Arcadia, était autrefois exécrable. Il fallait franchir sept quebradas dangereuses qu'on avait surnommées « les sept péchés capitaux ».

Éd. ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le président Garcia Moreno. — Dessin de Thiriat, d'après la photographie d'un portrait.



Église de Santo Domingo, à Quito. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Quito, habitations, monuments, églises et couvents. — L'ancienne Alameda et l'Observatoire. — Réception par le président de la République. — Population de Quito, mœurs, coutumes, alimentation, état moral et intellectuel. — Voies de communication. — Fêtes, processions. — Départ pour la Cordillère occidentale. — Tambillo. — Le volcan du Corazon. — Aloag; les *caucheros*. — L'ortie féroce. — Flore alpestre des Andes. — Descente vers Manabi. — Miligalli et Canzacoto. — Cataracte de San Florencio. — Un paysage houiller; les prèles géantes. — Rancho de Saint-Nicolas. — Les amours d'une arctodée. — L'arlequin. — Une révolte comprimée. — La récolte du caoutchouc. — Scierie de Miligalli. — Une chasse au coati. — Le rancho des citrouilles. — Le jaguar; un arbre providentiel. — Retour à Quito.

Les maisons de Quito, à un ou deux étages, n'ont rien qui les différencie beaucoup de celles des autres villes de l'Amérique espagnole. Quelques-unes sont cependant revêtues de grossières peintures à fresque, et, dans les faubourgs, il n'est pas rare de rencontrer des façades barbouillées du haut en bas de couleurs criardes.

Les établissements religieux, nombreux et considérables, vestiges bien conservés d'une grandeur passée, mériteraient une description s'ils n'avaient été signalés déjà aux lecteurs du *Tour du Monde* par M. Ernest Charton (tome XV, p. 404 et suivantes). Je visitai le couvent de Santo Domingo, dont le cloître, les murailles couvertes de belles peintures représentant

des scènes de la vie de saint Dominique et du Nouveau Testament, les jardins, dessinés dans le style de la renaissance espagnole, l'église surtout, où l'on trouve des œuvres remarquables des peintres de l'école quiténienne, dont le maître le plus célèbre fut Miguel de Santiago, surnommé l'« Apelles américain », offrent un vif intérêt.

San Francisco de Quito n'est pas moins renommé. La façade de l'église était d'un bel aspect. Les deux tours se sont écroulées, mais le reste est à peu près intact. Le monastère est très vaste et renferme de précieuses toiles.

On trouve dans le couvent des Jésuites, près de la cathédrale, le séminaire de San Luis, un musée d'histoire naturelle, l'École polytechnique fondée par Garcia Moreno, l'église dite de la Compañia, une bibliothèque, etc. J'eus le plaisir d'y examiner la célèbre table

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353; t. XLV, p. 337, 353 et 369.

de marbre avec l'inscription, en date de 1736, qui relate les observations faites par les académiciens français envoyés pour mesurer un arc du méridien terrestre.

Le couvent de la Merced est aussi un immense édifice, où se trouve l'horloge publique de la ville. Le R. P. supérieur, à qui je pus fournir des renseignements sur les missions de l'ouest de la Nouvelle-Grenade, me fit présent d'un curieux tableau sur bois, du seizième siècle, entouré d'un beau cadre du temps et représentant la Vierge au scapulaire.

Les églises de San Agustin, de Santa Clara, de Santa Catalina et d'autres de second ordre mériteraient encore d'être étudiées comme édifices ayant tous un intérêt historique et architectural.

J'en aurai à peu près fini avec Quito monumental lorsque j'aurai cité : le grand hôpital ou léproserie, remarquable par ses dimensions et sa hideuse population, source de pitié pour le public et d'étude pour la jeune école de médecine fondée à Quito dans ces dernières années ; — la colonne (moderne) de la Liberté, sur la place de la Recoleta, où se voit la coupole de l'église de la Escalera, — et enfin le nouvel Observatoire.

Cet édifice, en cours d'exécution au moment de mon séjour à Quito, s'élevait sous la direction et d'après les plans d'un astronome distingué, le R. P. Menten. Ce savant me montra ses installations, les beaux instruments construits chez Secrétan, de Paris, la grande lunette qui venait de lui arriver de Munich, de précieux envois de l'Institut de France, etc. L'Observatoire de Quito est situé par $81^{\circ} 5' 0''$ de longitude ouest du méridien de Paris, à la latitude de $0^{\circ} 14' 0''$ et à l'altitude de deux mille neuf cent onze mètres au-dessus du niveau de la mer. La température moyenne du lieu est de $14^{\circ}, 19$.

Les données météorologiques obtenues par le P. Menten sont curieuses¹.

L'enclos où est situé l'Observatoire est l'ancienne Alameda de Quito, dont l'entrée, en pan coupé sur le grand chemin du nord, présente une façade d'une architecture assez prétentieuse, actuellement en ruine et couverte d'une végétation parasite.

On peut encore citer, comme promenade publique, l'*Egido de Ñaquito*, au nord, avec son entourage de

maisons de campagne, et au sud celui de Turubamba, également très fréquenté.

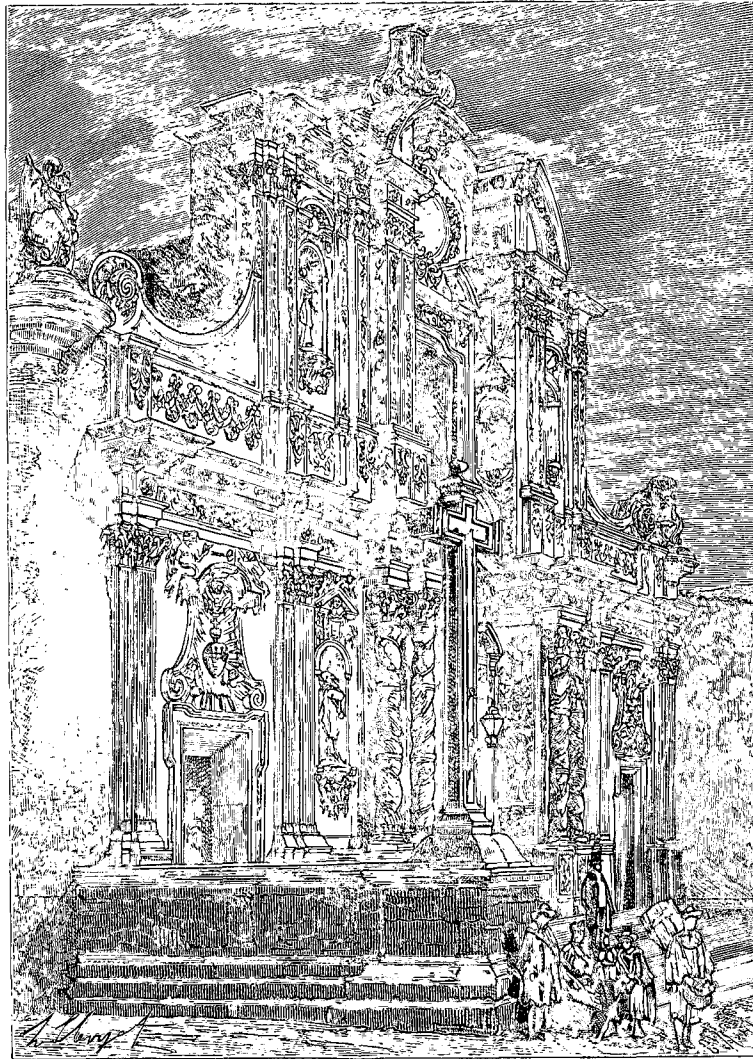
De l'une des collines centrales de la ville, on peut contempler à la fois huit grands sommets de montagnes : Cayambé, Antisana, Cotacachi, Cotopaxi, Sincholagua, Corazon, Ilinisa et Pichincha, panorama sans rival sur la terre, et qui explique bien le choix d'un tel emplacement pour ce « magnifique Quito, le nombril du monde », comme l'appelaient les Incas.

Dès mon arrivée, je m'étais mis en rapport avec le consul général de France, M. Boulard, qui m'avait accueilli avec la meilleure grâce. Le lendemain, il me présentait à don A. Borrero, le président de la Répu-

blique (voy. p. 389), qui se montra plein d'intérêt pour

1. J'ai sous les yeux les observations météorologiques d'une année, qui fournissent les chiffres moyens suivants :

Hauteur du baromètre	544 ^m 97
Hygromètre (fractions de saturation)	0 ^m 747
Tension de la vapeur d'eau	8 56 ^{mm}
Thermomètre centigrade (air libre)	14 ^o 19
Udomètre	35 5 ^{mm}
Évaporation	6 3 ^{mm}
Jours de pluie	150
— de brouillard	143
Hauteur de pluie	178 ^{mm}
Jours d'orage (tonnerre)	68



Église de la Compañia, à Quito (voy. p. 385). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

la mission que j'avais reçue du gouvernement français. Il voulut voir mes collections, mes notes, mes dessins, et il me signala les contrées à visiter dans l'Écuador, encore trop peu connues pour la science.

« Je signale à vos recherches, me dit-il, les vallées de Nanégal, de Mindo, de Niébli; elles sont riches en plantes, et les excursions des botanistes, y compris même celles de M. Jameson, qui a longtemps résidé à Quito, n'ont pas atteint leurs basses vallées.

Voyez aussi le chemin de Manabi. Cette question est à l'ordre du jour. La voie la plus courte de Quito à la mer préoccupe ici tous les bons esprits. Cette route est ouverte sur un certain parcours; les chercheurs de caoutchouc connaissent bien l'autre : ils vous guideront. D'ailleurs, je vous fournirai des soldats pour vous aider dans les passages difficiles.

— Je remercie Votre Excellence, mais j'irai seul. (J'avais envie d'ajouter, comme ce voyageur à Pœstum : Et qui me protégera contre vos soldats?)

— Enfin vos projets vont-ils jusqu'à la province d'Orienté? Dans ce cas, je vous recommande l'exploration du Morona ou du Pastassa. Il y a là des trésors à découvrir pour l'histoire naturelle. Le Napo est bien connu, surtout depuis l'expédition faite l'année dernière par les savants américains dirigés par M. James Orton, et que nous avons reçus et aidés de tout notre pouvoir. Il faut tourner les regards vers les autres affluents équatoriens de l'Amazonc. »

J'assurai le président de ma reconnaissance pour ses bonnes dispositions à mon égard. Il me remit des lettres m'accreditant auprès des autorités locales des pays où j'allais entrer. Je le remerciai au nom du ministre de l'instruction publique, je partis fort

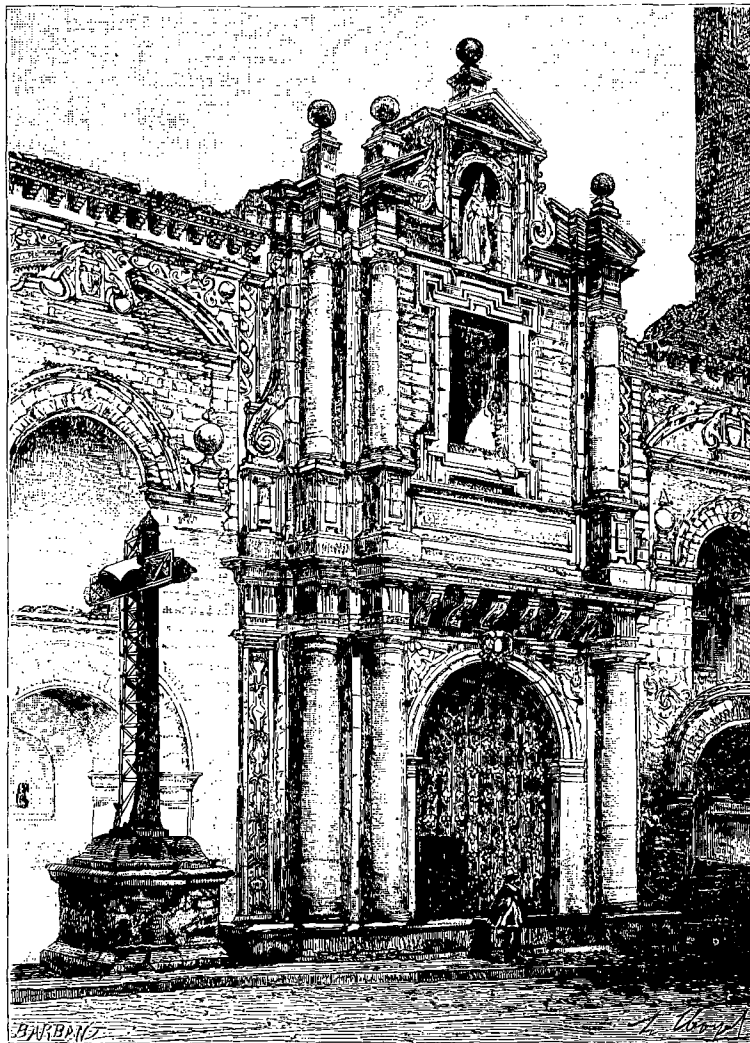
satisfait de cet accueil et continuai mes investigations.

La population de Quito, en 1856, était de quarante mille habitants, si l'on en croit Villavicencio. Quand je demandai à M. Boulard des documents officiels récents, il me répondit qu'il n'avait jamais pu en obtenir lui-même. La petite colonie française qui se réunissait tous les soirs à l'« hotel français », chez M. Bezançon, dans la rue del Corréo, où j'avais élu domicile, ne me renseigna pas mieux. Aucune statis-

tique digne de foi n'avait été publiée sur ce point important, les habitants étant accoutumés à se cacher, à la nouvelle d'un recensement, pour éviter l'enrôlement et les impôts. Quelques étrangers impartiaux m'assurèrent que le chiffre de quarante mille âmes, cinquante mille au plus, était bien près de la vérité.

Nous avons étudié précédemment les caractères des indigènes de cette population en examinant l'Indien des montagnes (*serrano*). Si le sang est mélangé de nègre, le résultat est un *zumbo*; l'union du blanc et de l'Indien donne le *cholo*. Ces métis de tous les degrés, à l'exclusion des unions entre Européens, produisent une variété grande; mais la masse populaire,

où le type quichua domine, est réduite à une sorte de domesticité voisine de l'esclavage, en dépit de la constitution qui proclame la liberté de tous les citoyens sur le territoire de la République. Nous avons vu ces Indiens réduits à l'état de bête de somme, dans ce pays où les voitures sont inconnues (à de rares exceptions près). Ces pauvres gens labourent la terre, font les ouvrages vils de tout genre, et n'ont souvent d'autre salaire que leur nourriture. D'un caractère doux, ils sont exploités par les classes plus élevées, qui, loin de les éduquer et de les relever, les abrutissent par des



Portail de San Agustín, à Quito. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

bien cultivés, dans des haciendas diverses, et je constatai la présence des espèces potagères suivantes : pommes de terre, navets (excellents), choux rouges (malades l'hiver), betteraves, ail (mal venant), oignon (médioacre), choux-fleurs (petits), carottes rouges, choux de Bruxelles, de Milan, scorsonères (rares), asperges (venant mal), melons (mûrissant mal et dégénéral), radis, laitues (montant trop vite), épinards (ne grainant pas), céleri et panais (poussant peu), fraises des bois (excellentes), artichauts (petits).

Des arbres fruitiers, il faut à peine en parler. Les pêchers fleurissent toute l'année et ne donnent que des fruits verts et durs, que l'on mange en « dulcès » comme à Bogotâ. Les poiriers, pommiers, etc. font triste figure et l'on n'en doit pas conseiller la plantation.

Quito est assez mal pourvu sous le rapport culinaire. Les deux repas quotidiens ont lieu à neuf et à deux heures. On place la cuisine dans un appendice de l'habitation, hangar ou soupente. La cuisine se fait par terre, sur les trois cailloux traditionnels, habitude invétérée que rien ne peut vaincre. Un Quiténien me raconta qu'il avait fait venir de Paris un fourneau de fonte dit « économique ». Il le fit installer avec soin sous sa direction et le livra à sa cuisinière. Le lendemain matin, quand il vint voir « l'effet », il trouva que celle-ci avait juché ses trois pierres et sa olla sur le fourneau, et fait son feu « dessus » !

Je répète que je fais des réserves pour des maisons « comme il faut », où les coutumes européennes sont en vigueur depuis longtemps. Je parle, *de visu*, du commun de la population, et je reste large pour les exceptions. Cette réserve faite, je compléterai ma pensée sur l'état de civilisation de Quito.

Ce peuple est intelligent, bon, facile à vivre, mais il manque d'énergie et d'activité. Sous les dehors de cette politesse, qui promet tout et ne tient rien, on ne trouve nulle solidité dans l'accomplissement de la parole donnée, et l'étranger étonnerait bien son hôte s'il prenait au mot celui-ci lorsqu'il se met lui-même et toute sa maison « à votre disposition ». L'indolence, l'indifférence est l'état naturel des Quiténiens. Les dames resteront oisives, ou causeront politique et modes de Paris sans chercher à élever leur culture intellectuelle; à l'autre bout de l'échelle, le paysan labourera le sol avec une charrue de bois, se bornera aux outils les plus élémentaires, sèmera son maïs en faisant un trou avec un bâton, et ne prendra aucun souci de sarcler ses cultures. Le maïs, le blé, l'orge, les pois, les choux, les pommes de terre, qui con-

stituent les produits végétaux de grande consommation, n'obtiennent guère plus de travail des cultivateurs que la luzerne qu'ils coupent en bottes pour la porter au marché. Le temps ne leur coûte rien. Un écrivain humoristique a pu dire : « Si jamais on ouvre un chemin de fer dans l'Écuador, tout le monde manquera le premier train. » On m'a assuré qu'il n'y avait pas dix Équatoriens qui eussent fait l'ascension du Pichincha, situé aux portes de Quito et dont le cratère si curieux est facilement accessible.

Pour se mouvoir dans ce pays, il faut monter à cheval ou à dos de mulet; il y a bien une route charretière de Quito à la Tacunga, mais pas de voitures : aussi les relations avec les muletiers exacteurs, qui exigent le paiement d'avance, sont-elles intolérables.

Mais poursuivons nos investigations.

L'Écuador possède une Université, une École polytechnique et sept collèges. L'Université, en 1875, comptait deux cent quatre-vingt-cinq étudiants, mais on se demande si les résultats sont en rapport avec ces chiffres. J'ai cependant vu, à l'École polytechnique, de belles collections d'histoire naturelle, herbiers, minéraux, oiseaux, cabinet de physique et de chimie, et j'ai visité, en compagnie d'un médecin français, le docteur Domereq, la bonne installation de l'École de médecine, où se faisaient, lors de mon passage, de remarquables préparations anatomiques sur le cadavre. Qu'est-il résulté de ces prémisses? On m'a dit depuis cette époque que la révolution avait arrêté ce bel essor et que tout était maintenant à recommencer.

Les distractions à Quito sont fort restreintes. Il n'y a pas de théâtre, et l'on est réduit aux *tertullias*, qui ne diffèrent guère de celles du Pérou, et jettent seules une note gaie dans la vie monotone des familles. Aux jours de fête, on a les courses de taureaux, mais réduites à une innocente poursuite, qui a pour but, non de tuer l'animal, mais de le taquiner, de le tourmenter et de le vaincre. L'honneur est satisfait, le peuple exulte, le torero est fêté, l'aguardiente circule à flots, et tout le monde va se coucher content.

Le 10 août, anniversaire de la fête de l'Indépendance, met la population en liesse. Tout s'anime et se pare. La plaza mayor se couvre de décorations, les pouvoirs publics se mettent en frais de représentation, les rues se pavoisent, et les réjouissances officielles galvanisent pour quelques moments l'indifférence habituelle.

Mais le véritable amusement national, le sport par excellence, c'est le combat de coqs. Il faut voir, sur la



Don Antonio Borrero, président de la république de l'Écuador en 1876 (voy. p. 386). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

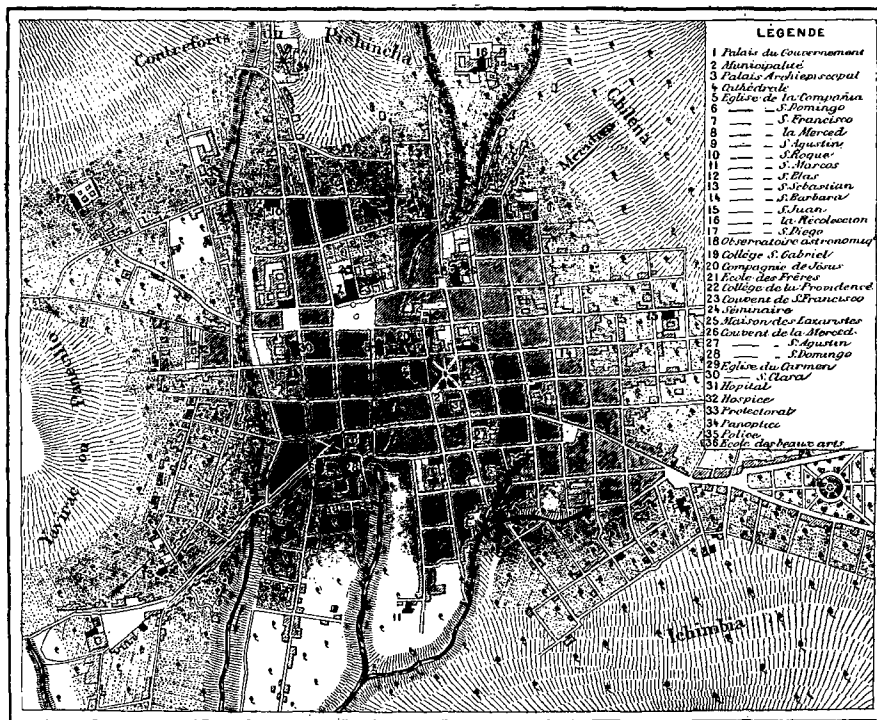
place de Santa Catalina, les groupes et les individus qui se passionnent pour ce jeu féroce. L'œil enflammé, ces gens d'ordinaire paisibles se pressent autour de l'arène, et jettent dans des paris extravagants leur argent avec leur raison. Les péripéties de ces petits drames sont celles que j'ai déjà racontées pour Ibagué, dans le Quindío, et je n'y reviendrai pas.

Le goût méridional pour les mascarades se retrouve à Quito, mais atténué par la modération générale qui plane sur toutes choses dans cette atmosphère raréfiée. Il semble que le « soroché » des grandes altitudes, qu'on nomme ici *puna*, influe sur toutes les actions des habitants. Aussi les fantaisies carnavalesques n'ont-elles pas ici tout l'entrain des gaietés romaines ou niçoises. Elles consistent à se battre avec des œufs ou à

se jeter de l'eau au visage. Quelques déguisements variés, le plus souvent imitant les costumes des anciens Incas, ajoutent toutefois à l'aspect de ces réjouissances une certaine couleur locale.

Quelques mots cependant sur les processions, qui sont toujours restées en faveur. Quito, « la cité ecclésiastique », est grand admirateur des solennités pompeuses de l'Église, et une immense affluence de peuple se porte vers ces manifestations religieuses. J'ai assisté à la procession de la Fête-Dieu. Cette fête avait eu lieu le 15 juin, mais elle recommença le 25 juin comme une sorte d'octave ou de reprise, non moins courue que la première.

Dès la veille, de nombreux reposoirs avaient été préparés. Très maniérés dans leur architecture, ils étaient



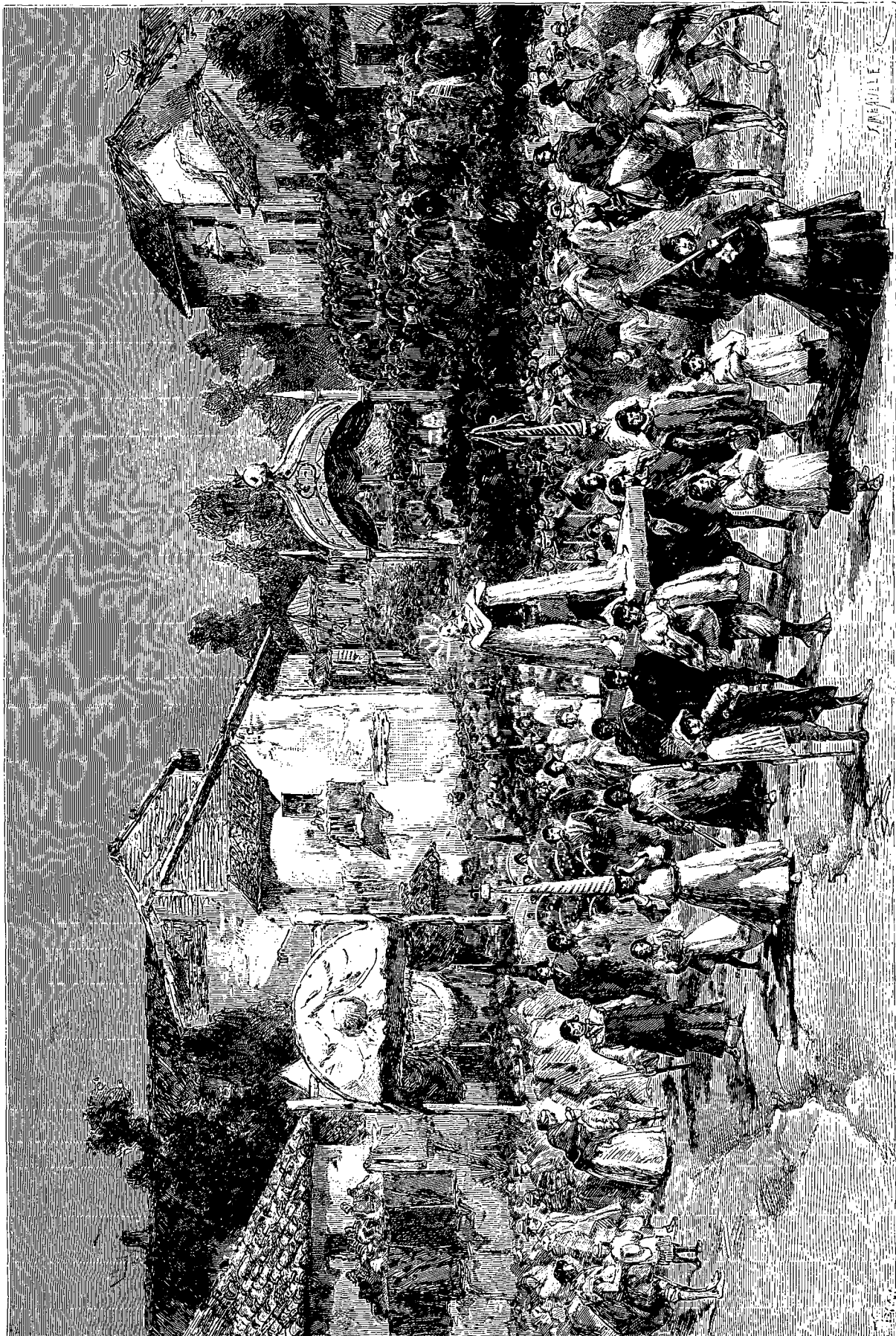
Plan de la ville de Quito en 1875, d'après le P. Menten.

couverts plutôt d'étoffes voyantes, de rubans, de papier et de fleurs artificielles, que de ces nombreuses plantes et fleurs fraîchement cueillies qui prêtent à nos reposoirs de la Fête-Dieu tant de charme et de poésie.

La procession commence. Les cloches ont sonné à toute volée, frappées à la main par des hommes armés d'un marteau ; le cortège s'avance dans un silence recueilli. En tête, le groupe du « Seigneur ». Sur un plancher carré, porté par huit fidèles, la statue du Christ, de haute taille, se tient debout, entourée de cierges et de vases de fleurs artificielles. « El Señor » est frisé avec soin ; de longues « anglaises » pendent en tire-bouchons sur ses épaules. Un nimbe à cinq rayons en cuivre doré entoure sa tête. Il est vêtu d'une robe rouge, recouverte à demi par un ample manteau de velours de même couleur, brodé d'or. Deux groupes d'anges, aux

ailes déployées, défilent à ses côtés, portés chacun par quatre hommes de bonne volonté.

Le deuxième groupe, celui de la « Madre de Dios », vient ensuite. Le soubassement, de même forme que celui qui supporte le Sauveur, est orné aux quatre coins d'enfants ailés à têtes de poupée, suspendus sur des ressorts en spirale, l'encensoir en l'air, et toujours ailes déployées. Une religieuse de l'ordre de la Merced, trois fois plus petite que la Vierge, est prosternée à ses pieds, les mains jointes et dans l'attitude de la prière. On a épuisé les ornements sur la toilette de la Mère de Dieu. Sur sa robe étalée en forme de volumineuse crinoline se drape un superbe manteau de satin blanc profusément brodé d'or. De longs cheveux noirs, pompadés et luisants, retombent à flots sur ses épaules, et un diadème de rayons surmonte sa tête vénérée.



Procession de la Fête-Dieu, à Quito. — Dessin de Tofoani, d'après les croquis de M. André.

D'autres groupes de saints, d'anges, de patrons de la ville ou des environs, vêtus de costumes emblématiques, suivent avec des décorations variées, où les fleurs artificielles, le papier rose, bleu et doré jouent le principal rôle.

Rien n'est plus pittoresque que la diversité des costumes des officiants et figurants. Les ornements des prêtres diffèrent peu de ceux employés par le clergé espagnol; mais on ne saurait se faire l'idée des complications bizarres de l'accoutrement de certains suivants du cortège. Le dessin seul pourra en rappeler le souvenir. L'histoire de ces vêtements extraordinaires remonte sans doute au temps des Incas. De même que dans les premiers temps du christianisme on retrouvait, dans les cérémonies de l'Église, des réminiscences extérieures du culte païen, de même les usages du paganisme américain ont survécu, dans une mesure restreinte, à la conquête européenne et à l'introduction de la religion catholique.

Dans d'autres parties de l'Écuador, il paraît que les processions de la semaine sainte révèlent des particularités de costume encore plus curieuses, mais procédant toujours des mêmes origines.

Conformément aux suggestions du président Borrero, je me décidai à explorer les contreforts occidentaux des Andes occidentales. Je partis donc, le matin du 18 juin, en compagnie du R. P. Sodiro, grand amateur

d'histoire naturelle. Nous étions accompagnés de sept porteurs indigènes. Leurs *costales* et *canastos* (sacs et paniers), gonflés de provisions de bouche, devaient s'alléger rapidement pendant ce voyage où l'on ne trouve guère de vivres que ceux qu'on emporte avec soi.

Nous partons. Au lever du soleil, il fait un temps délicieux. Sur la route pavée, large et bien entretenue, — qui malheureusement ne reste pas longtemps en cet état, — les Indiens des pueblos voisins arrivant à la

file et portant sur leurs têtes des charges variées, à la descente du rio Machangara, forment un tableau de genre d'une curieuse couleur locale. Des ânes chargés de bois et de fruits se mêlent aux lamas couverts de leur épaisse fourrure brune, et qui tournent à tout instant leur petite tête aux lèvres boudeuses et aux yeux étonnés.

A droite du chemin, la hacienda d'Arcadia dresse ses pavillons symétriques, d'assez bonne ordonnance. Les seuls arbres plantés dans les jardins qui bordent la route sont le *Cerasus salicifolia*, qui ressemble à notre merisier à grappes et se couvre de petites cerises noires que l'on mange faute de mieux, et l'eucalypte (*Eucalyptus globulus*) d'Australie, qui prospère à merveille et reboiserait rapidement les environs dénudés de Quito, si les habitants se préoccupaient de la question forestière.

La végétation frutescente indigène se révèle par de rares buissons de durantas, de cestrums et de barnadésias, animés par des volées étourdies du petit oiseau de ces hautes plaines, sorte de passereau nommé ici *verranero* (oiseau du printemps).

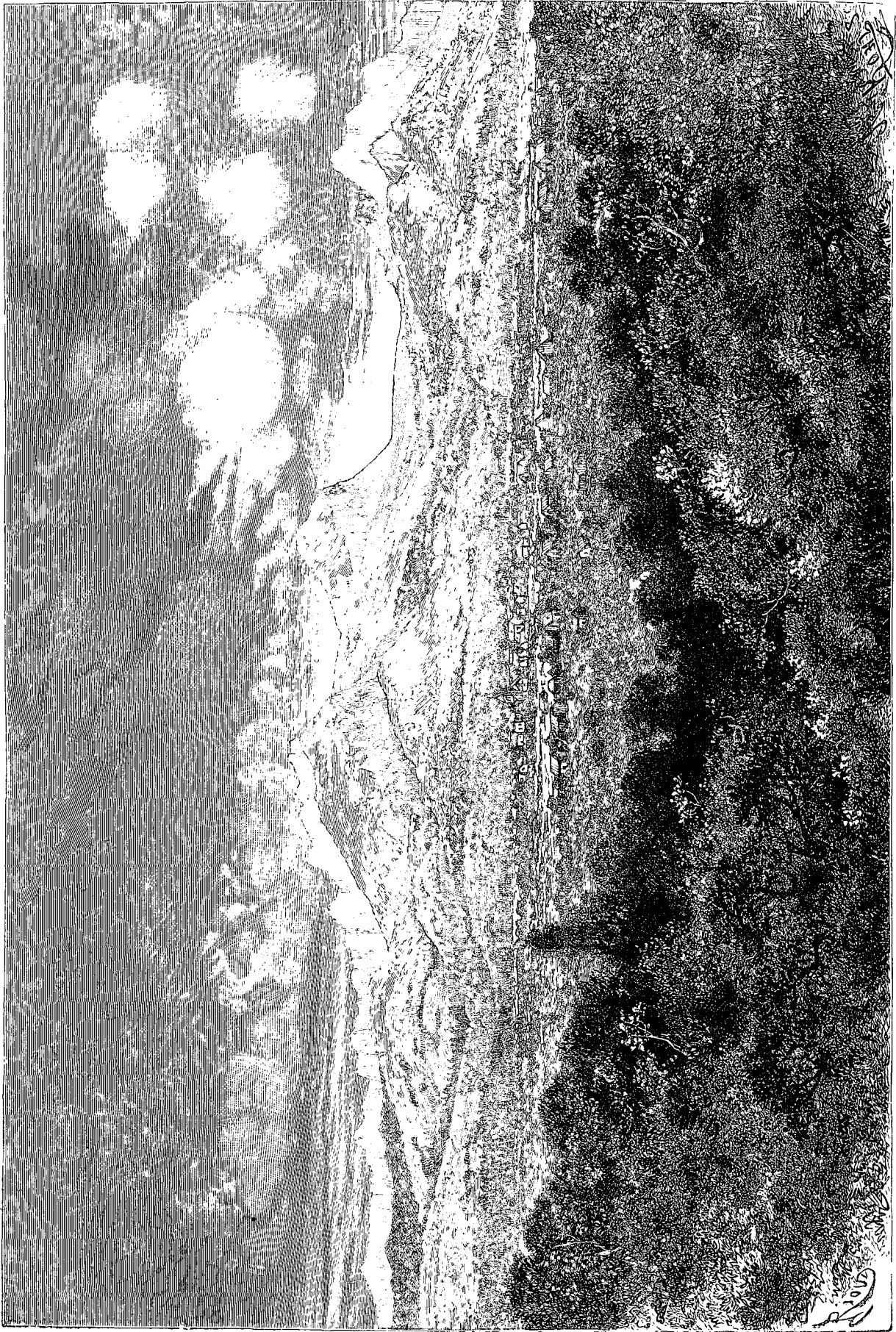
Quand on arrive à la descente de Tambillo, village situé au pied des pentes nord de la vallée de Machachi, la vue est admirable. Le vaste bassin de verdure, couvert de pâturages et de riches cultures, ponctué çà et là par les touches blanches des haciendas et des pue-

bles, les Cordillères qui s'ouvrent en angle immense vers le sud, pour se terminer à droite sur les sommets du Corazon et de l'Illinisa, et à gauche sur le Rumiñagui et le Sincholagua, présentent un caractère de charme et de majesté qu'aucun spectacle de la nature ne dépasse. Derrière le voyageur, Quito s'entrevoit dans le lointain, encadré par les deux nobles sommets de l'Antisana et du Pichincha.

De Tambillo, que nous traversons sans tourner la



Huasicama, ou femme du peuple, à Quito. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.



Vue du village d'Aloag prise du pied du Corazon (voy. p. 394). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

tête, en pressant nos montures pour ôter à nos Indiens l'idée de faire visite à la pulperia du coin, nous suivons les gracieux méandres de la vallée, et nous commençons bientôt l'ascension du Corazon par ses longues pentes basilaires.

A deux heures, le pueblo d'Aloag est atteint. Ce sera le terme de notre première étape, courte, mais très importante, car elle nous a permis de voir comment la caravane se comporte et de juger la valeur comparative de nos porteurs.

Ici, nous faisons une rencontre inattendue. C'est une troupe de chercheurs de caoutchouc (*caucheros*), qui va justement suivre le même chemin que nous et s'enfoncer dans les montagnes du Colorado, à la recherche des *artocarpées* qui fournissent le précieux suc élastique. L'existence que mènent les *caucheros* est pleine d'aventures. Ce sont les mêmes fatigues que celles des chasseurs de quinquinas (*quineros* ou *cascañeros*), dont on a souvent raconté la vie périlleuse. Ces hommes déterminés ne sont pas toujours la crème des honnêtes gens. Exempts de préjugés, la vie presque sauvage a pour eux de grands charmes, et ils sont peu scrupuleux sur la question du tien et du mien. Les entrepreneurs qui les engagent n'y regardent pas de si près, et se préoccupent plutôt de la force musculaire et de la bonne santé de leurs ouvriers que de leurs qualités morales. Ceux que nous avons sous les yeux, à la hacienda de M. Manrique, où ils avaient installé leur campement, ne démentaient pas cette réputation. La bande tout entière avait l'air d'une légion de sacripants, dont la plupart offraient des types étrangers au pays, des traits d'aventuriers européens et yankees, barbes hirsutes, yeux torves et lèvres serrées. Nos Indiens n'osaient s'en approcher, et ils installèrent le foyer, pour cuire le repas du soir, à une distance respectueuse des premiers occupants du logis.

J'examinai attentivement les apprêts des *caucheros* en voyage. Nous pouvions y apprendre des choses utiles pour nous-mêmes. Pendant que les uns affûtaient leurs machetés et leurs poignards, d'autres soignaient l'emmanchure des haches destinées à abattre les arbres, et des serpes à long manche avec lesquelles se font les incisions d'où coule le caoutchouc. D'autres préparaient des cordes à nœuds, empaquetaient les vivres et les provisions, coupaient des baguettes pour assujettir les charges, raccommodaient leurs vêtements, ou entouraient leurs jambes de guêtres taillées dans des peaux de bêtes.

Ce qui m'intéressa le plus fut la nourriture de l'expédition. Deux mets surtout en font la base. Le premier se nomme *pinot*; c'est un composé de farine d'orge et de fèves mélangées avec du sucre brut de cannes (*panelá*). On dissout ce mélange dans l'eau. Il sert à la fois de nourriture et de boisson aux *caucheros* de l'ouest. Parfois on l'additionne d'eau, d'un peu de cannelle et d'un fruit aromatique, nommé *ichpingo*, dont je n'ai pu découvrir l'espèce.

Le second mets est le *chifre*. Il se compose de ba-

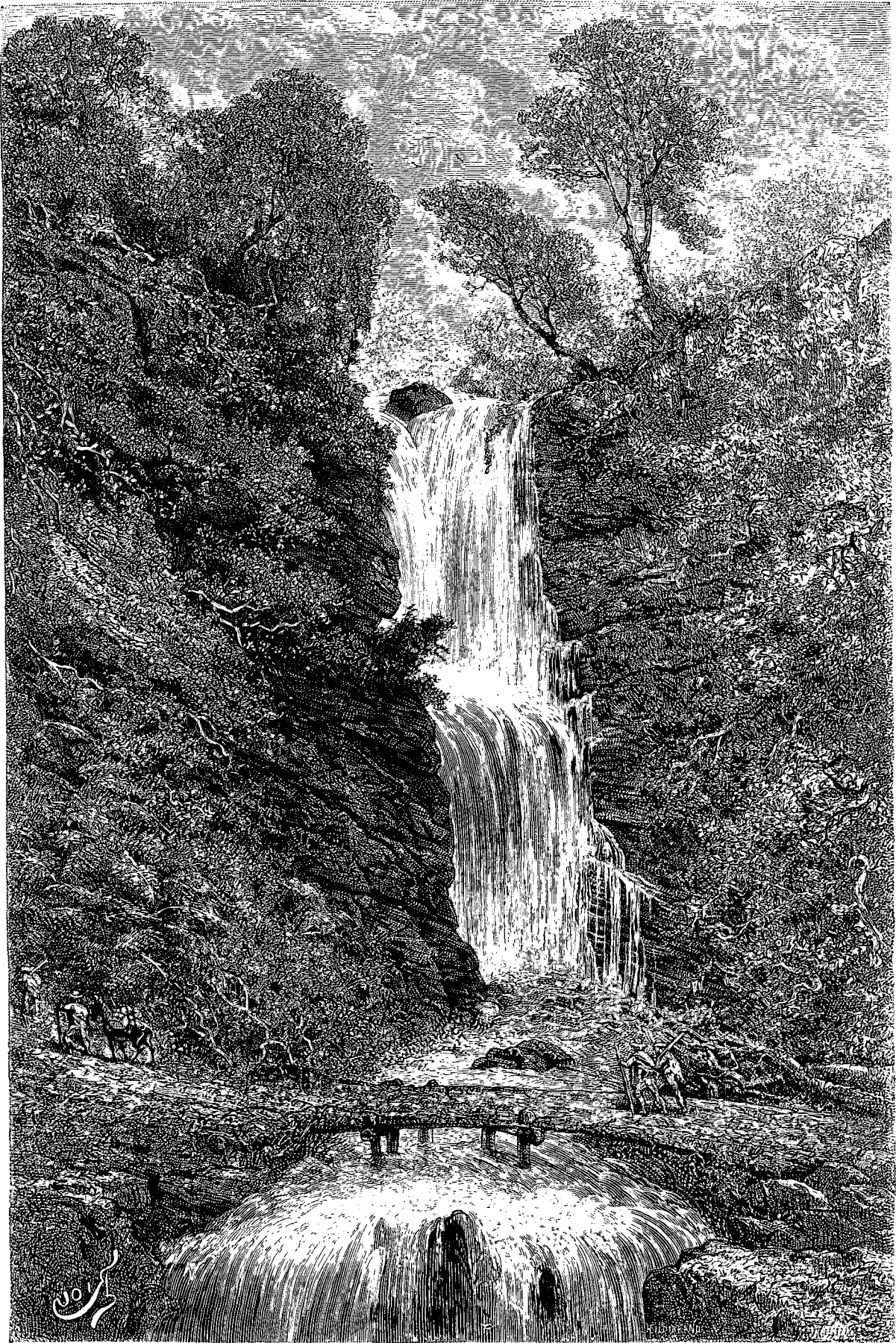
nanas coupées en rondelles et frites dans du saindoux ou du suif (*manteca* ou *sebo*). Le *chifre* se conserve longtemps, quoiqu'il devienne assez rapidement rance. C'est un aliment complet sous un petit volume. On me raconta qu'un nègre était allé chercher une bourse d'or de Nanégal à Esmeraldas, en trois jours, avec une poignée de ces rondelles frites pour toute nourriture.

La vue sur la Cordillère orientale, des hauteurs qui dominent Aloag, à la hacienda Manrique, est splendide (voy. p. 391). Les trois sommets du Pasuchoa, du Sincholagua (quatre mille neuf cent quatre-vingt-huit mètres) et du Rumiñagui (quatre mille sept cent cinquante-sept mètres) s'élancent au-dessus de la chaîne principale avec une grande hardiesse.

Le lendemain, de grand matin, nous étions prêts à partir, quand un incident nous donna un moment d'émotion. A la hauteur où était installé notre campement (environ trois mille trois cents mètres), croit une ortie féroce, l'*Urtica flabellata*, dont les feuilles, élégamment frisées, sont très dangereuses. L'animal qui se roule dessus peut en mourir. Or, une mule fut trouvée se tordant sous la douleur que lui avaient causée les piqûres de cette plante. Je crus d'abord que cette mule était la mienne, mais, vérification faite, elle appartenait aux *caucheros*. Nous leur souhaitâmes de guérir promptement leur bête, et, leur ayant donné rendez-vous dans quelques jours sur les bords du Toachi, nous gagnâmes les hauteurs du Corazon.

Le nom de ce volcan vient de ce que sa forme, vue du côté de l'est, rappelle celle d'un cœur, dit-on. Je n'ai pu constater cette ressemblance, à moins qu'on ne la trouve dans la partie qui se rétrécit vers les deux tiers de sa hauteur, et se renfle au milieu, avant le pic terminal haut de quatre mille huit cent seize mètres. Ce pic est isolé de tous les côtés, moins un contrefort étroit qui le réunit par sa base au volcan d'Ilinisa. Le Corazon est célèbre par les observations barométriques faites, en juillet 1738, par Bouguer et La Condamine. Ces savants manquèrent y périr de froid. Pour la première fois ils constatèrent un abaissement de la colonne de mercure, qu'aucun observateur n'avait vu avant eux. Cette hauteur était de dix pouces dix lignes. Ils étaient donc à deux mille quatre cent soixante-dix toises (ou quatre mille huit cent quatorze mètres) au-dessus du niveau de la mer.

A mesure que nous nous élevons sur des lomas ou pentes garnies d'herbes courtes, je constate la présence de plantes que je n'ai pas encore observées, ou qui se présentent avec une abondance et un groupement nouveaux pour moi. Le pissenlit des Andes (*Achyrophorus*) n'offre ici que la forme à fleurs blanches, et le type doré ne se retrouve plus. Les acénas (*Acena sericea* et *A. lappacea*) se couvrent de leurs capitules rouges hérissés. Des tapis entiers du petit myosotis blanc rampant des hautes Cordillères revêtent leur verdure fine ponctuée de myriades de petits yeux blancs. Le *Berberis multiflora*, les *Baccharis genistelloides* et *Gaudichaudiana* tordent sur le sol leurs rameaux courts que



Cascade de San Florencio (voy. p. 396). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

le vent furieux de ces hauteurs empêche de grandir. Une charmante radiée à fleurs blanches, le *Vernonia disticha*, le « romerillo » (*Hypericum laricifolium*), le *Chaetogastra sulfurea*, mélastomée aux fleurs jaune soufre marquées de brun, les *Acipura* aux périanthes d'azur, la minuscule corolle de la « vergonzosa » (*Gentiana sedifolia*), les fleurs violettes d'une autre gentiane (*G. cerastioides*), l'étonnant *Psittacanthus terrestris*, seule loranthacée terrestre connue, le *Feretia pungens*, aux ravissants capitules bleus comme ceux d'un *Stokesia*, tout cela se groupe et s'épanouit dans le plus charmant désordre, pendant que la bise nous fait courber la tête sur l'encolure des mules.

Au passage le plus froid du paramo, les derniers arbres qui résistent à la dépression de la température et aux grands vents sont ces étranges *Polylepis* aux fleurs vertes et à l'écorce découpée en lanières, que j'aperçois pour la première fois. Nous sommes à la cote trois mille neuf cent soixante-neuf mètres, près de Paguangalli, le point le plus élevé du chemin.

A partir de là commence la descente. Elle ne s'arrêtera plus, à l'exception de quelques montées partielles, jusqu'au point nommé Guanasilla, un peu avant El Mirador, à la cote quatre cent quatre-vingt-dix-sept mètres.

Par un excellent chemin, taillé dans le trachyte de la montagne ou dans les sables conglomérés et solides, nous descendons au milieu d'une délicieuse végétation de terre froide, depuis Pungu, limite supérieure des fougères en arbre, pour retrouver la flore de la zone chaude après le pont de Canzacoto (deux mille mètres). Tout est pour moi un objet de ravissement. Après avoir erré si péniblement sur les hauts plateaux, suivi d'interminables lomas dénudées, gelé dans la brume des paramos, rôti dans les sables ardents du Chota, me voici donc revenu dans cette véritable patrie du naturaliste, au milieu d'une nature féconde et souriante, où le cœur se dilate dans la contemplation des merveilles qu'une main divine y a semées à profusion.

Par la forêt toute parfumée des senteurs du grand datura blanc, constellée des épis bleus ou rouges des sauges, entre les lianes à fleurs roses ou écarlates des *tacsonias*¹, nous arrivons à Miligalli (dix-neuf cents mètres), puis à Canzacoto, après avoir franchi le rio Silanté. Au rio Yamboya, la jolie cascade rampante d'Acapula m'arrête quelques instants. Puis nous faisons halte à San Florencio, pour établir le camp, souper et passer la nuit.

Départ le lendemain matin à sept heures. La forêt devient de plus en plus belle. Des singes gambadent au-dessus de nos têtes. Notre petite caravane se comporte assez vaillamment, bien que le chemin, depuis Miligalli, soit devenu plus difficile. Les arbustes qui dominent appartiennent à une rubiacée, le *Gonzalea tomentosa*, dont les grappes d'un blanc rosé rappellent certains buddléias.

1. Une de ces plantes, le *Tacsonia Mandoni*, qui croît dans cette région, est la plus belle de toutes les Passiflores. Elle n'a pas encore été introduite vivante.

Dès qu'on a dépassé San Florencio, une belle cascade s'offre aux regards, sur la droite du chemin (voy. p. 395). Nous déjeunons au Cascajal, dont le nom vient de ce que le sable, que nous avons vu produire de terribles éboulements sur les pentes du rio Pilaton, a fait place ici à de hautes montagnes de schiste micacé qui tombent en fragments (*cascajos*) et rendent la marche difficile.

Les noms des localités que j'indique ne s'appliquent le plus souvent qu'à une pauvre cabane couverte de feuilles de palmier, rencontrée çà et là et habitée par un Indien et sa femme. Nulle trace de villages ou même d'agglomérations de huttes et d'habitants. Au Cascajal se reproduit la petite comédie dans laquelle j'ai été si souvent juge, partie et... exécuteur.

« Casera! avez-vous quelque chose à manger ?

— *Nada, señor, nada!* (Rien, rien du tout.)

— Pas même des œufs ?

— *Tampoco!* (Pas davantage.) »

Alors je décroche mon fusil et fais mine de tuer les poules qui picorent dans le *corral*. La casera se précipite, lève les bras au ciel et s'écrie :

« Arrêtez ! ne tuez pas mes poules. Je vais voir. »

Et, grimant sur les poutres de la cabane, écartant les feuilles du toit, elle découvre une réserve d'œufs frais. Dix minutes après, nous savourons une moelleuse omelette. Je paye de bon argent et de bonnes paroles, et la défiance de tout à l'heure fait bientôt place à une cordialité charmante. C'est que ces pauvres gens sont souvent exploités par les malandrins, coureurs de bois qui leur prennent leurs vivres de force, avec des brutalités pour tout paiement.

Ce jour-là, après avoir passé devant de beaux et pittoresques paysages, le long des pentes vertigineuses du Pilaton, franchi les quebradas Calulu et d'autres ravins innommés, vu d'immenses *derrumbos* ou glissements de montagnes, nous nous trouvons engagés dans des marais mouvants, d'un singulier aspect. Au milieu d'une épaisse végétation arbustive, mais le pied dans l'eau, qui sourd de toutes parts, nous cheminons au milieu d'une véritable forêt fantastique. Tout le monde a entendu parler des Calamites et des Lépidodendrons, ces gigantesques plantes fossiles qui ont formé la houille et dont la végétation atteignait un développement énorme. Ces plantes étranges ont disparu de notre sol, mais elles ont encore des analogues. Celles qui nous entourent ici appartiennent à la famille des Équisétacées, qui fournit les humbles prêles de nos prairies, mais cette fois c'est une espèce géante, l'*Equisetum giganteum*, qui dépasse souvent cinq mètres de hauteur.

Le soir même, nous campions à Saint-Nicolas, misérable rancho (voy. p. 398), composé de simples piquets couverts d'une toiture de frondes de palmier (altitude mille quatre-vingt-six mètres), et tout auprès de la jolie quebrada de San Nicolas. Le site était enchanteur. Nulle trace de culture. La méséta, ou plateau, formée par une expansion des rives entre lesquelles le Pilaton bondissait à côté de nous au travers des roches rou-

lées, s'était couverte d'une population végétale luxuriante, au milieu de laquelle se distinguaient les gesnériacées, les rubiacées, les vacciniées, les broméliacées et les fougères. Après m'être plongé dans les eaux fraîches du rio, je me mis à collecter et je fis d'heureuses découvertes. Pour la première fois, je trouvai de magnifiques échantillons de ces cycadées à folioles sillonnées sur lesquelles M. Regel a essayé de fonder

son genre *Aulacophyllum*. De grandes tortues de terre rentraient dans les eaux du rio, en « se hâtant avec lenteur ». Un peu plus loin s'élevaient d'énormes *Xanthosoma*, dont les fleurs me permirent de faire une curieuse constatation. Je savais, par les expériences de M. Ad. Brongniart, que les fleurs de certaines aroïdées, au moment de la fécondation, développaient une chaleur très appréciable. Je voulus vérifier le fait, et



Les prêles géantes du Corazon. — Dessin de Liou, d'après le croquis de M. André.

je trouvai que, la température de l'atmosphère étant de 21° centigrades, le thermomètre placé sur la fleur marquait : à six heures du soir, 33°; à six heures et demie, 35° 5/10; à huit heures, 30°. Donc, pendant plusieurs heures, l'excitation produite par l'ouverture des anthères et la chute du pollen fécondateur a élevé la température de la fleur de cette aroïdée à 14° 5/10 plus haut que celle de l'air ambiant.

La nuit passée ainsi en plein air, au rancho de San Nicolas, fut délicieuse. J'eus la satisfaction de capturer de beaux échantillons de l'un des plus grands et des plus beaux coléoptères connus, l'« arlequin » (*Acrocinus longimanus*, voy. p. 399).

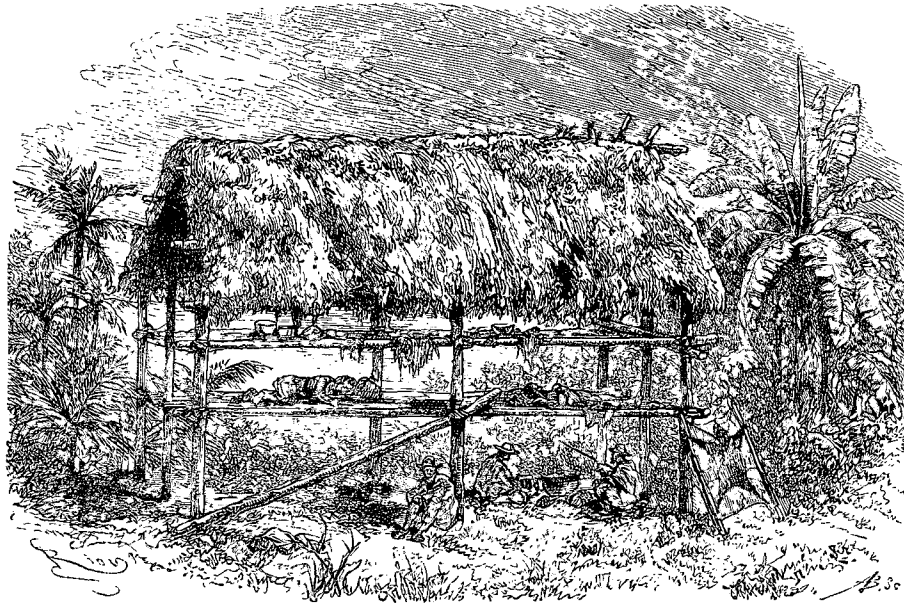
A partir de là, le chemin, au moment de mon passage, cessait d'être praticable pour les mules. Il faut suivre alors un sentier qui traverse de nombreuses

quebradas jusqu'à Toachi, après avoir franchi les rios Napa et Toachi. Au delà de cet endroit, le Pilaton perd son nom pour prendre celui de rio Toachi, qu'il garde jusqu'à sa jonction avec le rio Blanco, affluent lui-même du Guaillabamba. L'altitude du rio Napa est de neuf cent dix-sept mètres, et celle du confluent du Toachi sept cent quatre-vingt-cinq.

Le chemin devient de plus en plus accidenté ; on traverse les rios Alluliqui, Tanté, Guanasilla, et l'on arrive enfin au Mirador (cinq cent quatre-vingt-huit mètres).

La végétation prend ici l'allure de la terre chaude, et les grands bambous, les cécropias, les ficus, les pipéracées, les aroïdées dominent dans la forêt compacte. C'est du Mirador que devrait partir le chemin qui conduirait rapidement à la côte du Pacifique, si la situation politique était moins tourmentée dans l'Ecu-

dor. Les études ne manquent pas sur ce sujet, et il suffirait d'attirer les capitaux par la confiance pour rendre le projet facilement exécutable. Le chemin carrossable (*carretero*) va de Quito à Miligalli ; en l'ouvrant sur la même section jusqu'au Mirador, on gagnerait de là Santo Domingo de los Colorados, où il y a une colonie allemande et une population de plusieurs centaines d'Indiens cultivateurs. De ce point, on serait en une journée au rio Peripa, tête du rio Daulé, qui descend à Guayaquil et reste navigable très haut. Si, au contraire, on voulait établir un nouveau port à Baya, qui est déjà un assez bon havre sur la côte du Pacifique à l'embouchure du rio Salina, on arriverait rapidement à la côte par les Cordillères de Toachi et de Sandomo, jusqu'au rio Canuto, d'où le tracé est tout indiqué le long des rios Tosagua et Salina. Il y a lieu de croire qu'on gagnerait la côte, par l'une ou l'autre de



Rancho de Saint-Nicolas (voy. p. 396). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

ces voies, en moitié moins de temps qu'on n'en dépense actuellement de Quito à Guayaquil par le Chimborazo. Il y a donc là un problème à résoudre qui intéresse de très près le développement de l'agriculture et de l'industrie dans l'Ecuador, et le président Borrero ne m'avait pas trompé en me signalant son importance.

Le lecteur a un peu perdu de vue le R. P. Sodiro, qui m'avait accompagné dans cette excursion. Il était chargé d'examiner des terrains à défricher, dans une autre région, et nous devions nous séparer sur les bords du rio Toachi. Cette séparation faillit devenir tragique. La veille du jour où nous allions prendre chacun une direction différente, nous nous étions aperçus de quelques prodromes de rébellion parmi nos gens. Ils se plaignaient de la lourdeur des charges dans les mauvais chemins et préparaient évidemment une désertion. Suivant l'usage, on les avait payés d'avance : nous étions donc à leur merci. Pendant la nuit, au lieu

de dormir, je me mis à observer, et bientôt j'assistai à un conciliabule fort animé entre nos gens. Je me glissai doucement hors de mon hamac, et, rampant entre les herbes, j'arrivai assez près d'eux pour m'assurer qu'une fugue générale se préparait pour le lendemain matin. Je réveillai à l'aube mon vénérable compagnon et le mis en deux mots au courant de la situation. Nous fîmes l'appel. Deux porteurs manquaient ; ils s'étaient enfuis avec leurs charges pendant la nuit. Il en restait cinq, plus mon péon, jeune garçon de seize ans. Je les amenai auprès des ballots.

« Chargez-vous, et en route ! » dis-je d'une voix forte.

Personne ne bougea. Le P. Sodiro, qui les avait engagés et payés, leur reprocha leur mauvaise foi et les somma de s'exécuter. Ils ricanèrent et restèrent immobiles et silencieux.

Il fallut recourir aux grands moyens. Je tirai ma montre, m'approchai du meneur de la bande, un

zumbo nommé Isaias, et lui donnai trois minutes pour se charger et partir. Impassibilité complète. Ses compagnons le regardaient, prêts à modeler leurs actes sur les siens. Le danger était imminent. A la fin de la troisième minute, je sautai brusquement sur lui, lui assenai entre les deux yeux un vigoureux coup de poing qui l'envoya rouler dans un massif d'héliconias, et je mis le revolver au poing en le menaçant.

La leçon avait porté. Isaias se releva, se jeta à genoux, me suppliant de ne pas le tuer, prit sa charge en tremblant, ordonna à ses camarades de faire de même, et, quelques instants après, la petite troupe défilait devant nous en bon ordre.

Nous partîmes donc chacun de notre côté, le P. Sodiro et moi, espérant que toute sédition était apaisée. Mais j'appris plus tard que le Révérend Père, moins décisif dans ses arguments, avait été abandonné à deux jours de là par les mêmes péons, et qu'il dut rentrer seul à Quito, plusieurs jours après, à demi mort de faim et de fatigue. J'eus personnellement meilleure chance, et une discipline rigoureuse empêcha toute défection à mon retour. Je repris donc la même voie, mais en faisant des pointes çà et là, le long des quebradas de la contrée et du rio San Lorenzo, recueillant avec ardeur les minéraux, les animaux et surtout les plantes, parmi lesquelles je découvris bon nombre d'espèces nouvelles.

C'est au milieu de ces immenses forêts vierges que je retrouvai la troupe de *caucheros* (chercheurs de

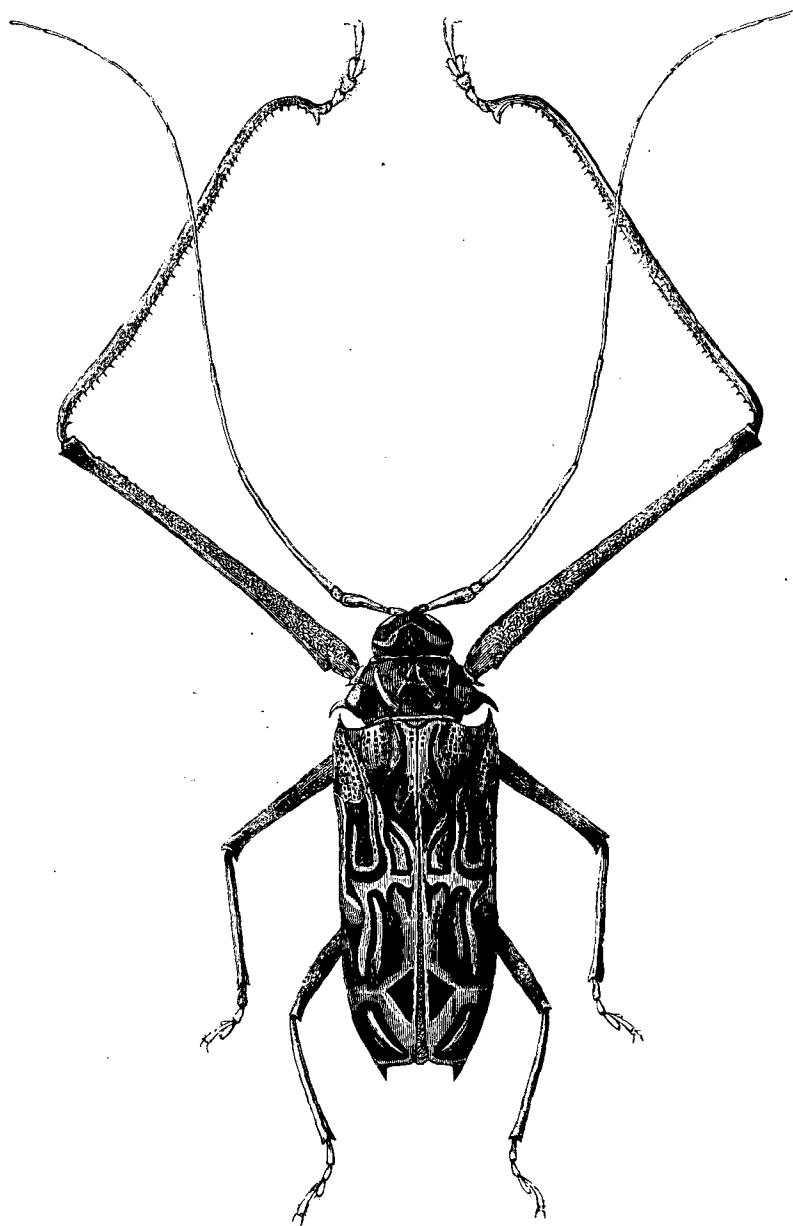
caoutchouc) rencontrés précédemment à Aloag. L'exploitation des arbres qu'ils avaient découverts était en pleine activité. Nos aventuriers, vêtus de pantalons dépenaillés, le torse nu, se démenaient comme des diables, sous la conduite de leur chef, autour des gigantesques *Ficus* dont ils déchiraient l'écorce par grandes estafilades avec leur machété. L'opération

rappelait assez la récolte de la résine dans les landes de Gascogne. Mais ici, au lieu des godets de zinc qui reçoivent la sève résineuse, les *caucheros* plaçaient des feuilles d'héliconia sur lesquelles coulait le précieux *latex*, blanc comme du lait. D'autres recueillaient le liquide et le versaient dans des calabasses (*totumas*) où il se coagulait bientôt, pour former le caoutchouc prêt à être emballé et expédié.

Nous avons tué un joli cerf à robe roux foncé. Je le donnai à nos *caucheros*. Quand vint l'heure du repas, l'animal se trouva rapidement vidé, dépecé, boucané en perfection; et je trouvai que le cœur, rôti sur des charbons ardents, constituait un manger exquis.

En continuant ma route le lendemain, j'arrivai bientôt à Canza-

coto, d'où je gagnai Miligalli à la nuit. Il était temps: les vivres commençaient à manquer. Les ouvriers de la scierie, qui préparaient alors leur *mazamorra* près du « rancho des citrouilles », partagèrent avec nous leurs provisions, de la meilleure grâce du monde. Ce toit de feuilles de palmier, envahi par les tiges des potirons qui l'avaient escaladé et y mûrissaient leurs énormes fruits dorés, produisait un effet des plus pittoresques.



L'arlequin (*Aerocinus longimanus*), grandeur naturelle (voy. p. 397).
D'après le sujet rapporté par M. André.

Mais le jour baisse. Pendant que les hommes se reposent, je prends mon fusil et, suivant le sentier tracé par les bûcherons, je me mets à chasser aux oiseaux, sans trop compter sur une bonne aubaine. A peine avais-je fait quelques centaines de mètres sous bois, qu'un animal, gros comme un renard, part à dix pas de moi. Il tombe foudroyé. C'est un coati (*Nasua*), carnassier plantigrade dont la vie se passe en partie sur les arbres, et qui est revêtu d'une belle fourrure fauve ocellée de taches pâles.

La nuit venue, après avoir contemplé, à la clarté des torches en cire de palmier, le spectacle saisissant des ouvriers groupés pittoresquement pour manger la soupe (*mazamorra*), je m'engageai dans la forêt. Je n'avais pour me guider dans la nuit que la lueur des « mou-

ches de feu » qui sillonnaient l'air par myriades. Très abondants depuis la chute du jour jusqu'à sept heures, ces insectes diminuent en nombre vers huit heures, et à neuf heures on n'en voit plus un seul. Il était alors sept heures et demie environ. La température était délicieuse : vingt degrés centigrades. Le silence n'était troublé que par les cascates du rio Blanco qui bondissaient à deux cents mètres au-dessous de moi. Tout à coup, dans la demi-transparence nocturne, j'entends un bruit de feuilles froissées, le taillis s'ouvre brusquement, et une masse noire vient s'abattre à quatre pas de moi. C'était un jaguar de grande taille. Ses yeux brillaient comme deux escarboucles. Je fis un bond en arrière et tirai mon revolver de sa gaine..., mais je trébuchai, et, saisissant une liane à ma portée,



Le « rancho des citrouilles », à Miligalli (voy. p. 399). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

je m'y appuyai fortement. La liane céda sous mon poids et, se détachant du sommet des arbres, entraîna avec elle de grosses branches mortes qu'elle retenait suspendues. Tout s'abîma avec fracas, et, quand je me relevai, le jaguar avait disparu. Cet écroulement inattendu m'avait probablement sauvé la vie.

Rentré au rancho, tout meurtri de ma chute, je me couchai, mais pour passer une horrible nuit, dévoré par les puces, et ne sachant à quel saint me vouer.

Au petit jour, j'étais debout. Les bûcherons allaient partir. Ils partagèrent avec nous quelques os à viande, deux ou trois poignées de farine d'orge (*maïchka*), et nous continuâmes l'ascension des pentes occidentales du Corazon, au milieu des troncs colossaux du seul arbre conifère qui existe dans cette partie des Andes, le *Podocarpus taxifolia*.

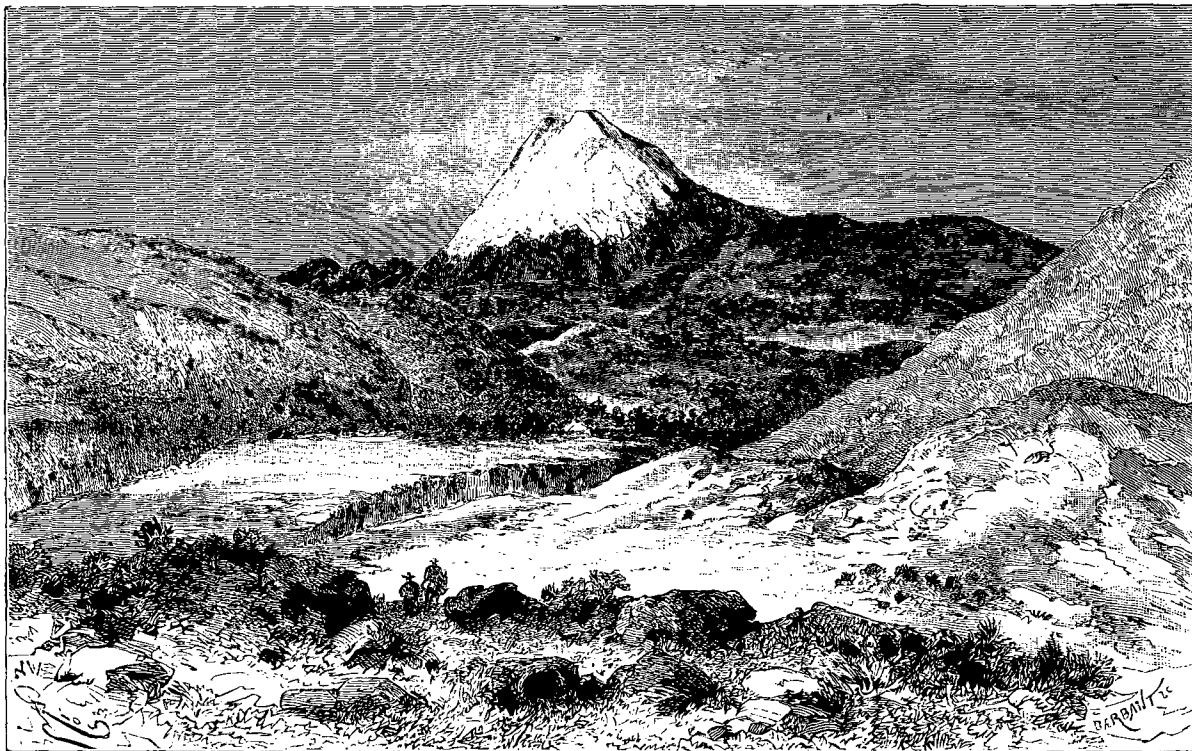
Je regagnai assez péniblement les hauts plateaux

par Aloag et Tambillo. Mes pauvres péons, fourbus, suant d'ahan sous la charge énorme de leurs costales remplis de plantes vivantes et d'herbiers, voulurent cent fois jeter le tout au bord du chemin. Je me désespérais à l'idée de perdre ainsi le fruit de tant de fatigues. Plusieurs fois je dus prendre sur mon dos une de leurs charges pour leur donner l'exemple, et menacer de nouveau l'un d'eux qui voulait à toute force retourner à son village natal situé près du chemin.

Enfin, grâce à un peu d'énergie, je réussis à rentrer à Quito sain et sauf, et une partie des collections que j'avais rapportées fut expédiée la semaine suivante pour l'Europe.

Éd. ANDRÉ.

(La fin à la prochaine livraison.)



Le Cotopaxi, vu de l'alto de Pomasqui (voy. p. 402). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Deuxième voyage dans la Cordillère occidentale. — Les *cholos* des environs de Quito. — Chupicruz, Cotocollao. — Pomasqui et le *Señor del arbol*. — Chasse aux condors. — Le cratère du Pululagua. — Hacienda de Niébli. — Forêts vierges. — Le melon en arbre ou *logma*. — Nanégal, Gualéa et Mindo. — Tribus aborigènes : les Yumbos de l'ouest. — Province d'Orienté : les Indiens Jivaros, Záparos, etc. — Ascension du Pichincha. — Départ de Quito. — Tiopullo, Callo et la maison de l'Inca. — Les volcans de l'Écuador : Ilinisa, Rumiñagui, Carihuañrazo. — Le Cotopaxi et ses éruptions. — Arrivée à La Tacunga; Ambato et le spectre solaire. — Mocha; Riobamba. — Le Chimborazo. — Dans les neiges éternelles. — Totorillas. — Le royaume du vent ou l'*arenal*. — Guaranda; San José; la Cucharilla. — Pisagua, rio del Cristal; Sabanétas. — La noyade du rio Galvès. — Babahoyo. — Retour.

En sortant de Quito par la route du nord, on longe d'abord l'ancienne promenade ou Alameda, où se trouve aujourd'hui l'Observatoire astronomique; puis on remarque à droite la chapelle de Bélen et une savane gazonnée, l'*Egido de Ñaquito*, entourée de quelques maisons d'assez bonne apparence et de jardins bien plantés. Puis la haute plaine s'ouvre aux regards, horizontale, sableuse, coupée çà et là de pâturages et de luzernières, mais presque entièrement dépourvue d'arbres, si l'on en excepte de rares *Eucalyptus*, plantés depuis peu d'années. Le chemin s'étend, droit pen-

dant des lieues entières, large, poudreux, sans empierrement, sans ombrage, rayant de son sillon blanc ce singulier plateau assis sur le dos des Andes, à deux mille huit cents mètres d'altitude absolue.

Les jours de marché, cette solitude s'anime par des groupes successifs d'Indiens venus des villages voisins et même des localités de terre chaude. L'aspect de ces *cholos* de Zambisa, de Tumbaco, de Yaruqui, des Yumbos de l'ouest, tous chargés comme des mules, hommes, femmes et enfants, cheminant d'un pas vif dans cette poussière, appuyés sur leurs deux grands bâtons et ressemblant à de bizarres quadrupèdes, est véritablement saisissant. En semaine on ne voit guère circuler que les habitants des villages voisins venant en ville pour s'approvisionner, les porteurs quotidiens

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXIV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353; t. XLV, p. 337, 353, 369 et 385.

de substances alimentaires, de bois, etc., et quelques cavaliers allant à leurs *quintas* (maisons de campagne) ou en revenant à l'amble rapide de leurs chevaux.

C'est par cette voie que je m'acheminai, le 16 juin, accompagné de M. G..., pour aller chasser le condor sur les montagnes de Calacali, et explorer les contreforts de la Cordillère occidentale, dans la direction de Niébli, de Mindo et de Nanégal. La veille au soir, deux Indiens de Pérucho étaient venus nous avertir que des « buitres » — c'est le nom du grand condor des Andes — avaient été vus en nombre, tournoyant au-dessus des rochers du rio Tanlagua, où sans doute ils se disputaient maintenant quelque riche proie. Notre décision fut promptement prise. Les carabines furent mises en état, les provisions de bouche conglèrent les « costalès » qui devaient être placés derrière nos selles, et, après une nuit de court repos, le soleil nous trouva à cheval, prêts à fournir une longue traite.

Un temps de galop nous amena en face de Chupicruz, croix de mission, couverte par un rancho des plus rustiques, mais dont la piété des fidèles avait fait un lieu vénéré. Des herbes folles, ollocos, échevérias, graminées et fougères, garnissaient le toit, comme les jubarbes sur nos maisons normandes.

Non loin de là, sur la gauche, on trouve les vestiges de l'ancienne hacienda de M. de Mendeville, autrefois consul général de France à Quito. C'est à ce fonctionnaire, arrivé dans l'Écuador en août 1836, que l'on doit la réédification des célèbres pyramides de Caraburo et d'Oyamburo, monuments commémoratifs élevés au siècle précédent par les académiciens français envoyés pour mesurer un arc du méridien terrestre. Les ruines de cette hacienda datent de 1868, époque du terrible tremblement de terre dont j'ai parlé précédemment. Les colonnes brisées de la porte d'entrée sont telles qu'elles étaient au jour du désastre, et des agaves en fleur, des arbres et des arbustes saxatiles se sont établis en vainqueurs sur ces restes d'une splendeur déjà lointaine.

Dans toute la région, les cases des Indiens sont couvertes de cette paille de gynérium (*G. jubatum*) qui abonde dans les terrains arénacés, principalement sur le bord des torrents. Ces pauvres gens mangent un pain d'une couleur rousse que je n'avais pas encore observé. Vérification faite, j'apprends que la farine de maïs employée pour le pain et les gâteaux est colorée au moyen de la graine d'une amarantacée dans laquelle je reconnais l'*Amarantus speciosus*.

A notre droite, se trouve Guápulo, village bien abrité dans la vallée du Machángara. L'église est de bonne apparence, avec ses deux grandes tours en pierre. Le pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe y attire chaque année de nombreux visiteurs.

Nous traversons Còtocollo, pueblo assez pauvre et peu habité, d'où part, à l'ouest, le chemin de la jolie vallée de Mindo.

En arrivant à Pomasqui, bourg assez important (environ mille habitants, altitude deux mille cinq cent

sept mètres), près de la rivière de ce nom, nous trouvons que le pueblo ne manque pas d'intérêt, avec ses deux singulières églises. L'une d'elles, sur un des côtés de la place inclinée vers le chemin, est l'objet d'un pèlerinage très suivi; elle renferme une image célèbre : *el Señor del arbol*. La façade se compose d'un mur blanc avec porche à double arcade, et d'un fronton à la fois naïf et compliqué, dont la partie centrale, percée à jour, est flanquée de deux clochetons.

Les environs de Pomasqui sont assez bien cultivés et les jardins sont plantés de légumes et d'arbres à fruits. A peu de distance, nous gagnons San Antonio de Pomasqui, qui offre la particularité de se trouver exactement sur la ligne équatoriale. Son altitude est de deux mille quatre cent vingt-trois mètres. On y remarque, entre les quintas Tanlagua et Conrogal, une curieuse fontaine incrustante.

De l'alto de San Antonio, dès qu'on a dépassé le village pour se diriger sur le chemin de Niébli, le panorama devient admirable. Au premier plan, dans les entre-croisements des croupes de montagnes, la quebrada de San Antonio s'est creusée comme un gouffre sous l'effort des eaux roulées des hauteurs. Pomasqui blanchit à nos pieds. La plaine s'étend, immense, un peu nue, mais d'une beauté calme rehaussée par les sommets qui l'encadrent. Comme un géant qui domine de toute sa majesté cette scène imposante, le Cotopaxi, à quatre-vingts kilomètres de distance, dresse son sommet conique, couvert de neige, à cinq mille neuf cent quarante-trois mètres d'altitude (voy. p. 401).

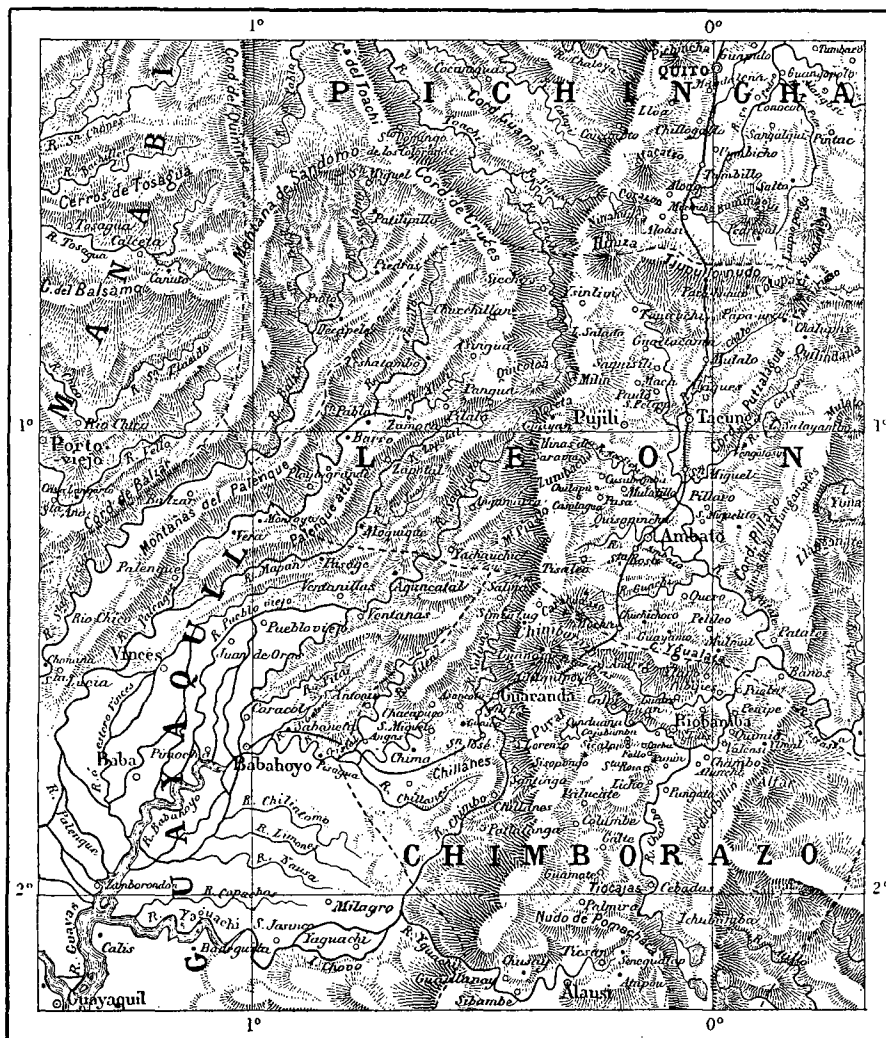
Peu avant d'atteindre le col qui conduit au cratère du Pululagua, un sentier se présente à nous, et, fidèles à la direction indiquée par les Indiens, nous nous orientons sur le pic qui domine Calacali, dans la direction du sud-ouest. Bientôt cesse le frayé; c'est à travers les lomas d'herbes sèches, entremêlées de rochers roulés, que nos mules s'engagent d'un pied sûr.

Il est onze heures. Le soleil, haut sur l'horizon, darde ses rayons verticaux dont l'air vif de ces altitudes tempère les ardeurs. Sous les pas de nos montures s'envolent des légions de petites perdrix rousses. Nous interrogeons vainement l'espace; pas un point noir ne signale les vautours. Bientôt le chemin devient impraticable pour les mules; il faut mettre pied à terre et aller à la découverte, la carabine sous le bras, la cartouchière bien garnie, le machété solidement assujéti à la ceinture et jouant librement dans sa gaine. Nous sommes prévenus que les condors attaqués reprennent souvent l'offensive.

Je n'avais pas fait quatre cents pas, en montant obliquement à travers les rochers, que, au détour d'une grosse roche verticale de trachyte, reposant sur une corniche étroite, je me trouve face à face avec deux de ces oiseaux, un mâle et une femelle. En m'apercevant, ils s'envolent avec fracas au-dessus de ma tête. J'ajuste rapidement, j'envoie mes deux coups, et l'un des condors tombe palpitant à mes pieds, à demi renversé au bord du précipice. C'était la femelle. A

peine ai-je le temps de m'approcher pour l'achever, qu'une ombre immense se fait sur le rocher. Je lève les yeux, et me vois charger par le mâle, qui fond sur moi comme la foudre, le bec et les serres en avant. Saisir mon fusil par le canon, et assener un vigoureux coup de crosse à l'agresseur est l'affaire d'un instant. Mais il revient à la charge, et un furieux coup d'aile va peut-être me précipiter en bas de la corniche. Heureusement M. G..., qui me suivait de près, tire ses deux coups de fusil sur un autre condor qui l'attaquait

à son tour. Devant ce renfort inattendu, nos ennemis s'enfuient à tire-d'aile, et nous restons en présence de ma première victime, assez heureux d'en être quittes à si bon compte. La femelle tuée mesure quatre mètres d'envergure ; elle est d'une couleur noir-gris uniforme. Sa tête, arrondie, est dépourvue du collier et des caroncules qui rendent le mâle si beau ; mais son bec et ses serres dénotent un oiseau d'une rare puissance, et l'on s'explique l'aisance avec laquelle un tel oiseau emporte un mouton à travers l'espace (voy. p. 405).



Gravé par Erhard

De Quito à Babahoyo (Ecuador). — Treizième carte.

Cet exercice violent nous avait ouvert l'appétit. Nos mules furent retrouvées, paissant tranquillement l'herbe des lomas, et nous regagnâmes le sentier qui nous conduisit en peu de temps à la descente du Pululagua. Assis au milieu des barnadésias et des eupatoires, nous fîmes honneur aux provisions préparées la veille, et une sieste bien gagnée nous permit de reprendre des forces pour le reste du voyage.

Le Pululagua est un volcan éteint, dont le cratère, en forme de cône renversé, est presque régulier. Il fait partie de la série des « petits volcans » de l'Ecuador.

Rien n'est curieux comme la descente sur ses parois intérieures, tapissées d'une épaisse végétation. Un végétal étrange y abonde et surprend le botaniste par ses feuilles soyeuses et ses fleurs jaunes : c'est le *Columellia oblonga*, type d'une famille spéciale.

Nous sommes au fond du cratère. Une herbe rase, entrecoupée de bosquets d'arbustes, en tapisse le sol, et quelques cabanes d'Indiens se sont établies tranquillement au lieu même où jadis bouillonnait la lave. Notre passage à travers la muraille du volcan s'effectue par l'endroit nommé *desaguadero*, où les matières

ignées se sont écoulées dans les vallées voisines lors du tremblement de terre qui a rompu leur digue. Bien que de longs siècles aient passé depuis cette catastrophe, on voit partout les traces de l'écoulement qui a eu lieu à l'ouest de la montagne.

Au sortir du Pululagua, on trouve immédiatement la végétation de la terre tempérée. On descend au milieu de grands arbres, de taillis épais, de plantes charmantes constellées de fleurs ou de feuillages diversement colorés. Le chemin est taillé à grand'peine sur le flanc ravagé des cerros. Sur les cédrélas et les figuiers, de grandes orchidées du genre *oncidium* (*O. serratum*) suspendent leurs guirlandes tordues, de trois à quatre mètres de longueur; des épidendres bulbeux embaument l'air de leurs senteurs de vanille; le *Maxillaria speciosa* se pare de ses belles fleurs blanches, et les broméliacées du genre *tillandsia* atteignent des

proportions que je n'avais pas encore rencontrées. Sous le taillis, on remarque les mêmes gunnéras qui tapissent les sous-bois dans les montagnes du Quindio; les mélastomacées du genre *Mikania* se constellent de fleurs violettes, et de nombreuses fougères entourent ces brillantes floraisons de leur voile de dentelle.

En approchant de Niébli, nous retrouvons les gesnériacées qui annoncent la terre chaude (columnéas, beslérias et hypocyrts), les éricacées (*Thibaudia*) aux grands tubes rouges, violets et verts, et enfin de nombreuses aroïdées dans l'étrange beauté de leur feuillage.

Un peu avant la tombée de la nuit, nous entrons dans la cour de la hacienda de M. Cañada, où la plus aimable hospitalité nous est offerte.

Niébli est une exploitation agricole d'une certaine importance, installée sur d'anciens défrichements. La population y est restreinte à quelques centaines d'indi-



Hacienda de Niébli. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

vidus dispersés dans les montagnes et ne formant pas un groupe suffisant pour être érigé en pueblo. On achevait de construire, lors de ma visite, une chapelle, où le curé de Calacali venait chaque dimanche dire la messe après avoir laborieusement cheminé à travers des chemins presque impraticables. Calacali, à quelques kilomètres de là, est un village assez prospère, en raison des fours à chaux établis pour brûler la *licamancha*, de ses mines d'un marbre assez beau, et de filons de plomb et d'or facilement exploitables.

La hacienda de Niébli était autrefois la propriété de moines quiténiens qui en avaient fait un centre de production agricole. On y a trouvé des ruines qui datent des derniers siècles, tout auprès des constructions actuelles, plus simples et toutes en bois.

Le temps que je passai à Niébli et dans les environs fut entièrement consacré à des recherches d'histoire naturelle, et j'eus la bonne fortune d'y faire de

bonnes récoltes. Loin de toute habitation, nous campions dans les clairières des bois, nos hamacs suspendus pittoresquement chaque soir au moyen des trois piquets installés par le péon à la tombée de la nuit (voy. p. 407). Les vallées d'alentour, de Nanégal, de Mindo, patrie des orchidées de terre tempérée, me fournirent d'abondantes formes végétales, nouvelles pour moi.

Les cultures de Niébli se retrouvent à Nanégal. Il y a peu de temps, on y récoltait encore de très bonnes écorces de quinquina, mais la destruction de ces précieux arbres est à peu près complète.

Les anciens Indiens, probablement les Caras, qui vivaient dans ces régions antérieurement à la conquête des Incas, avaient construit, non loin de Nanégal, au point nommé Palta-Pamba, un temple (*adoratorio*) dont les vestiges existent encore, et d'où l'on a extrait une multitude de tombeaux contenant des objets précieux et de nombreuses momies. Des éperons de pierre, sur le bord



Chasse aux condors, près de Calacali (voy. p. 403). — Dessin de Riou, d'après les documents de M. André et un dessin de M. G. de Lauverjat.

du rio, marquent l'emplacement d'un pont ruiné, et des tronçons de voie empierrée indiquent une civilisation avancée de la part des constructeurs de cette voie, qui allait probablement rejoindre le rio Esméraldas et la côte du Pacifique.

Parmi les solutions proposées pour atteindre le littoral, j'ai déjà parlé de la route qui suivrait, plus au nord, le cours du rio Mira. Nous avons examiné ensuite celle du Corazon par le rio Toachi, le Tosagua, et de là le port de Baya. Le chemin à étudier par Mindo ou Nanégal et le confluent des rios Blanco et Esméraldas, jusqu'au « puerto de Quito » d'où l'on gagne la mer, est beaucoup plus court. C'est celui qui fut proposé il y a longtemps déjà par Pédro Maldonado, mais la hauteur des cols à franchir et les crues subites des rivières l'ont fait provisoirement abandonner, plutôt encore que l'absence d'un port commode à l'embouchure de l'Esméraldas.

Les Indiens de cette région sont nommés *Yumbos*, principalement ceux de Nanégal, de Gualéa et de Mindo. Ils descendent des anciens Quitus, qui furent conquis par l'Inca Huaynacapac, distribués par lui en divers pueblos, et maintenus sous son sceptre pendant trente-huit ans. Ces indigènes sont assez cultivés, et leurs courses fréquentes à la capitale, où ils apportent les produits de la terre chaude, les ont depuis longtemps familiarisés avec la civilisation. Quoique certains auteurs les aient inexactement assimilés à d'autres tribus, ils diffèrent beaucoup des aborigènes de la province d'Orienté, et l'infusion graduelle du sang espagnol a régularisé leurs traits, débridé leurs yeux et donné de l'expression à leur regard.

Au contraire, les Indiens qui habitent les contreforts de la chaîne orientale, depuis les pentes (*faldas*) de l'Imbabura jusqu'aux rives des rios Aguarico, Napo, Curaray, Pastassa, Morona, Pauté et Zamora, et que l'on voit plus rarement s'aventurer sur les hauts plateaux, ont gardé l'intégrité de leurs caractères de race et présentent des différences bien tranchées de tribu à tribu. Leurs principales familles sont les Jivaros et les Záparos.

Les Jivaros, qui se rencontrent depuis le rio Chinchipé jusqu'au Pastassa, se subdivisent en nombreuses tribus, Lojanos, Moronas, Pautès, Gualaquisas, Pastassas, Upanos et autres. Tous sont belliqueux, indomptables; ils ont mis jadis en déroute les Incas qui voulaient les conquérir, et leur soumission apparente aux Espagnols se termina en 1599 par une révolte générale, après laquelle ils reconquirent une liberté qu'ils ont fièrement gardée depuis. Les uns, comme les Lojanos, quoique de taille médiocre, sont remarquables par leurs traits durs, leur nez busqué, leur teint cuivré, tandis que ceux du Pastassa sont souvent de haute taille avec les traits réguliers, les pommettes saillantes et le visage plus arrondi.

La famille des Záparos, au contraire, se distingue des Jivaros par des caractères très accentués. Ces Indiens vivent entre les rios Pastassa et Napo, dans la région voisine de la Cordillère, et forment des tribus indé-

pendantes, Nushinos, Shiripunos, Tupitinis, Mautas, Muéganos, Curarayès, etc. Beaucoup plus pacifiques que leurs voisins les Jivaros, ils accueillent bien les voyageurs et sont beaucoup moins réfractaires aux tentatives de civilisation. Leur paresse native les empêche toutefois de tenter de grandes entreprises, soit guerrières, soit industrielles, et l'on ne voit autour de leurs cabanes que de rares plantations de maïs, de bananiers et de manioc. Le reste de leur alimentation vient de la chasse et de la pêche, et ils se font nomades pour suivre les animaux dans leurs migrations de saison à la recherche des fruits sauvages. Dans ces marches ils recueillent les écorces d'arbres (*Ochroma*) qui servent à couvrir leur nudité, comme une sorte de court jupon attaché à la ceinture. Leurs habitations sont des ranchos provisoires, suffisants pour les abriter des pluies et suspendre leurs hamacs. Il n'en est pas de même des Jivaros, qui se construisent de véritables maisons à portes solides, dorment sur des *cuadros* de bois et fabriquent des sièges carrés en forme d'escabeaux. La taille des Záparos est moyenne, mais bien prise, leur visage est arrondi, de couleur cuivrée claire, leurs yeux sont petits et plus ou moins obliques, leur bouche est grande, à lèvres un peu grosses, leurs dents superbes, leur nez droit, à narines largement dilatées (voy. p. 409).

Les Indiens Cayapos, Colorados, Mangachés font encore partie de la famille des Yumbos ou Quitus, que nous avons vus dans les forêts de l'ouest, tandis que, suivant les documents recueillis par Villavicencio¹, les Agutéros vivent sur le Napo, à l'état sédentaire; les Encabellados, sur le bas Aguarico; les Oréjonès, sur la rive gauche du Napo et vers son embouchure; les Avijiros, au sud de la même rivière; les Cofanès, sur le haut Aguarico, sans parler de quelques autres agglomérations moins importantes.

Auprès de la capitale, nous avons vu combien le mélange des races avait influé sur l'aspect de la population indigène : *mulatos*, mélange de sang nègre et indien; *zambos*, métis de nègre et de blanc, ou *cholos*, provenant de l'union du blanc et de l'Indien. Les cholos des villages de Zambisa et de la Magdaléna fournissent des exemples assez frappants de ce dernier mélange.

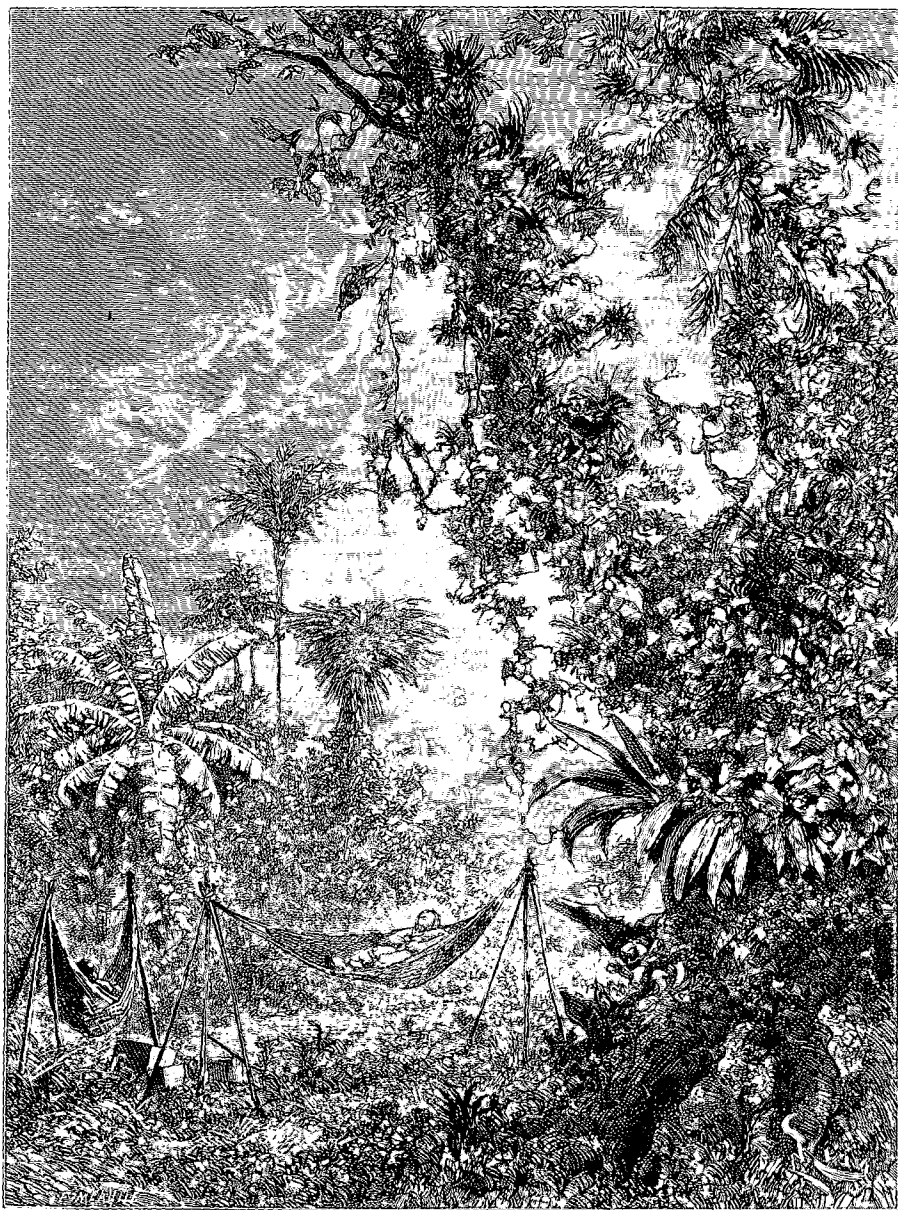
De retour à Quito, j'avais, pendant plusieurs semaines, exploré les environs de cette ville et parcouru, à mon point de vue spécial de naturaliste, les pentes des volcans voisins. Il me restait à faire l'ascension du plus proche et du plus célèbre d'entre eux, le Pichincha, au pied duquel est couchée la capitale de l'Écuador. J'avais lu, comme tout le monde, dans les relations de voyages, d'abord le récit de La Condamine, resté trois semaines, en compagnie de Bouguer, à faire des opérations astronomiques et trigonométriques sur le sommet du Pichincha, au prix de mille souffrances, puis les pages écrites par Humboldt, qui tenta infructueusement l'ascension en avril 1802. Le célèbre voyageur allemand ne put atteindre que l'altitude de quatre

1. *Geog. Rep. Ecuad.*, p. 173 et suiv.

mille cinq cent quatre-vingt-douze mètres. Pris de vertige, il dut être secouru par ses compagnons, Bonpland et les guides, qui le ramenèrent péniblement à Quito. Le 26 et le 28 mai suivant, Humboldt renouvela sa tentative et réussit à gagner le sommet du cratère, à la hauteur de quatre mille huit cent cinquante mètres. La dernière fois il était également accompagné

de Bonpland, auquel s'étaient joints le savant astronome Caldas et Carlos Montufar, qui tous deux furent faits plus tard prisonniers de guerre par le général Murillo et passés par les armes.

Au lever du jour, le 3 juillet, j'étais sur le chemin des premières pentes du Pichincha, qui se prolongent jusqu'à Quito. Le P. Sodiro m'accompagnait,



Campement : les hamacs de Nanégal (voy. p. 404). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

et un péon agile portait nos provisions. Nous chemînâmes d'abord d'un pas rapide sur les lomas entremêlées de bosquets de vacciniées, de *Gynoxis*, de baccharis et de mille-pertuis, dont les touffes étaient couvertes çà et là des grandes fleurs écarlates d'une liane admirable, le *Tacsonia Jamesoni*. De délicates gentianes violettes tapissaient le gazon; sur les rochers, les *Pernettya* égrenaient leurs jolies clochettes

nacrées, les vernérias épanouissaient leurs grandes pâquerettes blanches, et le *Peperomia Jamesoniana* dressait ses épis en queue de rat sur un feuillage charnu. Nous étions décidés à arriver de bonne heure, afin d'avoir le temps de faire nos observations avant la nuit. Le temps était sec, favorable à la marche et un clair soleil nous permettrait d'embrasser la silhouette entière des monts d'alentour. Le sentier, frayé par les

Indiens qui vont chercher la neige pour la vendre à Quito, était facile à suivre.

A midi, nous avons atteint la limite inférieure des neiges (quatre mille quatre cents mètres). Nous déjeunâmes sur l'herbe, assez rapidement, car le froid, que nous n'avions pas senti en marchant, commençait à piquer, sans que cependant le thermomètre fût encore à zéro. Le paysage était splendide. Autour de nous une mer de montagnes moutonnait à perte de vue, présentant des formes plus arrondies que nos Alpes, et déchirées seulement vers le sommet du cratère, que nous apercevions à quatre cent cinquante mètres au-dessus de nos têtes. Sur les parties exposées au soleil, la neige disparaissait pour faire place à cette végétation courte des hautes Andes, si bien décrite par

M. Weddell dans le *Chloris Andina*. Elle est caractérisée par des gentianes, des drabas, des saxifrages, des vernérias, par les feuilles rousses et feutrées du *Culcittium rufescens*, etc., et surtout par une plante des plus étranges, que je voyais et récoltais pour la première fois : le *Lupinus alopecuroides*. Cette espèce avait l'aspect de pyramides ou plutôt de massues d'un blanc argenté, plantées droit dans le sol et couvertes de petites fleurs violettes comme emmitouffées dans leur calice soyeux. Aucun autre végétal ne peut donner l'idée de cette forme bizarre.

Après un repas substantiel, je demandai à mon compagnon s'il voulait achever l'ascension. Mais, sans éprouver les accidents épistaxiques et autres signalés par beaucoup de voyageurs, il se sentait trop



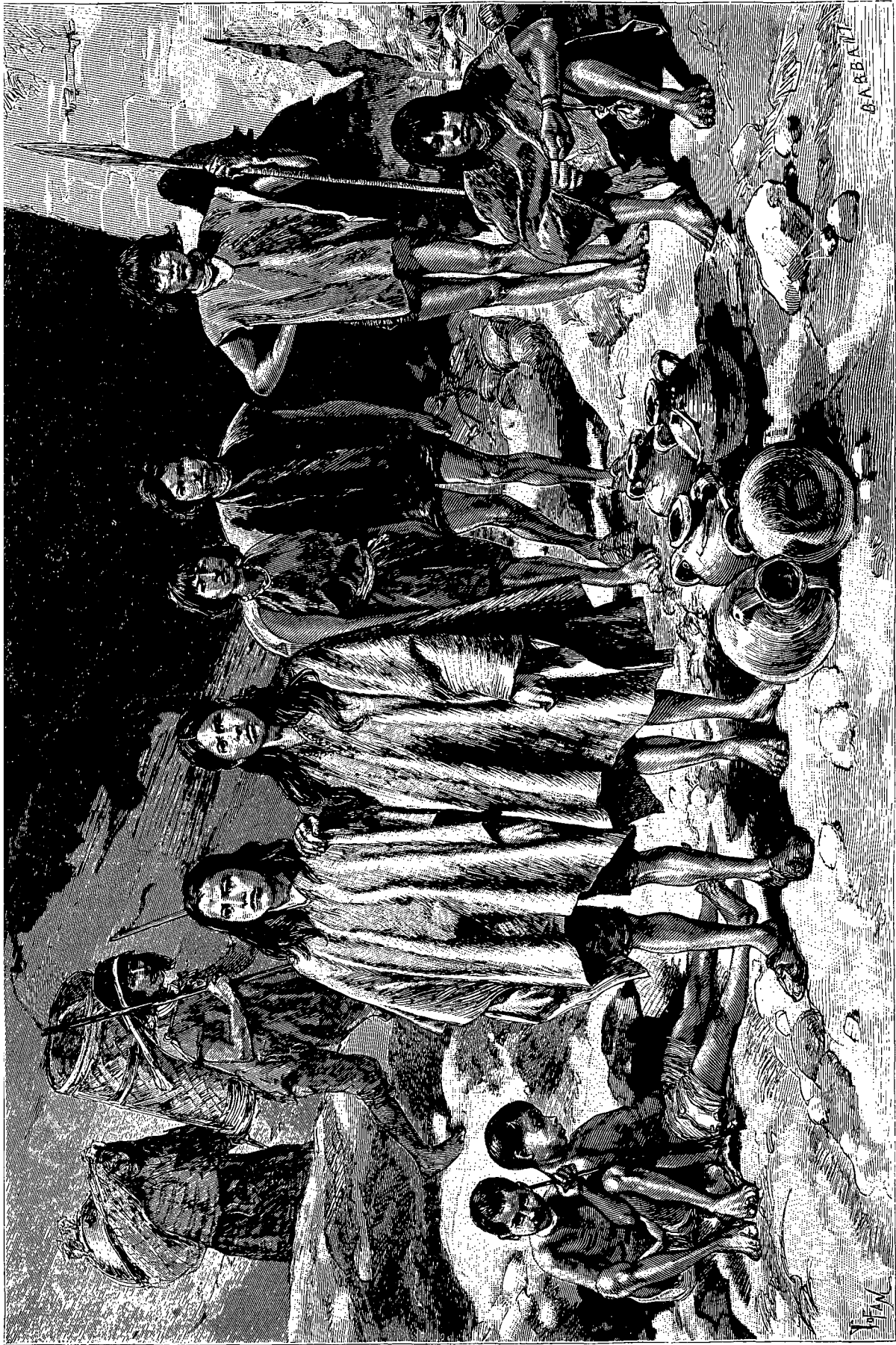
Église de La Tacunga (voy. p. 410). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

fatigué pour tenter l'aventure. Je partis donc seul avec le péon. Je ne sentais nulle oppression et je commençai allègrement à monter. Au bout de cent mètres, il fallut modérer le pas, puis s'arrêter toutes les cinq minutes. Quelques gouttes d'eau-de-vie me redonnèrent des jambes, et en moins d'une heure j'avais atteint le cratère du Rucu-Pichincha (quatre mille huit cent cinquante-quatre mètres¹). Un vent très fort, soufflant du sud, amenait sur moi des nuages légers passant avec rapidité, et ne me permettant de voir que par intermittences les rochers noirs, trachytes ou schistes soulevés en stratifications verticales, ou tordus sous l'effort du

1. Stübel a trouvé seulement quatre mille sept cent trente-sept mètres d'altitude.

feu, avec des zigzags d'un rouge brique formant les plus étonnantes marbrures. Du côté nord, de hautes falaises se dressaient à pic. Vers le sud, dans la direction du Guagua-Pichincha, des éclaircies à travers les nuées me laissaient apercevoir deux vallées profondes, abruptes, que les couches épaisses d'une neige perpétuelle tapissaient avec régularité.

Après m'être longuement rassasié de ce spectacle, je redescendis, en cherchant à préciser le point où je retrouverais la végétation. J'avais lu que les lichens en formaient le dernier échelon en altitude, que les mousses et les graminées venaient ensuite, et que nulle phanérogame n'atteignait de si grandes hauteurs. Cette assertion est inexacte : j'ai recueilli, à la cote quatre mille six cent quatre-vingts mètres, une graminée, une



Types d'Indiens des Cordillères de l'Équateur (voy. p. 406). — Dessin de Tofani, d'après les documents communiqués par M. André.
A gauche, au fond, Yumbos de Nanegal; au premier plan, Lojanos; au milieu, Záparos, homme et femme; à droite, guerriers Jivaros.

légumineuse qui me paraît voisine des *Astragalus*, et le fameux *Sida Pichinchensis* de Bonpland, ouvrant à côté de la neige ses jolies corolles lilacées.

La descente se fit sans encombre. Je retrouvai le P. Sodiro m'attendant, un peu gelé, mais reposé, et notre retour s'effectua sans aucun incident fâcheux. J'emportai de là, avec le plus agréable souvenir, cette impression que l'ascension du Pichincha, autrefois présentée comme si redoutable, est une excursion facile que je recommande à tous les visiteurs de cette partie des Andes équatoriales.

Un mois de séjour à Quito m'avait permis d'accomplir à peu près la tâche que je m'étais imposée. Je pouvais poursuivre ma route et mettre encore une fois le cap au sud. De nombreuses caisses, qui me précédaient, étaient remplies non seulement de matériaux d'histoire naturelle, mais d'armes d'Indiens, de poteries des Incas, de bijoux, de vêtements rares et curieux. Je ne conservai dans mon bagage personnel que les objets les plus précieux, le reste prit les devants, et ma petite caravane s'engagea, un beau matin, sur la route de La Tacunga.

Je revis la plaine de Machachi, que j'avais traversée en allant au Corazon, et un temps de galop m'amena au Paramo de Tiopullo, singulier relèvement montagneux qui relie les contreforts basaltiques du Rumiñagui à ceux de l'Ilinisa. Ce « nudo de Tiopullo » (prononcez *Tchiopouchio*) est une sorte de digue qui sépare non le plateau de Quito, comme on l'a dit à tort, mais celui de Machachi des plateaux de La Tacunga et d'Ambato. Quand je le traversai, un vent violent me coupait le visage; je ne remarquai autour de moi que des collines de roches volcaniques et des sables infertiles du plus lamentable aspect.

Dès qu'on a franchi ce défilé inhospitalier, la plaine et le village de Tiopullo s'offrent aux regards, et une éminence, en forme de *tumulus* énorme, attire d'abord l'attention. C'est le *Panecillo*, où se trouve la maison de l'Inca (ou *Callo*) décrite par La Condamine, Jorgé Juan et Humboldt, et qui n'était autre chose qu'une de ces hôtelleries ou *tambos* semés par les Incas sur la grand'route de Cuzco à Quito. Ce *tambo* est une construction carrée de trente mètres de côté, bâtie en blocs de porphyre basaltique bien taillés, provenant certainement des éruptions de son puissant voisin le Cotopaxi. On la connaît aussi dans le pays sous le nom de *Pachusala*.

L'Ilinisa (ou Iliniza) dresse tout près de là sa tête colossale, dont je distingué la silhouette entière, si pittoresque avec ses deux pyramides qui révèlent un volcan éteint. Sa cime atteint cinq mille trois cents mètres; elle est couverte de neige sur la moitié de sa hauteur. Les mesures trigonométriques prises par Bouguer sur cette montagne servirent de terme de comparaison avec les mesures barométriques pour déterminer les altitudes.

Le chemin passe par Mulaló, au milieu d'une plaine de cendres et de pierres poncees. Nous sommes au

pied même du Cotopaxi, l'un des plus terribles volcans de l'Equateur. Quelques maigres champs de luzerne y sont cultivés çà et là, et, dans les sables en friche, la végétation n'est guère représentée que par des graminées du genre *Molina*, des *Spermacoce* rampants, des euphorbes, des daturas et des sauges. C'est que le volcan a bien souvent ravagé cette terre désolée. Ce cône de neige régulier, admirable de forme, qui porte sa cime aiguë à cinq mille neuf cent quarante-trois mètres, couvre un foyer ardent; ses éruptions de 1738, 1742 à 1745, 1768, 1802, 1853, ont ruiné les régions avoisinantes¹.

L'ascension, que Humboldt croyait impossible, a été tentée et exécutée avec un succès complet le 6 mars 1873 par M. Stübel, géologue allemand.

En quelques heures on a contourné les *faldas* du Cotopaxi, et, après avoir franchi le rio Alaquès, on arrive à La Tacunga (ou Llactacunga), ville assez populeuse et surtout industrielle. Les moulins appartenant à la famille Aguirré y ont une grande importance et emploient de nombreux ouvriers. La Tacunga a des rues bien bâties et quelques monuments curieux, entre autres une cathédrale inachevée, de style classique, avec une balustrade mauresque, qu'on est assez étonné de trouver là. Dans le jardin octogonal situé sur la plaza mayor, croissent des saules pyramidaux, des capulis; les fleurs se composent de rosiers du Bengale, de callas, d'iris, de chrysanthèmes; elles proviennent d'Europe et sont mal entretenues. Trois autres églises, également en construction, sont pourvues de coupoles couronnées de statues de saints. De nombreux couvents attestent en outre la ferveur ancienne d'une foi qui paraît avoir beaucoup diminué de nos jours.

La campagne reprend son aspect brûlé, arénacé, uniforme dès qu'on est sorti de La Tacunga. Seules, les cultures irriguées par les eaux, très inconstantes, provenant de la fonte des neiges du Cotopaxi, présentent une apparence de fertilité. L'orge, le blé, le quinoa (*Chenopodium Quinoa*) dont on mange les graines torréfiées, de maigres maïs rabougris, telles sont les plantes alimentaires, que l'on voit entourées partout de haies d'agaves, de *Cereus* et d'opuntias féroces.

San Miguel est un village sans intérêt où je ne trouve à dessiner qu'une église en construction.

Nous passons devant la « Capilla de los pasajeros », but de pèlerinage, couverte en paille de gynérium. Bientôt on suit le rio d'Ambato, profondément encaissé entre ses rives qu'il érode de plus en plus, et qu'un pont couvert traverse auprès de San José d'Atoché, dont la curieuse église est ornée d'une façade à quatre clochetons bizarres. Des amaryllidées du genre *Phædranassa* émaillent les champs de leurs ombelles à tubes rouges et verts. Pour la première fois depuis que je foule le territoire sud-américain, je vois les indigènes se servir de la sève des agaves comme on fait au Mexique pour

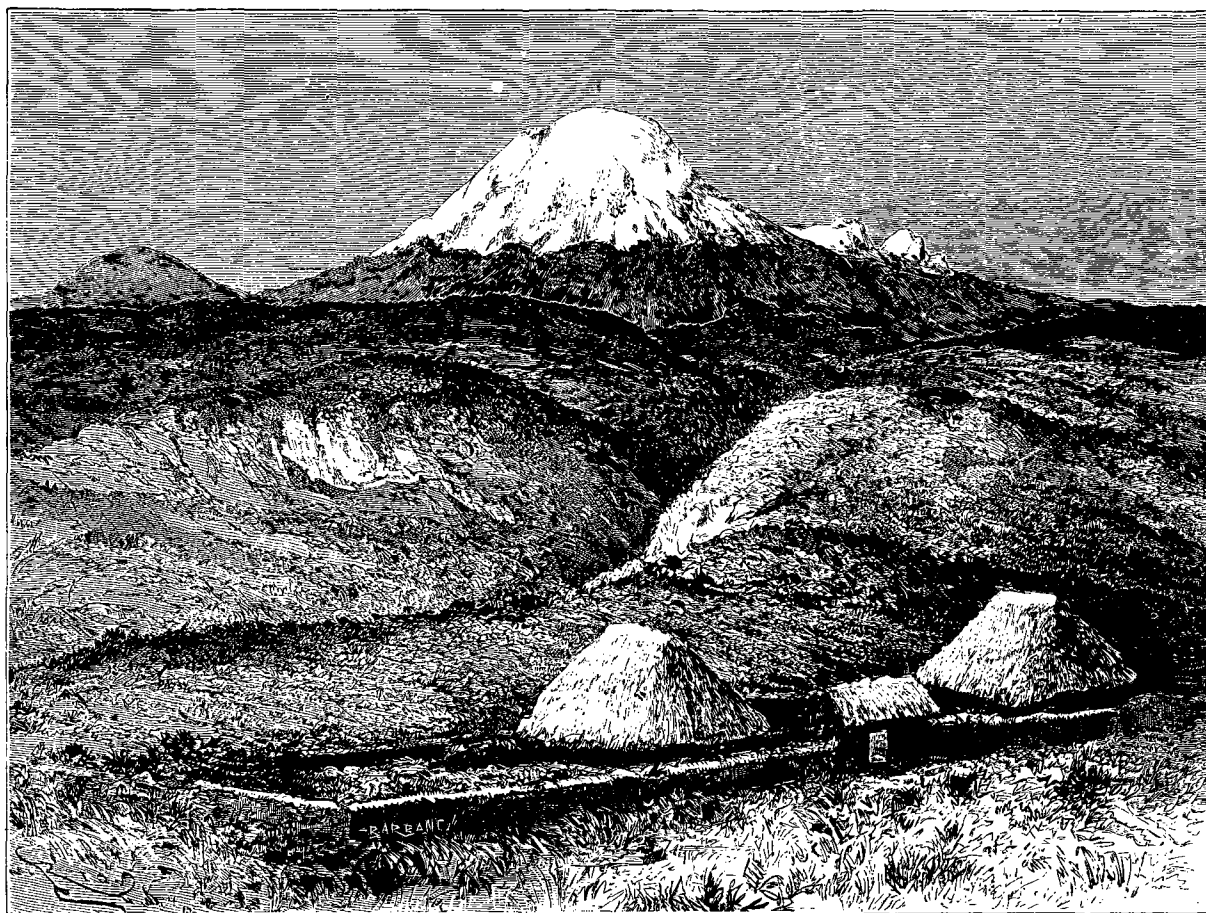
1. Depuis le voyage que je raconte ici, une nouvelle éruption du Cotopaxi a eu lieu le 26 juin 1877; et ses conséquences ont été terribles dans toute la région, qui fut ravagée de fond en comble.

le *pülqué*. Les braves gens occupés à recueillir le liquide fermentescible nous saluent au passage d'un affectueux *buena tarde, niño* (pour *cariño*)!

Enfin Ambato est en vue. Les jardins, qu'on m'a beaucoup vantés, sont plantés de nombreux poiriers en forme de parasol, qui semblent plutôt des souches d'osier que des arbres à fruits. Les aunes, les saules, les capulis, quelques pêcheurs, des papayers de terre froide, des pommiers qui s'épuisent sans rien produire, quelques abricotiers dont les fruits mûrissent assez bien, tel est le bilan arboricole des jardins d'Ambato, à l'altitude de deux mille six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et sous l'influence d'une température

moyenne de 15°,3. La ville est le chef-lieu d'un district d'environ dix mille habitants. Elle formait autrefois la *tenencia* d'Ambato, et confinait au *corregimiento* de La Tacunga. De tout temps elle a été fort appréciée pour la douceur de son climat, bien que le voisinage du volcan de Carihuairazo lui ait été fatal à plusieurs reprises. Sur la plaza mayor, l'église principale (*Iglesia matriz*) se fait remarquer par une tour d'assez bonne apparence. Pendant que je la dessine, un cortège s'avance sur la place, accompagnant un noyé repêché dans le rio Ambato, et que l'on transporte assez lestement sur deux bâtons, tête et jambes pendantes.

Par une route accidentée (*camino viejo*) on gagne



Le Chimborazo, vu des cabanes de Chuquipoyo (voy. p. 412). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Mocha, à travers des pâturages et des champs un peu plus fertiles. Le cône tronqué du Carihuairazo (cinq mille cent mètres) est empanaché de neige. Ce volcan est muet depuis l'éruption de 1699, qui désola toute la contrée. Il est uni par ses contreforts sud-ouest au massif du Chimborazo. Les buissons se composent de chilca (*Baccharis polyantha*), de nombreux fuchsias, loasas coccinés, solanums violets, et de la « yerba del paramo » (*Deyeuxia*) qui couvre les pentes. En reprenant la route nouvelle, nous longeons une profonde vallée qui s'enfonce jusqu'à Riobamba, ville que j'aperçois blanchissant dans le lointain, au travers

d'un arc-en-ciel pâle qui se traîne, à nos pieds, sur le flanc des cerros, comme je l'ai vu au « cerro encantado » près de Tuza. L'horizon est fermé par le massif imposant du Cerro del Altar, qui atteint cinq mille quatre cent quatre mètres. Ça et là, sur le *pajonal*, des rochers énormes de trachyte, lancés par les volcans, émergent à demi du gazon où ils se sont enfoncés. Plus loin, le chemin a été taillé à pic dans le sable noir, volcanique, qui s'est durci à l'air, et sur lequel quelques voyageurs ont gravé leurs noms. D'autres, plus fantaisistes, y ont creusé des trous et enfoncé des crânes humains, devenus par le temps d'un blanc éburnéen,

et qui semblent regarder le passant d'un air sépulcral avec leurs yeux faits de cailloux noirs.

Au-dessus de cette solitude immense, le dôme du Chimborazo, le « rey », s'élançait dans l'éther. Son front d'argent, dont aucune brume n'altère la pureté, règne à six mille cinq cent trente mètres, vierge encore de toute trace humaine¹. Deux points noirs, presque imperceptibles, dominent cependant ce *culmen*. Ce sont deux condors qui planent librement, bien au-dessus de la limite où toute vie animale cesse dans notre atmosphère. Les quatre *faldas* du Chimborazo, au nord, sont couvertes d'une couronne de neige éternelle de deux mille mètres de hauteur. Du côté ouest, on voit un seul cône arrondi appuyé par des pics dentelés et déchirés. Sur les pentes, quelques nuages se traînent, animés, à une simple différence d'altitude de deux cents mètres, de mouvements contraires de translation.

Nous montons, foulant les monotones pâturages andins. Après les misérables cabanes de Chuquipoyo (trois mille six cent quatre mètres) la scène devient plus accidentée et les pentes du Chimborazo sont labourées par de profonds ravins. L'un d'eux, nommé « Quebrada de Totorillas », présente un phénomène étrange. Les eaux traversent le chemin pour tomber dans un sombre précipice. Mais le vent qui s'engouffre au-dessous de cet étroit et noir *cañon* est si violent qu'il soulève l'eau dans sa chute et la force à repasser par ses conduits naturels pour retomber, par saccades, en véritables panaches sur les roches grises et noires. Cette « chorrera » est une des curiosités de ce chemin fantastique.

Totorillas est à trois mille neuf cent dix mètres d'altitude, dans un pli de terrain dénudé, dont le gazon est rongé par les ruisseaux que produit la fonte des



Passage de l'Arenal (Chimborazo). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

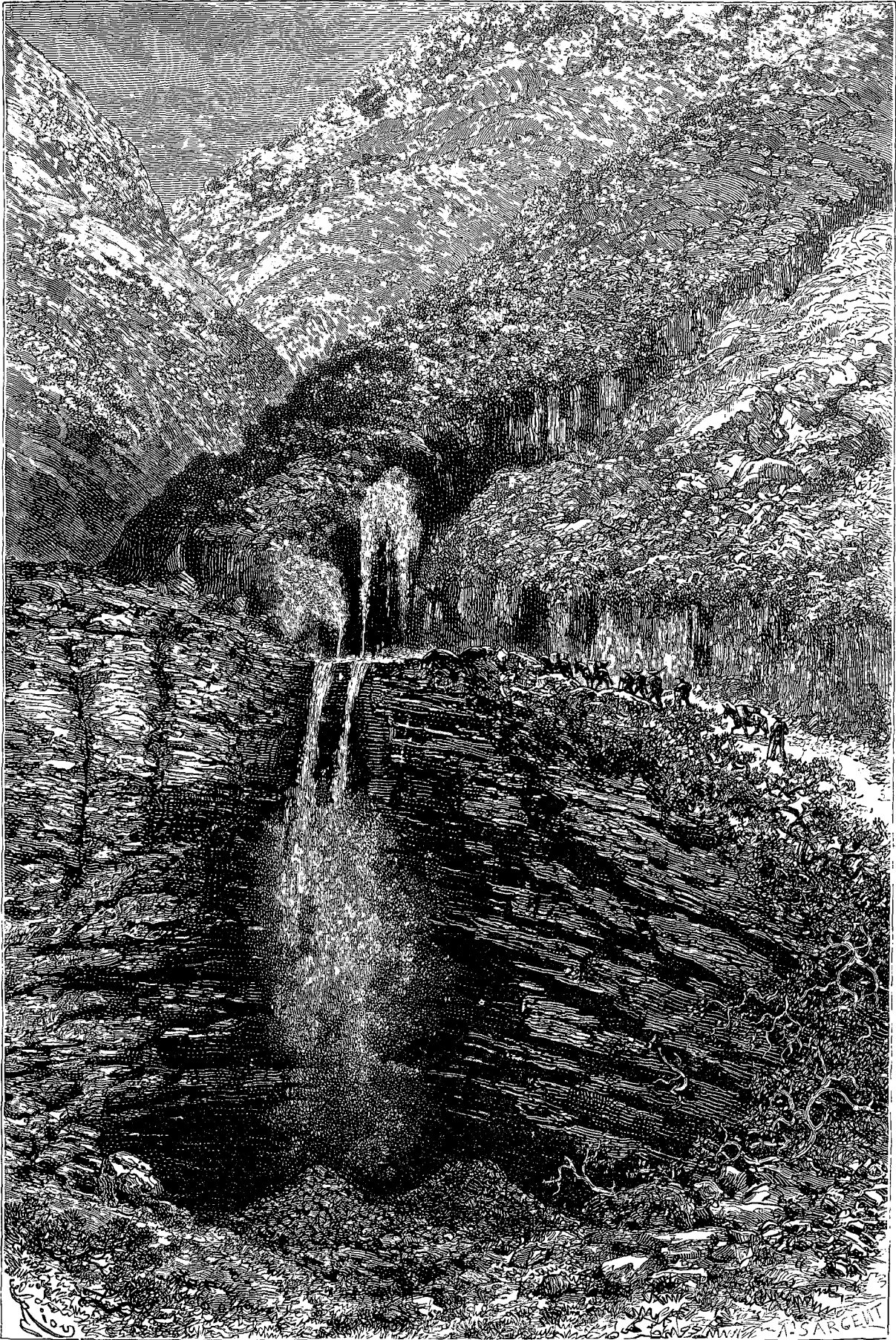
neiges. Deux ou trois cabanes misérables y abritent les voyageurs. On y fait la soupe au moyen de quelques tiges du *Chuquiraga insignis*, arbuscule à fleurs dorées, qui seul croît à ces hauteurs et dont la fumée dégage une odeur d'encens. Nous passons la nuit sur des bottes de foin, gelés sous nos couvertures. Le lendemain matin, désirant savoir jusqu'où s'étend la vie végétale sur ces sommets, je fais l'ascension d'une partie de la montagne par une faille praticable, et je constate qu'une malvacée (*Malvastrum*) fleurit même sous la neige fondante, à quatre mille six cents mètres de hauteur, le thermomètre étant à zéro.

Il faut partir de bonne heure de Totorillas si l'on veut traverser le périlleux *Arenal* avant la tempête de

vent qui chaque jour s'élève après midi. Sur ces plateaux de sable, on ne trouve plus que de rares buissons de chuquiraga et les touffes à racines dénudées d'une chicoracée qui seule résiste aux tourmentes furieuses. Vers dix heures du matin, quand nous longeons le tumulus où les arriéros ont coutume de jeter une pierre autour de la croix élevée en cet endroit, le vent est déjà si violent que nous avons grand'peine à ne pas être renversés. Tout le long du chemin, des ossements blanchis marquent la dernière étape des pauvres bêtes de charge qui ont succombé dans ce terrible passage.

Le sommet du plateau est atteint, et la descente vers l'ouest commence. Elle est rapide, engagée entre des montagnes de sable dans lequel les mules enfoncent jusqu'aux genoux. Mais bientôt la végétation s'élançait. Aux vernéris et aux gentianes succèdent les bizarres *Podolepis*, les grands *Podocarpus*, les puyas, les calcéolaires, les eupatoires, les barnadésias, les cas-

1. Cette assertion ne serait plus exacte aujourd'hui. Un alpiniste anglais, M. Whymper, a réussi à vaincre le géant des Andes, et a eu la gloire de déployer son drapeau sur le sommet du Chimborazo.



Chorrera ou cascade de Totorillas (Chimborazo). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

tilléjas, toute la flore tempérée qui prospère dans les sables, parmi les schistes et les éboulis de débris volcaniques.

Plus bas, les arbustes deviennent des arbres qui se couvrent d'orchidées (*Oncidium cucullatum*) à beau labelle lilas ; le blé, l'orge, la pomme de terre, la luzerne reparaissent, bien cultivés surtout à Quinacorral.

Après le village de Guanojo, dont les jardins sont remplis d'une grande sauge bleue nommée *pambo*, nous entrons à Guaranda. Cette petite cité, qui ne comptait que deux mille habitants il y a trente ans, s'est beaucoup augmentée depuis ; son industrie principale est celle des arriéros qui transportent les voyageurs et les charges de Babahoyo à Quito et dans l'intérieur. La ville est située dans une vallée riante et bien cultivée. Les habitants y sont d'humeur facile. C'est une des premières localités, dans la direction du Pérou, où l'on trouve le lama (*runa-llama*) employé comme bête de charge. Je remarque la fabrication des briques de terre (*adobijos*) pour la construction en *adobes*. Un homme malaxe la terre glaise qu'une femme lui apporte en la traînant dans une peau de bœuf, et un ouvrier met cette argile dans des moules en bois, où on la laisse sécher au soleil avant de l'employer (voy. p. 416).

En sortant de Guaranda, les parties basses du Chimborazo se couvrent d'une végétation plus puissante. A San José, je récolte une belle protéacée (*Oreocallis grandiflora*) que son fruit en forme de cuiller a fait nommer ici *cucharilla*, et que j'ai été assez heureux pour introduire vivante. Le beau *Begonia Fræbeli* ouvre ses fleurs rouges sur les rochers, et de grandes composées arborescentes (*Conoclinium*) épanouissent leurs magnifiques ombelles violettes.

Vers le soir, j'assiste à un étonnant spectacle : le dôme du Chimborazo, illuminé par les feux du couchant, ressemble à une gigantesque pépite d'or massif. En une seconde, le soleil disparaît derrière une des crêtes dirigées vers le Pacifique, et le lingot d'or devient un bloc d'argent d'un éclat incomparable.

A quatre heures et demie du matin, nous quittons San José, par une belle lune décroissante, en suivant le vieux chemin, qui passe entre San Miguel et Ansacoto, et nous retrouvons un nouveau et meilleur tracé à Juantuloma. De l'observatoire formé par la « Cuchilla de San Miguel », les nuages suspendus au-dessous des immenses forêts de la côte semblent une mer de laine blanche floconneuse, avec l'éther au-dessus, immaculé, d'un bleu intense. Les palmiers à cire (*Ceroxylon*), vieilles connaissances du Quindio, ont reparu, parfois chargés de broméliacées et d'orchidées. Les *Gomphia* au grand feuillage se couvrent de fleurs jaunes ; puis paraissent les quinquinas (*Cinchona succirubra*), devenus si rares ; c'est la région où Spruce et Cross ont récolté les pieds vivants plantés par les Anglais dans le Sikkim Himalaya.

La parure végétale de la terre chaude est revenue dans toute sa splendeur. Bambous, marantas, héliconias, bactris, aroidées, cyclanthées, artocarpées,

cécropias, coccolobas, etc., s'enchevêtrent dans le plus pittoresque désordre, pendant que nous suivons les bords du rio Cristal et du rio Pisagua. Au passage de cette dernière rivière, grossie par les pluies, une de mes mules de charge tombe dans le torrent, et c'est un miracle de la retrouver saine et sauve après l'avoir vu rouler par les eaux bondissantes. A Balsapamba, à Las Playas, les cases sont élevées sur pilotis comme à Barbacoas. Sabanétas est une agglomération de cabanes, au milieu des bourbiers, où M. Luzéro a installé un trapiché (moulin à cannes) mû par une acéquia (dérivation d'eau), dont les canaux sont soutenus sur des pieux très élevés.

La contrée est malsaine, fiévreuse, au milieu de cette puissante végétation, où les plantes épiphytes abondent. C'est auprès du rio del Cristal que je récoltai une charmante broméliacée nouvelle, la variété de *Tillandsia Lindenii* que j'ai nommée *tricolor* et qui a épanoui dernièrement en France ses jolies fleurs bleues et blanches à bractées roses.

Au rio de la Mona, quelques habitants, sur le seuil de leurs cases, nous prédisent de terribles malheurs si nous nous engageons à cette heure dans les mauvais chemins qui vont suivre. Il est cinq heures ; mon arriéro, Apolinaria Tapia, n'écoute rien et nous détermine à pousser en avant. Mal nous en prit.

Un peu avant la nuit, nous arrivons au rio Galvez, qui est débordé. Suivant l'usage, je laisse défiler devant moi ma petite troupe dans le *paso*, et, lorsque tous ont gagné sans encombre la rive opposée, je traverse à mon tour. Mais l'eau est profonde, je monte un cheval un peu vif ; ma bonne mule *Mansita* est restée à Quito. Pour ne pas me mouiller jusqu'à l'échine, je relève mes jambes sur l'encolure du cheval, qui, chatouillé désagréablement, se jette en avant et me précipite à l'eau. Malheureusement, je reste accroché au pommeau de la selle par le bas de mon pantalon de cuir (*zamarro*). Le cheval, furieux du poids qu'il traîne après lui, fait des bonds désordonnés. Je m'accroche à lui pour éviter des ruades, mais c'est en vain... je suis sous l'eau, la suffocation commence, je vais périr. Les arriéros, sur l'autre rive, lèvent les bras au ciel et n'osent pas venir à mon secours, en voyant l'animal se débattre avec rage. Enfin, l'instinct de la conservation décuplant mes forces, je me relève debout sur la selle, m'arc-boute sur une jambe, le *zamarro* est arraché et je retombe dans le rio, dont je regagne le bord à la nage, pendant que le cheval est roulé par le courant à quelques centaines de mètres plus bas.

La nuit arrivait. Trempé jusqu'aux os, je dus remonter à cheval, traverser encore un lac nommé « la Laguna », tout couvert de la singulière plante à cellules aérifères nommée *Neptunia natans*, et où le grand martin-pêcheur (*Ceryle torquata*) se gavait à ce moment de petits poissons. Sous le couvert de la forêt, les *pantanos* nous embourbent plusieurs fois encore ; nous en sortons je ne sais comment, malgré une complète obscurité.

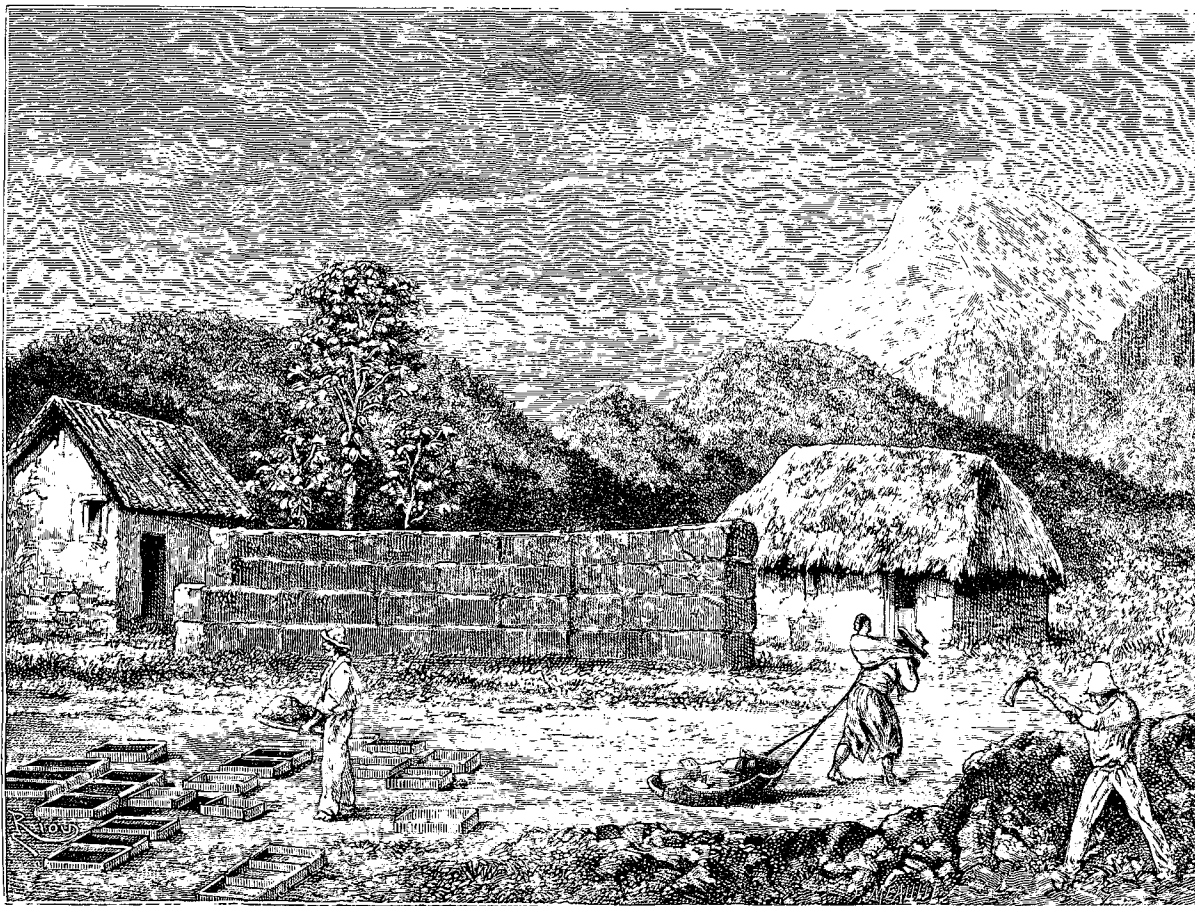


Accident au rio Galvez. — Dessin de Ém. Bayard, d'après les indications de l'auteur.

Enfin, à neuf heures du soir, les lumières de Babahoyo apparaissent comme un phare sauveur. Pendant cette dernière étape, nous sommes restés dix-sept heures à cheval, au milieu des misères que je viens d'esquisser, heureux pourtant de nous être ainsi tirés de ces mauvais pas!

Ici s'arrêtent les notes de mon voyage dans la Nouvelle-Grenade et dans l'Écuador. Si cette narration se

complète un jour par la suite de mes pérégrinations dans les Andes équadoriennes et péruviennes, elle comprendra nécessairement le bilan de mes récoltes en histoire naturelle, la liste des altitudes relevées, et des études d'ordre purement scientifique, et sera par conséquent d'une lecture un peu ardue. Il convient donc de rester aujourd'hui dans les limites déjà étendues de ce récit et de remercier le lecteur d'avoir bien voulu me suivre pendant une longue succession d'étapes plus ou



Fabrication des briques à Guaranda (voy. p. 414). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

moins accidentées. De l'embouchure du rio Magdalena à la vallée équatoriale du Guayas, j'ai parcouru à pied ou à dos de mulet, en franchissant neuf fois les sommets des Andes, plus de douze cents lieues dans les Cordillères et les *Uanos*, en passant du bassin de l'Orénoque à celui de l'Amazone.

L'Amérique méridionale est heureusement inépuisable. Les explorateurs s'y succèdent maintenant avec rapidité. Après les puissantes gerbes récoltées au profit de la science par les premiers arrivants, le champ

reste ouvert aux glaneurs, qui peuvent encore ambitionner de belles découvertes. C'est en les encourageant dans cette voie et en leur souhaitant le succès que je termine ces pages. Ils auront au moins la certitude de rapporter, après les viriles émotions du voyageur aux prises avec les difficultés à surmonter, le souvenir ineffaçable des beautés naturelles qu'ils auront contemplées.

Éd. ANDRÉ.